

Inhaltsverzeichnis

APOLOGIE DE LA VIE MONASTIQUE	1
LIVRE PREMIER	1
LIVRE DEUXIÈME	15
LIVRE TROISIÈME.	36

Titel Werk: *Adversus oppugnatores vitae monasticae libri 1-3* Autor: Chrysostomus Identifier: CPG 4307 Time: 4. Jhd.

Titel Version: *Apologie de la vie monastique* Sprache: französisch Bibliographie: SAINT JEAN CHRYSOSTOME OEUVRES COMPLÈTES TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS SOUS LA DIRECTION DE M. JEANNIN, licencié ès-lettres professeur de rhétorique au collège de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier. Bar-le-Duc, L. Guérin & Cie, éditeurs, 1864

APOLOGIE DE LA VIE MONASTIQUE

LIVRE PREMIER

CONTRE LES ENNEMIS DE LA VIE MONASTIQUE.

ANALYSE.

Ceux qui déclarent la guerre à Dieu sont punis infailliblement. — Cette vérité est prouvée par l'exemple des peuples qui voulaient empêcher la reconstruction du temple de Jérusalem après le retour de la captivité de Babylone. — Ce début a quelque chose de poétique et de majestueux. — il y a de l'exagération dans le tableau du châtiment des ennemis du peuple de Dieu, une exagération qui sent le jeune homme. — De ceux qui combattaient l'œuvre de la reconstruction du temple à ceux qui troublent l'Eglise de Dieu en persécutant les moines, la transition est naturelle et facile. — Détails pittoresques de cette persécution, saint Jean Chrysostome feint de l'apprendre de la bouche d'un témoin qui lui donne le conseil d'écrire contre les persécuteurs. — Cette entrée en matière a quelque chose de dramatique et qui rappelle les dialogues de Platon. — Saint Chrysostome entre dans la composition de son livre avec une émotion profonde; il n'est pas ému de colère, mais de compassion pour les malheureux persécuteurs. — Il se compare d'une manière charmante à une mère qui ne veut pas que son petit enfant la frappe, non pas à cause du mal qu'il lui sait à elle, mais de celui qu'il pourrait se faire à lui-même. — Les persécuteurs des saints se nuisent beaucoup à eux-mêmes et nullement à ceux qu'ils persécutent. — Cette vérité est démontrée, par l'exemple de saint Paul et de Néron, et par la parole de Jésus-Christ Heureux serez-vous, lorsque les hommes vous haïront, etc. (Lue. iv, 22, 23); donc saint Jean Chrysostome

écrit dans l'intérêt des persécuteurs plus que dans celui des persécutés; il espère qu'ils écouteront ses conseils et qu'ils les apprécieront dès cette vie, de peur qu'ils ne soient obligés de les apprécier quand il sera trop tard, à l'exemple du mauvais riche. — Les ennemis de la vie monastique sont plus coupables que le mauvais riche; sa faute consistait seulement à omettre de faire du bien, tandis qu'ils empêchent, eux, les autres d'en faire. — Ils sont aussi coupables que les juifs qui persécutèrent les Apôtres et s'opposèrent à la propagation de l'Evangile.— Mais aussi par quels châtiments ils payèrent leur impiété dès cette vie. — Longue citation de l'historien Josèphe. — La foi ne suffit pas pour être sauvé, la bonne vie est nécessaire au salut.— De nombreux textes sont cités pour appuyer cette thèse qu'on dirait écrite exprès contre les protestants. — On objecte qu'il y aura donc beaucoup d'hommes qui seront damnés. — Mais le grand nombre ne saurait prévaloir contre la vérité. — Le fléau du déluge s'appesantit sur la totalité de la race humaine, excepté deux ou trois personnes, et il ne se commettait pas plus de crimes alors qu'aujourd'hui. — Tableau effrayant de la dépravation du monde à l'époque où vivait saint Jean Chrysostome.

1.

Lorsqu'au retour d'une longue captivité, les enfants des Hébreux voulurent relever le temple de Jérusalem, dont les ruines, depuis tant d'années, jonchaient le sol, des peuples barbares et cruels s'opposèrent à cette religieuse entreprise. Sans respect pour Dieu, sans pitié pour une nation si longtemps malheureuse, sans crainte de la justice divine qui punit toujours les auteurs de pareils attentats, ils essayèrent d'abord d'arrêter l'ouvrage avec leurs seules forces. L'inutilité de leurs efforts les contraignit de s'adresser au roi de Perse. Ils lui écrivirent que Jérusalem était une ville portée à la révolte, et qu'elle aimait la guerre et la nouveauté. Ils demandèrent et obtinrent qu'on leur fournît les moyens d'empêcher les travaux, tombèrent sur les Juifs avec une nombreuse cavalerie, dispersèrent les ouvriers et¹ interrompirent, pour un temps, la reconstruction du temple de Dieu. Cette victoire, dont ils auraient dû se frapper la poitrine, les remplit de joie et d'orgueil. Leur complot injuste et impie avait réussi, ils s'en applaudirent comme d'un grand succès. (II. Esdras, IV.)

Or c'était là le prélude et le commencement des maux qui allaient bientôt fondre sur eux. En effet, l'ouvrage avançait de jour en jour, il s'achevait glorieusement; et ces misérables apprirent, et par eux tout le monde, que c'est combattre contre Dieu que d'attaquer ses adorateurs, et que Mithridate 1 lui faisait alors une guerre impie, comme la lui font tous ses semblables, lorsqu'ils persécutent ceux qui travaillent pour sa gloire et se consacrent à son service. On ne s'attaque pas à Dieu impunément. Si le châtiment se fait parfois attendre, c'est un délai que la Bonté souveraine accorde à l'homme téméraire pour l'exciter au repentir, et lui donner le temps de revenir comme de son ivresse. S'il persiste dans son égarement, et qu'il ne profite pas de la patience divine , il sera du moins utile aux autres hommes: il

¹La drachme valait environ O fr. 93 c. de notre monnaie.

leur apprendra par l'exemple de son inévitable punition à ne pas s'aventurer dans une lutte contre Dieu, aux mains invincibles de qui nul ne saurait échapper.

Ces ennemis du peuple de Dieu furent accablés de tant de misères et de calamités si grandes, qu'elles obscurcissent et qu'elles surpassent tout ce que l'on a vu de sanglant et de tragique dans l'univers. Dans les massacres et les boucheries que firent les mains victorieuses de ce peuple religieux, injustement persécuté, la terre fut si abreuée du sang des impies, qu'elle se couvrit partout d'une boue ensanglantée. Au milieu de ces cadavres de chevaux, de ces cadavres d'hommes jetés en un affreux pêle-mêle et tout labourés de plaies, pullula bientôt une telle quantité de vers, que les corps disparaissaient dessous, comme la terre sous les corps morts. A voir ce champ de carnage, on ne l'eût pas dit jonché de cadavres, mais semé de sources innombrables, vomissant à flots cette espèce d'insectes. Pas d'inondation comparable à ce débordement de pourriture et de vers. Et cela dura non pas dix ou vingt jours, mais plusieurs années. Tels furent déjà les châtiments qu'ils essuyèrent en cette vie, châtiments qui ne sont rien si on les compare, tant pour la durée que pour la rigueur, à ceux qui les attendaient dans l'autre monde. Mille ans, dix mille ans, ce n'est rien; deux ou trois fois autant, toujours rien; c'est durant un nombre infini de siècles que, dans leurs âmes et dans leurs corps réunis à jamais pour leur malheur, ils souffriront des maux inouïs, d'inénarrables douleurs. Le saint prophète Isaïe connaissait cette double punition; et Ezéchiel, trouvé digne de contempler les plus merveilleuses visions, ne l'ignorait pas non plus; à eux deux ils ont décrit tous les châtiments de ces hommes : l'un, ceux de la vie présente, l'autre, ceux de la vie future.

2.

Ce n'est pas sans raison que j'ai rappelé ces exemples. Je viens d'apprendre une nouvelle, pleine d'amertume, fâcheuse, et dont l'outrage va jusqu'à Dieu même : il se trouve aujourd'hui des impies qui ont l'audace et la témérité de ces barbares, et qui poussent même plus loin leur méchanceté et leur injustice. Les zélateurs de la vie monastique sont l'objet d'une persécution acharnée; on leur interdit, non sans de graves menaces, d'ouvrir la bouche pour parler de ce genre de vie, et pour l'enseigner à qui que ce soit. Je me récriai de toutes mes forces à cette étrange nouvelle, vingt fois j'interrompis celui qui me la racontait pour lui demander s'il ne plaisantait pas. — Plaisanter! répondait-il, plaisanter sur une pareille matière! sachez donc que loin d'inventer de pareilles choses pour le plaisir de les raconter, je voudrais de tout mon coeur et pour tout au monde, ne les pas connaître, n'en avoir pas entendu parler, maintenant qu'elles sont trop réelles.

Alors, soupirant plus amèrement : Oui, dis-je, tout ce que Mithridate et ses complices ont fait contre les Juifs n'approche pas de ces excès impies, dont l'énormité est d'autant plus grande que le temple spirituel qu'ils empêchent de construire est incomparablement plus

auguste que celui de Jérusalem. Mais, dites-moi, je vous prie, qui sont ces hommes? d'où viennent-ils? pourquoi? pour quel sujet commettent-ils toutes ces violences? qu'ont-ils en vue pour jeter des pierres, lancer des dards contre le ciel, et faire enfin la guerre au Seigneur, qui est le Dieu de la paix? Saméas et les Pharathéens , et les princes des Assyriens, et tant d'autres étaient des barbares, comme on peut le voir par leurs noms seuls; ils étaient aussi étrangers qu'on peut l'être aux mœurs juives; ils ne voulaient point voir se multiplier des voisins, dont l'agrandissement leur semblait une menace pour leur propre puissance. Qu'est-ce que ceux-ci vont alléguer de pareil? Leur liberté est-elle en danger et leur indépendance compromise? Ces barbares dont ils imitent la conduite, trouvaient au moins dans les rois de Perse, des princes tout disposés à seconder leurs vues. Tandis qu'il n'y a rien de commun, j'aime à le croire, entre nos pieux empereurs et les sacrilèges ennemis de Dieu. Aussi suis-je au comble de la surprise , quand vous me dites que, sous, des empereurs pieux, de tels attentats se commettent au milieu des villes. — Où en serez-vous, me dit-il, si je vous apprends encore quelque chose de plus étrange? Les auteurs de ces impiétés veulent-passé pour gens d'une dévotion consommée. Ils se disent Chrétiens sincères, et même plusieurs d'entre eux sont initiés aux saints mystères. Il y en a un qui, à l'instigation du diable, a osé dire de sa langue insolente, ce mot exécrable, qu'il renoncerait à la Foi, et qu'il sacrifierait aux démons, parce qu'il crève de dépit de voir des hommes d'une condition libre, d'une naissance illustre, et qui pourraient vivre dans les délices, embrasser un genre de vie si dur et si austère. — Ces dernières paroles me percèrent jusqu'au coeur, et prévoyant tous les maux qui sortiraient de là, je me pris à pleurer sur la terre entière et je dis à Dieu: Arrachez mon âme de mon corps, affranchissez-moi de mes nécessités et délivrez-moi de cette vie périssable; transportez-moi dans un lieu où personne ne me dira plus, où je n'entendrai plus jamais de telles horreurs! Il est vrai qu'en sortant de ce monde, je trouverai les ténèbres extérieures, où il n'y a que pleurs et grincements de dents; mais les grincements de dents me seront moins désagréables que de telles paroles.

Alors me voyant abîmé dans ma douleur Ces lamentations, me dit-il, sont hors de saison. Vous ne sauverez point par vos pleurs les âmes qui se perdent en ce moment, ni celles qui se perdront encore, car je n'imagine pas que le mal finisse si tôt. Il faut voir comment nous éteindrons l'incendie, comment nous arrêterons le fléau; voilà notre mission; et, si vous vouliez m'en croire, vous composez un discours pour donner à ces malades, à ces révoltés, des conseils pour leur propre salut et pour le salut de tous les hommes. Pour moi, je me charge de prendre votre livre, et de le mettre entre les mains de ces malades pour leur servir de remède et de contre-poison. Il y en a plusieurs qui sont de mes amis, je leur ferai lire votre ouvrage une fois et deux fois et plus encore, s'il est nécessaire, et je suis certain qu'ils seront bientôt guéris.

Sans doute, lui dis-je, vous mesurez mon talent à votre amitié; mais je n'ai aucune éloquence, et celle que je paraît avoir, je rougirais de l'employer pour un pareil sujet; je crain-

drais de dévoiler nos misères aux yeux de tous les païens, eux, que j'attaque sans cesse pour leur indifférence religieuse et la licence de leur vie. S'ils venaient à savoir qu'il y a parmi les Chrétiens des hommes qui sont les ennemis déclarés de toutes les vertus, des hommes qui non-seulement ne prennent pas la peine de devenir sages, mais qui ne peuvent même souffrir qu'on parle de sagesse; des insensés qui vont jusqu'à faire la guerre, une guerre à outrance à ceux qui pratiquent et font pratiquer la vie parfaite; si, dis-je, ils venaient à savoir cela, je craindrais qu'ils ne nous regardassent plus comme des hommes, mais comme des bêtes et des monstres à forme humaine, comme des génies pernicieux et ennemis de la commune nature: ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'au lieu de porter ce jugement sur les seuls coupables, ils l'étendront à toute notre religion.

Plaisante raison, me répondit en souriant mon ami; craignez-vous de divulguer par vos discours ce que des faits scandaleux ont appris à tout le monde? Ces événements sont dans toutes les bouches, ils font le sujet de toutes les conversations; on dirait qu'un esprit malin a soufflé dans toutes les âmes. Allez sur la place, dans les boutiques des pharmaciens, et sur tous les points de la ville, où se rassemblent les oisifs, vous serez témoin de la joie folle qui éclate dans tous les cercles. Or, le sujet de cette gaieté, c'est le récit des persécutions dirigées contre les saints. De même, en effet, que certains hommes d'armes, victorieux en beaucoup de combats, et qui ont érigé des trophées de leurs victoires, aiment à raconter leurs exploits; de même ces braves d'un nouveau genre s'enorgueillissent de leurs attentats. Vous entendrez dire à l'un : C'est moi, qui le premier ai mis la main sur tel moine et l'ai accablé de coups.... A l'autre: C'est moi qui ai découvert sa cellule. Moi, dira un troisième, j'ai su, mieux que les autres, irriter le juge contre lui. Un autre se vante, comme d'un titre d'honneur, d'avoir fait jeter en prison et fait maltraiter les solitaires, de les avoir traînés sur la place publique, et ainsi du reste. Tous ces récits sont assaillonnés de grands éclats de rire. Voilà ce qui se passe dans les réunions des Chrétiens! Les Païens se moquent et des rieurs et des victimes, des uns pour ce qu'ils ont fait, des autres pour ce qu'ils ont souffert. En un mot, c'est une véritable guerre civile, ou quelque chose de plus atroce encore. Car ceux qui ont combattu dans une guerre civile ne se la rappellent jamais sans en maudire les auteurs, et sans attribuer à quelque mauvais génie tout ce qui s'y est fait de mal. Plus on y a pris part, plus on en rougit. Ceux-ci au contraire se glorifient de leurs forfaits. Ce qui rend encore cette guerre-ci plus criminelle qu'une guerre civile, c'est qu'elle est dirigée contre des innocents, contre des saints, contre des hommes incapables de nuire à qui que ce soit, et ne sachant que souffrir.

3.

Grâce, lui dis-je, grâce! c'est bien assez pour moi de ces détails, si vous ne voulez pas me faire mourir tout à fait: laissez-moi partir tandis qu'il me reste encore un peu de force. Ce que vous avez commandé se fera; seulement, n'ajoutez rien à votre récit, mais priez, en partant,

pour que le nuage de douleur qui offusque mon âme se dissipe, et que je reçoive du Dieu qu'on attaque quelque bonne inspiration pour la guérison des malheureux qui lui font la guerre. Il m'en accordera sans doute, lui qui est si clément et qui ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.

Ayant ainsi pris congé de lui, je mis la main à ce travail. Bien certainement, si le mal se bornait aux mauvais traitements qu'endurent maintenant les saints de Dieu, ces hommes admirables que l'on arrache de leurs cellules, que l'on traîne devant les tribunaux pour les maltraiquer et leur faire souffrir tout ce que je racontais tout à l'heure; si, de cette persécution, il ne rejoillissait aucun préjudice sur la tête des persécuteurs, loin de gémir de ce qui s'est passé, je m'en réjouirais de tout mou coeur. Lorsqu'un petit enfant bat sa mère sans danger pour lui, les coups que celle-ci reçoit ne font que l'exciter à rire; et plus le petit enfant y met de colère, plus la joie de la mère est grande: elle éclate, elle se pâme de rire. Mais qu'à force de frapper toujours plus fort, l'enfant vienne à se blesser, que sa main ait rencontré l'aiguille attachée à la robe de sa mère vers la ceinture, ou la navette fixée sur son sein; alors, cessant de rire, la mère éprouve plus de douleur que l'enfant blessé; aussitôt elle soigne la blessure, et dorénavant elle lui défend avec menaces de frapper encore à l'avenir, pour qu'il ne lui arrive plus rien de semblable.

J'eusse fait de même, si je n'avais pas vu que cette espèce d'emportement puéril de Chrétiens, frappant l'Eglise, leur mère, était capable d'attirer sur eux les plus grands maux. Comme bientôt, quoiqu'ils ne s'en doutent pas, dominés qu'ils sont maintenant par la colère, comme bientôt ils doivent pleurer, gémir et pousser des lamentations, non pas des lamentations d'enfants, mais celles qu'on entend dans les ténèbres extérieures et dans le feu éternel, j'agirai encore comme font les mères, avec cette seule différence que je parlerai à ces hommes, qui sont de vrais enfants, non pas avec des reproches et des menaces, mais avec une grande modération et une tendre condescendance. Quant aux saints solitaires, ce n'est pas pour eux que j'écris, puisque ces vexations, loin de leur nuire, ne font qu'affermir leur confiance, et qu'augmenter leur gloire future.

Persécuteurs de l'Eglise de Dieu, je vous ferais envisager les biens et les maux de l'autre vie, si je ne savais que votre coutume est d'en plaisanter et d'en rire; mais quoique vous fassiez profession de vous railler de tout, je trouverai dans les exemples de la vie présente de quoi vous rendre sérieux. Nous ferons parler les événements et leur voix couvrira votre rire.

Vous connaissez sans doute Néron, cet homme fameux par sa débauche, qui fit voir sur le trône des moeurs d'une dissolution, d'une infamie que le monde ne connaissait pas et qu'il n'a point revue. Ce Néron porta contre saint Paul, qui vivait à la même époque, les mêmes accusations que vous dirigez contre ces saints du désert. L'Apôtre avait gagné à la Foi une concubine que l'empereur aimait passionnément; il l'avait de plus amenée à rompre cette liaison coupable. Néron reprocha cette bonne action à saint Paul; il l'appela séducteur,

vagabond; il lui donna tous les noms que vous prodiguez vous-mêmes aux moines. Il le jeta ensuite en prison, et comme le saint Apôtre continuait d'assister la jeune fille de ses conseils, le tyran le fit mourir.

Je vous demande maintenant quel dommage en est résulté pour la victime, et quel profit pour le meurtrier? ou plutôt, quel avantage n'en a pas retiré saint Paul mis à mort, et quel préjudice n'en est pas retombé sur Néron qui le fit mourir? L'un n'est-il pas glorifié par toute la terre comme un ange (je ne parle que du présent), et l'autre, exécré de tous comme un débauché et un affreux démon?

4.

Quant aux châtiments de l'autre vie, dussiez-vous n'y pas croire, j'en dois parler pour les fidèles. Et cependant parce qui tombe sous vos yeux, vous devriez ajouter foi à ce que vous ne voyez pas. Du reste, quelles que soient à cet égard vos dispositions, je parlerai, sans rien déguiser, de ces mystères redoutables. Les rôles seront bien changés alors. D'un côté on verra l'infortuné prince accablé de maux et de misères, sale et abattu, couvert de confusion et de ténèbres, les yeux baissés, traîné dans ces lieux de gêne et de supplices, où le ver ne meurt point, où le feu brûle toujours; de l'autre, saint Paul se tiendra debout auprès du trône de son Roi, plein de confiance et de liberté, brillant d'un éclat admirable, revêtu d'une gloire qui n'aura rien à envier à celle des anges, ni à celle des archanges, et jouissant de la récompense que mérite l'homme qui livre son corps et son âme pour accomplir la volonté de Dieu.

Tel est l'ordre de la justice. Ceux qui auront fait le bien ici-bas, recevront là-haut une ample récompense, et d'autant plus abondante, qu'ils auront, en le faisant, couru plus de dangers, et supporté de plus grands maux. Car une bonne action, pour être la même en deux personnes, dont l'une aura souffert, et l'autre non, ne sera pas suivie des mêmes récompenses; la gloire et la couronne seront inégales selon l'inégalité des peines et des travaux. De même à la guerre, on donne une couronne à celui qui dresse un trophée des dépouilles de l'ennemi, mais une plus riche et une plus belle à celui qui montre les blessures auxquelles il doit sa victoire. Je parle des vivants et j'ai l'exemple des morts. Ceux mêmes qui mont point donné d'autres marques de valeur que de mourir dans la mêlée, sans être utiles d'ailleurs à leurs concitoyens, sont néanmoins honorés par des louanges publiques dans toute la Grèce, et considérés comme les protecteurs de la patrie, Mais ces choses vous sont peut-être inconnues, à vous qui ne vous appliquez qu'à rire et à vivre dans les délices. Cependant si des païens qui, en général, n'avaient pas de saines idées des choses, se sont guidés par ces vues de justice, et ces sentiments de reconnaissance dans les honneurs qu'ils décernaient aux hommes qui n'avaient rendu à la patrie d'autre service que de mourir pour elle; à combien plus forte raison Jésus-Christ Notre-Seigneur, ce prince si riche et si magnifique, ne

récompensera-t-il pas les serviteurs fidèles, morts pour la gloire de son nom, après avoir affronté toutes sortes de dangers et de travaux.

Car ce n'est pas seulement pour les persécutions, pour les coups, pour les prisons, la torture et la mort, qu'il propose des couronnes, c'est encore pour avoir souffert une injure, ou quelque parole outrageuse. Vous êtes heureux, dit-il, si les hommes vous haïssent, vous rebutent et vous insultent, et s'ils rejettent votre nom comme odieux, à cause du Fils de l'homme: réjouissez-vous en ce jour et tressaillez d'allégresse, car voici qu'une grande récompense vous attend dans le Ciel. (Luc. VI, 22, 28.) Empêcher ces outrages et ces injures, c'est donc rendre service non aux victimes dont ils augmentent la récompense, mais aux persécuteurs dont ils aggravent le châtiment. On ôte ainsi aux saints la matière de leur triomphe et la plus belle perle de leur couronne. Dans leur intérêt je devrais donc garder le silence et laisser un libre cours à ce qui ne fait qu'accroître la somme de leurs mérites, et leur donner plus de confiance pour paraître devant le souverain Juge. Mais nous sommes tous membres les uns des autres, et, dussent les solitaires refuser un secours plus nuisible qu'utile pour eux, il ne serait pas juste de ne pourvoir qu'à leurs intérêts en négligeant ceux des autres. Quand même ils manqueraient cette bonne occasion de souffrir, ces saints personnages sauront trouver d'autres moyens d'exercer leur vertu : tandis que leurs persécuteurs ne peuvent que se perdre s'ils ne renoncent pas à cette guerre impie qu'ils leur font.

Ainsi laissant de côté l'intérêt des solitaires, je m'attache exclusivement au vôtre, vous persécuteurs, et je vous prie et vous conjure avec toutes les instances possibles de vous laisser vaincre par mes prières et de vous rendre à mes exhortations, de ne plus tourner l'épée contre vous-mêmes et de ne plus regimber contre l'aiguillon, et, sous prétexte de tourmenter des hommes, de ne plus contrister l'Esprit de Dieu. Je suis certain que vous reconnaîtrez l'utilité de mes conseils sinon présentement, du moins plus tard. Je désire néanmoins que ce soit présentement, pour que vous ne le fassiez pas inutilement après le temps de cette vie. Vous avez l'exemple du mauvais riche : pendant qu'il était sur la terre, la loi, les oracles divins, et les avertissements des Prophètes passaient dans son esprit pour des fables et des niaiseries. Il ne fut pas plutôt dans l'autre monde qu'il s'aperçut combien il s'était trompé; alors son estime pour les vérités de la religion égala son mépris d'autrefois, mais hélas! il n'était plus temps pour lui d'en profiter. C'est pourquoi il pria le patriarche Abraham d'envoyer quelqu'un d'entre les morts pour annoncer aux vivants tout ce qui se passe dans l'enfer; il voulait leur faire éviter le malheur qu'il avait eu, lui, de se moquer des saintes Ecritures, pour se voir contraint de les respecter dans les flammes éternelles, quand il ne servirait plus à rien de le faire.

Cependant ce riche fut moins coupable que vous ne l'êtes. Il ne donna rien au pauvre Lazare, c'est tout son crime; il n'empêcha pas, comme vous, les autres de faire le bien qu'il

ne voulait pas faire lui-même. Ce n'est pas seulement par cette insensibilité, c'est par autre chose encore que vous l'avez surpassé. Le crime n'est pas égal de ne pas faire le bien soi-même ou de l'entraver chez les autres: ajoutez qu'il y a moins de mal à priver quelqu'un de la nourriture corporelle, que d'écartier des sources de la sagesse une âme qui a soif de s'instruire. Ainsi vous avez doublement dépassé ce riche insensible en empêchant ceux qui pouvaient rassasier les affamés, de le faire, et en exerçant votre cruauté non plus contre les corps, mais contre les âmes.

Autrefois les Juifs commirent le même crime : ils empêchaient les Apôtres d'annoncer aux hommes la parole du salut. Votre méchanceté est encore plus grande. Eux du moins étaient des ennemis déclarés, ils prenaient ouvertement ce rôle, et agissaient en cette qualité, tandis que vous, vous couvrant du masque de l'amitié, vous agissez en ennemis. Les Juifs accablèrent les saints Apôtres de coups, d'outrages et de calomnies, les faisant passer pour des imposteurs et des séducteurs. Aussi furent-ils frappés d'un tel châtiment que jamais calamité ne put se comparer à la leur. Jamais auparavant, jamais depuis, le soleil n'éclaira un désastre comparable à leur désastre. Jésus-Christ lui-même nous l'assure, quand il dit : Il y aura une grande désolation, telle qu'il n'y en eut jamais depuis le commencement du monde jusqu'à présent, telle qu'il n'y en aura jamais. (Matth. XXIV, 21.) Le temps nous manque, sans doute, pour décrire en détail toutes ces souffrances; mais il faut choisir quelques traits dans cet immense tableau. Vous entendrez, non pas mon récit, mais celui d'un Juif qui a raconté cette histoire exactement. Après avoir rapporté l'incendie du temple, Joseph continue ainsi

5.

« Voilà ce qui se passait dans le temple; mais, le nombre de ceux qui succombaient dans la ville consumés par la faim, était incalculable, et il arrivait des malheurs qui ne se peuvent raconter. En chaque maison, si l'on apercevait quelque ombre de nourriture, c'était la guerre, et les plus chers amis en venaient aux mains ensemble pour s'arracher les misérables soutiens de leur existence. On ne croyait pas même au dénuement des morts, et les brigands fouillaient ceux qui expiraient, de peur que quelqu'un ne feignît d'être mort pour cacher dans son sein quelques vivres. Les voleurs affamés couraient comme des chiens enragés, là gueule béante, heurtaient aux portes comme des gens ivres, et, sans savoir ce qu'ils faisaient, rentraient aux mêmes maisons deux ou trois fois dans une heure. La nécessité leur mettait tout sous la dent, et ramassant ce qu'eussent dédaigné les plus immondes animaux, ils n'hésitaient pas à le manger. Ils n'épargnèrent ni leurs ceintures, ni les courroies de leurs sandales; ils arrachaient aussi le cuir de leurs boucliers, et ils le dévoraient. On mangeait des restes de vieux foin, on en ramassait, aux portes des maisons, les moindres brins dont une petite quantité se vendait quatre drachmes attiques². Mais qu'est-il besoin de décrire

²La drachme valait environ O fr. 93 c. de notre monnaie.

la faim aux prises avec les êtres inanimés? Je vais raconter un fait qui n'a pas son pareil ni chez les Grecs ni chez les Barbares, fait horrible à dire, incroyable à entendre. La crainte de passer pour un imposteur, aux yeux de la postérité, m'aurait porté à omettre une telle monstruosité, si je n'en avais de nombreux témoins, et si, dans les maux de ma patrie, ce n'était pour elle une faible consolation d'en supprimer la mémoire.

Une femme des bords du Jourdain, nommée Marie, fille d'Eléazar, du bourg de Béthézob, c'est-à-dire Maison d'hysope, distinguée par son bien et par sa naissance, s'était réfugiée avec les autres dans Jérusalem, et y subissait les rigueurs du siège. Les brigands lui prirent tout ce qu'elle avait apporté de la Pérée, et enfin le reste de ses joyaux, et jusqu'à la nourriture qu'elle pouvait trouver de jour en jour. Une violente indignation s'empara de cette faible femme; elle se mit à injurier les voleurs, à les charger d'imprécations, espérant qu'ils lui feraient la grâce de la tuer. Mais voyant qu'elle n'excitait pas plus leur colère que leur pitié, et qu'elle ne pouvait plus trouver de vivres nulle part, pressée par la faim dont les tortures déchiraient ses entrailles et pénétraient jusqu'à la moelle de ses os, et surtout conseillée par sa fureur et son désespoir, elle prend une résolution qui fait horreur à la nature. Elle saisit son enfant qu'elle nourrissait de son lait : Pauvre petit, dit-elle, au milieu de la guerre, de la famine et de la sédition, pour qui te conserverai-je? Chez les Romains nous attend la servitude, si toutefois ils nous laissent la vie; après la famine, l'esclavage nous attend, et pires que ces deux maux, les séditieux nous menacent. Allons, sois pour ta mère un aliment, pour les factieux un rumords vengeur, pour le monde une fable : il ne manquait plus que cela aux malheurs des Juifs! Et disant ces mots, elle tue son enfant, le fait rôtir et en mange la moitié; puis elle cache le reste pour le conserver. Attirés par l'odeur de cette viande, les soldats arrivent aussitôt; ils menacent cette femme de l'égorger, si elle ne leur montre le mets qu'elle vient d'apprêter. — Je vous ai gardé votre part, leur répond-elle, et elle leur montre ce qui reste de son enfant. Ils furent saisis d'horreur, et, regardant fixement, ils demeuraient immobiles et hors d'eux-mêmes. Vous voyez là, reprend la mère, vous voyez mon propre fils, je l'ai tué; mangez, j'en ai bien mangé, moi. Ne soyez pas plus délicats qu'une femme, ni plus compatissants qu'une mère. Si la religion vous arrête, si vous abhorrez mon sacrifice, j'en ai mangé la moitié; je mangerai encore le reste. Ces hommes s'en allèrent tout tremblants, ébranlés enfin par une telle atrocité, et laissant à la mère ce seul aliment. La ville aussitôt retentit de cet horrible événement, et chacun, en songeant à cette action horrible, frissonnait comme s'il en eût été coupable. Les plus affamés couraient à la mort; on vantait le bonheur de ceux qui avaient succombé, avant de voir et d'entendre de tels malheurs. Les Romains apprirent bientôt cette affreuse nouvelle; quelques-uns n'y pouvaient croire; d'autres étaient touchés de compassion; la plupart en éprouvaient une haine plus grande contre les Juifs. »

6.

Tous ces malheurs et beaucoup d'autres furent envoyés aux Juifs pour les punir non-seulement d'avoir crucifié Jésus-Christ, mais encore d'avoir entravé la prédication de l'Evangile et persécuté les Apôtres. C'est ce que leur reprochait saint Paul quand il leur annonça tous ces maux en disant: La colère de Dieu contre eux est montée jusqu'au comble. (I Thess. II , 16.) — Que nous importe, dites-vous, nous ne nous opposons, ni à la foi, ni à la prédication? — Eh ! dites-moi, quel fruit retirez-vous de la foi sans la pureté de la vie? Mais peut-être ignorez-vous encore la nécessité d'une vie sans tache, vous qui êtes si étrangers à toute notre religion? Je vous rappellerai donc les oracles de Jésus-Christ. Remarquez bien si les menaces qu'il fait ne regardent que les péchés contre la foi, voyez si les mauvaises moeurs n'ont pas leur part de châtiments.

Lorsque Jésus fut arrivé sur la montagne, ayant aperçu une foule nombreuse qui se pressait autour de lui, après d'autres avertissements, il leur disait: Tous ceux qui me disent:

Seigneur! Seigneur! n'entreront pas dans le royaume des cieux, mais celui qui ,fait la volonté de mon Père. Et: Beaucoup me diront en ce jour: : N'avons-nous pas prophétisé en votre nom? N'avons-nous pas chassé les démons en votre nom? N'avons-nous pas fait de nombreux miracles en votre nom? Et je leur répondrai : Retirez-vous de moi, vous qui commettez l'injustice; je ne vous connais pas. (Matth. VII, 21-25.) Jésus dit encore que celui qui entend sa parole sans la pratiquer est semblable à un insensé bâtiissant sur le sable une maison qui doit être détruite par les fleuves , les pluies et les vents. Dans un autre endroit, parlant au peuple : De même que les pêcheurs, dit-il, quand ils ont retiré leurs filets, rejettent les mauvais poissons, de même en sera-t-il en ce jour où les anges jettent tous les pêcheurs dans la fournaise. (Matth. XIII, 47.) Parlant des débauchés et des impudiques, il disait : Ils s'en iront où les attend le ver, qui ne meurt pas et le feu qui ne s'éteint jamais. (Matth. IX, 42.) Et ailleurs : Un roi, dit-il, fit les noces de son fils, et ayant vu un homme revêtu d'habits sales, il lui dit : mon ami, comment êtes-vous venu ici n'ayant pas l'habit nuptial? Et il ne répondit rien. Alors le roi dit à ses ministres : liez-lui les pieds et les mains et jetez-le dans les ténèbres extérieures... (Matth. XXII, 2.) Voilà pour les impudiques et les débauchés. Les vierges folles furent exclues de la chambre de l'Epoux à cause de leur dureté et de leur inhumanité. D'autres encore que l'Evangile désigne vont pour la même raison au feu éternel préparé au diable et à ses anges. Ceux même qui parlent témérairement et à la légère sont condamnés : Vous serez condamnés, dit-il, par vos paroles, et justifiés par vos paroles. (Matth. XII, 37.)

Après tous ces oracles, prétendrez-vous que la pureté de la vie soit une chose indifférente pour le salut? Nous blâmerez-vous d'élever si haut l'importance de la morale? Je ne le crois pas, à moins que vous ne vouliez soutenir que Jésus-Christ n'avait pas raison de promulguer ces préceptes, et beaucoup d'autres que je n'ai point rapportés. Si je ne craignais d'allonger

ce discours, je vous montrerais par les Prophètes, par saint Paul et par les autres apôtres quel prix Dieu attache aux œuvres. Mais il me semble que j'en ai dit assez pour convaincre les plus opiniâtres; je crois même qu'il ne faudrait point tant de preuves, et qu'une seule de celles que j'ai données suffirait pour persuader tout esprit raisonnable. Quand Dieu se révèle, ne parlât-il qu'une fois, il faut accepter sa parole comme s'il l'avait plusieurs fois répétée.

7.

Quoi donc, me direz-vous, ces vertus si nécessaires au salut, ne peut-on pas les pratiquer en restant dans sa maison? — Je le voudrais comme vous, plus que vous. J'ai toujours souhaité que les monastères devinssent inutiles; si la vie était assez bien réglée, assez bonne dans les villes pour que nul n'eût besoin de se réfugier au désert, mes voeux seraient comblés. Mais puisque tout est renversé dans le monde, puisque les villes, où il y a tant de lois et de tribunaux, voient partout l'infraction de ces lois et le règne de l'injustice, pendant que la solitude produit en abondance les fruits sacrés de la plus haute vertu, dès lors ne vous en prenez plus à nous. N'accusez pas ceux qui retirent les autres du milieu des orages où ils sont exposés à périr, n'accusez pas ceux qui conduisent au port les navigateurs battus par les vagues furieuses; accusez ceux qui font du monde une mer où l'on ne voit que tempêtes et naufrages, en un mot ceux qui rendent la ville inhabitable pour la vertu: ce sont eux qui nous obligent à fuir dans les déserts.

Dites-moi, je vous prie, si quelqu'un s'armant d'une torche au milieu de la nuit venait mettre le feu à une maison spacieuse et habitée par une nombreuse famille, pour faire périr toutes ces personnes pendant leur sommeil, quel serait le criminel, de celui qui réveillerait promptement ces gens endormis et les ferait sortir au plus tôt de cette maison embrasée, ou de celui qui aurait allumé l'incendie, et mis tout le monde dans cette extrême nécessité? Je suppose une ville en proie à la tyrannie, ravagée par la peste et la discorde, que diriez-vous de l'homme qui persuaderait à autant d'habitants qu'il pourrait de quitter cette ville désolée et de s'enfuir sur les montagnes pour y chercher du repos, et qui faciliterait même leur retraite par toutes sortes de secours et de moyens? Lui feriez-vous son procès parce qu'il aurait arraché à la tempête les malheureux qui étaient les jouets et qui allaient être les victimes de ses violences et de ses fureurs? ou n'attaqueriez-vous pas plutôt celui qui aurait causé ces dangers et ces naufrages?

Ne croyez pas que l'état du monde soit meilleur que celui d'une cité dominée par un tyran cruel; il est encore pire. Ce n'est pas un homme, c'est le démon qui tyrannise toute la terre, déchaînant partout contre les âmes ses phalanges meurtrières. Je le vois campé comme dans une citadelle qui domine le monde. Il donne à tous ses ordres impies, rompt les mariages, arme les meurtriers, et muet partout la corruption et le désordre. Chose plus triste encore,

il sépare l'âme d'avec son Dieu; il rompt l'alliance qu'elle a contractée avec lui, et l'arrache de ses saints et chastes entretiens; il la livre ensuite de force et la prostitue à ses impurs satellites. Ceux-ci s'emparent de l'infortunée, assouviscent sur elle leur brutale passion et l'abreuvent des outrages qu'on peut attendre de ces méchants démons, dont l'inférieure fureur convoite si ardemment notre perte et notre déshonneur. Après l'avoir dépouillée de tous les atours de la vertu, ils jettent sur elle les baillons sales, déchirés et infects du vice, et la mettent dans un état plus honteux que la nudité même. Même quand ils lui ont communiqué tout ce qu'il y a en eux de souillures, ils ne laissent pas pour cela de l'outrager encore, parce qu'ils trouvent leur gloire dans son infamie. Ils ne connaissent ni lassitude ni dégoût à cet impur et abominable commerce. Comme des ivrognes prennent feu en buvant, et s'échauffent d'autant plus qu'ils avalent plus de vin, de même les esprits immondes, animés contre l'âme chrétienne d'une fureur toujours croissante, fondent sur elle avec plus de violence et de rage à mesure qu'ils ont plus abusé d'elle : ils la harcellent, la mordent de tous côtés, lui insinuent leur propre venin, et ne lui laissent pas de relâche qu'ils ne l'aient amenée à leur propre état, ou qu'ils ne la voient, dépouillée de son enveloppe corporelle, devenir pour toujours la proie de l'enfer.

Quelle tyrannie, quelle captivité, quel bouleversement, quel esclavage, quelle guerre, quel naufrage, quelle famine ne serait préférable aux maux que je viens de décrire? Quel est l'homme si cruel, si barbare, si stupide et si inhumain, si impitoyable et si insensible qui ne désire dans la mesure de ses forces, arracher à cette fureur impie, à cet ignominieux état, une âme à ce point souillée et déshonorée, et qui consente à la laisser au milieu de telles misères? Et si c'est là le fait d'un cœur impitoyable et dur comme la pierre, comment qualifier, dites-moi, les hommes qui, non contents d'abandonner leurs frères, font encore un mal bien autrement grave, lorsque, voyant de courageux chrétiens se jeter au milieu du péril, plonger pour ainsi dire leurs mains dans la gueule du monstre, braver la peste du vice et ses exhalaisons meurtrières, pour arracher de la gorge du démon les âmes qu'il a presque déjà dévorées, non-seulement ne louent ni n'encouragent pas de si beaux dévouements, mais les proscriivent et les persécutent de tout leur pouvoir?

8.

Quoi donc, dira quelqu'un, tous les habitants des villes sont-ils perdus ou à la veille de faire naufrage? et faut-il que laissant leurs maisons et désertant les villes, ils se rendent au désert et habitent les sommets des montagnes? Est-ce là ce que vous nous ordonnez, ce que vous nous prescrivez? — Loin de là! Je désire même tout le contraire, comme je l'ai déjà dit. Ce que je souhaite par-dessus tout, ce que j'appelle de tous mes voeux, c'est que la vertu puisse établir son règne paisible dans les villes, sur les ruines de la tyrannique domination du mal; qu'il en soit ainsi, et alors non-seulement il ne sera plus nécessaire de quitter les villes pour se retirer dans les montagnes; mais les habitants du désert pourront rentrer dans les

cités, comme des exilés longtemps privés du séjour de la patrie. Mais dans l'état où je vois le monde, puis-je y rappeler ceux qui l'ont quitté? Je craindrais trop, en voulant les rendre à leur patrie, de les jeter dans les griffes de ces bêtes infernales, et, en désirant les affranchir de la solitude et de l'exil, de leur faire perdre leur tranquillité en même temps que leur vertu.

Vous allez peut-être m'objecter l'immense multitude qui peuple les villes, et tenter de m'intimider, de m'effrayer par là, dans la pensée que je n'aurai pas le courage de condamner toute la terre. Usez de ce moyen, et à mon tour, armé de la sentence de Jésus-Christ, j'oserai me dresser en face de votre objection. Car vous ne ferez pas une action si téméraire que de résister en face à celui qui doit un jour nous juger. Que dit Notre-Seigneur? Ecoutez : Elle est étroite la porte, elle est resserrée la voie qui conduit à la vie, et peu la trouvent. (Math. VII, 14.) S'il y en a peu qui la trouvent, il y en a encore moins qui y marchent jusqu'à la fin du voyage; tous ceux qui l'ont prise dans le principe n'ont pas la force d'en atteindre le terme; les uns échouent dès les commencements, d'autres au milieu, un grand nombre à l'entrée même du port. Le divin Sauveur dit encore qu'il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. (Matth. XX, 16.) Puis donc que Jésus-Christ nous enseigne que le grand nombre se perd et que le salut est le lot du petit nombre, pourquoi me contredisez-vous? Vous faites absolument comme si, rappelant la catastrophe dont Noé fut témoin, vous vous étonniez que tout le genre humain y ait péri à l'exception de deux ou trois hommes qui échappèrent au châtiment, et que vous eussiez la prétention de nie fermer ainsi la bouche, dans la crainte où je serais de condamner tous les hommes. Je n'en suis pas là, je tiendrai toujours pour la vérité même contre le grand nombre. Ce qui se commet maintenant de crimes ne le cède pas en gravité à ce qui se faisait alors; j'oserai même dire que la malice de notre siècle est pire que celle des contemporains de Noé; ceux-ci ne bravaient que le déluge; nous c'est l'enfer qui nous attend, et cette menace n'arrête nullement parmi nous les progrès du mal.

Dites-moi, qui est-ce qui ne traite pas son frère de fou? Or, cela rend possible du feu de l'enfer. Qui est-ce qui n'a pas jeté sur une femme des regards impudiques? Or, c'est là un adultère consommé; et le feu éternel est le lot inévitable de l'adultère. Qui est-ce qui n'a pas juré? Or, jurer vient du mauvais, et ce qui vient du mauvais s'en va droit au châtiment. Qui est-ce qui n'a pas porté envie à son ami? Or, cela rend un homme pire que les païens et les publicains; et ceux qui en sont là, il est de toute évidence qu'ils ne peuvent échapper au supplice. Qui est-ce qui a banni de son coeur tout ressentiment, et a pardonné les torts de tous ceux qui l'avaient offensé? Or, celui qui ne pardonne pas, il faut qu'il soit livré aux bourreaux: nul de ceux qui ont ouï la parole de Jésus-Christ ne niera cela. Qui est-ce qui n'a pas servi Mammon? Or, celui qui sert Mammon, a nécessairement renié le service du Christ, et en le reniant, renoncé à son propre salut. Qui est-ce qui n'a pas secrètement calomnié? Or, l'ancienne loi ordonne de tuer et d'étrangler ces coupables.

Comment tous ces pécheurs se consolent-ils chacun de leurs maux personnels? C'est en

voyant tous les hommes tomber, par une espèce de convention, dans le gouffre du mal : marque certaine de la grandeur du mal qui règne aujourd’hui, lorsque ce qui devrait le plus- nous affliger est au contraire ce qui nous console! Nos complices, quel que soit leur nombre, ne diminuent pas nos fautes, non plus que nos châtiments, en les partageant avec nous. Si mes paroles vous impressionnent déjà, attendez un moment, elles vous ébranleront bien mieux quand j’aurai nommé des péchés plus graves, les parjures, par exemple. Si le serment, en effet, est chose diabolique, quels châtiments ne nous attirera pas le parjure? Si la qualification de fou mérite le feu éternel, que ne mériteron-nous pas en chargeant de mille outrages un frère qui ne nous a jamais fait de mal? Si le ressentiment est digne de punition, quelles tortures ne sont pas réservées à la vengeance?

Mais ne parlons pas de cela maintenant, réservons-le pour sa place naturelle; car, pour ne rien dire autre chose, ce qui nous a forcé à descendre à ces détails, n'est-il pas suffisant, lui seul, pour vous montrer le danger de la maladie qui nous possède? En effet, si c'est pousser la malice jusqu'à la dernière extrémité que d'être insensible à ses fautes, et de pécher toujours sans remords, à quel degré en sont donc venus tous ces nouveaux auteurs d'une législation étrange, qui persécutent les maîtres de la vertu avec plus de violence que les autres ne poursuivent les maîtres du vice, et qui font une guerre plus acharnée à ceux qui veulent se corriger qu'à ceux qui ont péché : bien mieux, ils se plaisent avec ceux-ci, ne les accusent jamais, tandis qu'ils dévoreraient bien les premiers, criant presque et par leurs paroles, et par leurs actes, qu'il faut s'attacher fermement au vice, ne jamais retourner à la vertu, et se garder, non-seulement de ceux qui la pratiquent, mais même de ceux qui osent éléver la voix en sa faveur.

LIVRE DEUXIÈME

A UN PÈRE CHRÉTIEN.

ANALYSE.

Ce n'était pas seulement des étrangers, mais les amis et les pères eux-mêmes qui détournaient leurs enfants de la profession monastique : et ce désordre était égal parmi les chrétiens et parmi les païens. — Saint Chrysostome s'adresse d'abord à un père infidèle, qu'il suppose outré de douleur de voir son fils engagé dans cette profession.— Dans la peinture qu'il fait de l'état de ce personnage supposé, il rassemble tous les motifs qui font ordinairement qu'un père déplore de voir son fils embrasser la vie monastique. — il est riche et noble, il n'a qu'un fils et ne peut espérer d'en avoir d'autres. — De son côté le fils est doué de toutes les qualités nécessaires pour être en droit d'aspirer à ce qu'il y a de plus grand dans le monde, mais il a entendu parler de la religion chrétienne et il a tout quitté pour s'enfuir dans les montagnes. — Quelque justes sujets que ce père, paraisse avoir de se plaindre de la résolution de son fils, saint Chrysostome soutient que c'est à tort qu'il déplore son changement

de vie, parce que le pauvre volontaire est plus heureux que le riche toujours tourmenté de la passion de l'argent; parce que le solitaire, tout en ne possédant rien en propre, dispose, pour le bien des pauvres, de la bourse de toutes les personnes de piété. — Comme le père est païen, saint Chrysostome n'employant que des raisonnements et des exemples à sa portée, lui cite l'exemple de Criton qui met tout son bien à la disposition de Socrate, son maître de philosophie. — Citation d'un passage du dialogue de Platon, le Criton. — Autre exemple de Diogène refusant les offres d'Alexandre.

Si le père veut parler de la gloire que son fils aurait acquise dans le monde, saint Chrysostome lui répond que la gloire suit la vertu encore plus que ta puissance. — Platon est plus illustre que Denys, tyran de Syracuse ; Socrate qu'Archelaüs; Aristide qu'Alcibiade. — Alexandre porta envie à Diogène. — Saint Chrysostome va plus loin et fait voir que ce fils, devenu solitaire, est plus puissant que s'il fût resté dans le monde. — Car, dit-il, il y a trois degrés de puissance, dont le premier est de pouvoir se venger des injustices ; le second, de se guérir soi-même, quelque blessure que l'on ait reçue ; le troisième, de se mettre dans un état où personne ne puisse nuire. — C'est ce dernier degré dont jouit le solitaire. — Personne ne peut lui nuire ; développement de cette pensée.

De là, saint Chrysostome passe à ce qui regarde personnellement le père de ce solitaire, et montre que jamais fils n'a eu tant de respects et d'égards pour son père : élevé à quelque haute dignité dans le monde, il n'aurait peut-être eu que du mépris pour l'auteur de ses jours; restant dans le siècle, il aurait peut-être été jusqu'à souhaiter la mort de son père par l'espérance d'une riche succession ; retiré dans la solitude il prie Dieu, au contraire, qu'il lui accorde une longue vie. — Résumé des motifs. — Réfutation des objections. — Exemple d'un fait récent : Père païen qui, après avoir tout fait pour retirer son fils de la profession monastique, finit par se laisser vaincre et convertir par lui.

Comme nous en avons déjà fait la remarque à propos du sacerdoce, saint Chrysostome prend dans ce traité la marche et le ton oratoire, il se transporte par la pensée devant un tribunal et il plaide une cause. — On le sentirait au style, quand il ne le dirait pas lui-même en propres termes.

1.

Oui, ce que l'on a vu dans le livre précédent est bien propre à causer de l'étonnement et de l'effroi, et l'on est en droit de dire avec le Prophète : Le ciel a été frappé de stupeur à cette vue, la terre en a tremblé jusque dans ses profondeurs; la frayeur et l'épouvante sont venues sur la terre. (Jérém. II, 12, et V, 30.) Voici ce qui me paraît le plus fâcheux: ce ne sont pas seulement des étrangers, des personnes qu'aucun lien ne rattache aux solitaires ni à leurs disciples, et complètement désintéressées dans la question, qui s'indignent et se courroucent contre les maîtres de la vie ascétique; hélas ! les proches et les parents eux-

mêmes ont pris l'habitude de se laisser aller à ces coupables colères. Je n'ignore pas qu'un grand nombre s'étonnent peu de voir des parents agir ainsi; seulement ils crèvent de dépit quand ils voient des gens qui ne sont ni pères, ni amis, ni parents, ni alliés d'aucune façon, qui souvent -même sont inconnus de ceux qui se vouent à la vie ascétique, se donner plus de peine et de mouvement que les parents mêmes, blâmer, attaquer, accuser avec plus de violence que personne les zélateurs de la vie monastique. Pour moi, c'est le contraire qui me semble étonnant.

Pour ceux qu'aucun lien, ni de parenté ni d'amitié, n'oblige et ne retient, il n'est pas étrange qu'ils souffrent du bien d'autrui soit que l'envie les pousse, soit qu'ils trouvent dans le malheur des autres une bonne fortune pour leur propre méchanceté, sentiment regrettable sans doute et malheureux, mais trop réel et trop fréquent; mais que des pères, qui, après avoir élevé leurs enfants le mieux qu'ils ont pu, ne désirent rien tant que de les voir plus considérés et plus heureux qu'eux-mêmes, qui font tout et souffrent tout pour atteindre ce but; que ces hommes, pris tout à coup d'une sorte de vertige, changent de ton et se lamentent parce que leurs enfants se destinent à la vie ascétique : voilà ce que je trouve de plus étonnant; voilà ce qui, selon moi, suffit à prouver que tout est perdu et que la corruption est générale.

On ne saurait dire que rien de semblable soit arrivé dans les siècles passés, même lorsque l'erreur étendait partout son empire. Une fois cependant quelque chose d'approchant s'est vu dans une ville grecque, mais asservie par les tyrans. Encore n'était-ce point, comme maintenant, des parents qui étaient les auteurs de ce fait étrange; les tyrans qui occupaient l'Acropole en furent seuls coupables, encore pas tous: il n'y en eut qu'un, le plus méchant de tous, qui fit venir Socrate et lui ordonna de renoncer à l'enseignement de la philosophie. Observez que celui qui se porta à cet excès était un tyran, un infidèle, un homme pervers qui cherchait, par toutes sortes de moyens, à ruiner la république, un homme qui se repaisait du malheur des autres et qui savait que rien n'est capable comme une telle mesure de bouleverser le meilleur des Etats; ici, au contraire, ce sont des fidèles, habitant des cités bien policiées, voulant le bien de leurs enfants, qui osent, sans rougir, faire entendre les mêmes menaces qu'un despote à ses esclaves.

La conduite de ces pères me surprend plus que celle des étrangers. Je ne m'occupe donc point de ceux-ci, c'est à ceux-là que je vais parler avec toute la douceur et la modération possible. Pères, qui avez quelque soin de vos enfants, ou plutôt qui n'en avez pas autant que vous en devriez avoir, écoutez ce que j'ai à vous dire. La première grâce que je vous demande, c'est de ne point vous offenser si je pré-tends connaître mieux que vous ce qui convient à vos enfants.

La paternité est sans doute un titre puissant à l'affection du fils; mais pour lui donner une avantageuse et complète éducation, la paternité ni l'amour ne sauraient suffire; ce n'est

pas assez d'être père pour connaître ce qu'il y a de plus utile pour son fils. La génération n'entraîne pas nécessairement cette science; l'affection paternelle ne la donne pas davantage. Les pères eux-mêmes avouent par leurs actes qu'ils ne possèdent pas cette connaissance, puisqu'ils confient leurs enfants à des maîtres, à des précepteurs, puisqu'ils prennent conseil sur le genre de vie qu'il convient de leur faire suivre. Ce qui est encore plus fort c'est que souvent, après avoir consulté, ils abandonnent leurs vues personnelles et adoptent celles des autres. Qu'ils ne s'emportent donc pas contre nous, si nous leur disons que nous connaissons mieux qu'eux ce qui convient à leurs fils; mais qu'ils attendent notre démonstration, et si elle ne les convainc pas, alors qu'ils nous accusent, qu'ils nous dénoncent comme des imposteurs, des séducteurs et des ennemis de toute la nature.

2.

Comment donc prouverons-nous ce que nous avançons ? Je crois savoir mieux que vous ce qui convient à vos enfants; vous prétendez le contraire: où est la vérité? comment la découvrirons-nous? Ce sera en rapportant les raisons pour et contre; en faisant, de part et d'autre, descendre nos raisonnements comme des athlètes dans l'arène; en les mettant aux prises et en laissant à des juges impartiaux la décision du combat. La loi du combat nous met aux prises avec le chrétien, c'est contre lui seul qu'il nous ordonne de lutter. Elle ne nous demande rien autre chose. Car, dit saint Paul, qu'ai-je besoin de juger ceux du dehors? (I Cor. V, 12.) Mais puisqu'il se trouve beaucoup d'infidèles parmi les pères de ceux qui sont attirés vers le Ciel, bien que la loi du combat nous exempte de lutter contre eux, c'est à eux cependant que nous aurons tout d'abord affaire. Et plutôt à Dieu que nous neussions à lutter que contre eux, bien que le combat soit plus difficile et offre plus de prises contre nous ! Car l'homme animal ne perçoit point les choses qui sont de l'esprit de Dieu : elles lui paraissent une folie. (I Cor. II, 14.) Je sais bien que j'aurai la même difficulté à vaincre que s'il s'agissait de faire désirer la dignité royale à quelqu'un qui ne voudrait pas même croire qu'il existe rien de tel; et cependant, même dans un champ si resserré, je voudrais n'avoir à combattre que contre les infidèles.

J'aurais, il est vrai, contre le chrétien, des arguments nombreux, des armes sûres, mais l'excès de la honte trouble la joie que pourrait me causer l'abondance des preuves : je rougis d'être obligé de discuter avec lui sur un tel sujet : c'est même la seule objection sérieuse que puisse m'opposer le païen; dans tout le reste, je le vaincrai facilement avec la grâce de Dieu; et pour peu qu'il veuille être de bonne foi, je l'amènerai vite, non-seulement à l'amour de la vie ascétique, mais au désir même de la vérité chrétienne dans laquelle cette vie trouve sa raison d'être et son origine. Tant s'en faut donc que je redoute le combat contre l'infidèle, qu'au contraire je n'aborderai la lutte qu'après avoir rendu l'adversaire aussi fort que possible par mes concessions.

Supposez donc que non-seulement ce père est païen, mais encore le plus riche des hommes, comme le plus considéré et le plus élevé en crédit et en puissance; qu'il possède beaucoup de terres, beaucoup de maisons et d'immenses trésors; qu'il soit en outre citoyen de la ville la plus illustre de l'univers et de la famille la plus noble; qu'il n'ait qu'un enfant, et qu'il n'espère plus en avoir, que toutes ses espérances ne reposent que sur une seule tête. Ce fils lui-même offre les plus belles espérances, il fait présager qu'il s'élèvera bientôt au niveau et même au-dessus de son père, et qu'il l'effacera par la carrière plus avantageuse et plus brillante qu'il doit parcourir. Au beau milieu de ces espérances, il vient quelqu'un qui converse avec lui touchant la vie ascétique, et lui persuade de fouler aux pieds tous ces faux biens, de revêtir un habit grossier, et, disant adieu à la ville, de se réfugier dans la montagne; d'y planter, d'y arroser, d'y porter de l'eau et de s'y astreindre à toutes les autres occupations des moines qui semblent viles et méprisables; il marche pieds nus, couche sur la terre; ce beau jeune homme élevé parmi de telles délices et tant d'honneurs, qui avait devant lui un si bel avenir, devient maigre et pâle, on ne le reconnaît plus; il porte des vêtements plus grossiers que les esclaves de son père.

Avons-nous donné assez de prise à notre accusateur, et avons-nous suffisamment armé notre adversaire? Si cela ne suffit pas encore, nous lui donnerons de nouveaux moyens d'attaque. Qu'avec cela le père mette tout en oeuvre pour ramener son fils, et tout cela inutilement, l'enfant restant immobile et ferme contre ses sollicitations, comme le rocher contre la violence des fleuves, des pluies et des vents; qu'il se lamente, qu'il verse des larmes, pour allumer plus de haines contre nous, et qu'il nous accuse de tous ces attentats devant tous ceux qu'il rencontre à chaque instant :

C'est mon fils, je l'ai élevé, je me suis donné mille peines pendant son enfance, faisant et souffrant tout ce que l'on est obligé de faire et de souffrir pour élever les enfants; j'avais de belles espérances; je me suis entendu avec des précepteurs, j'ai fait venir des maîtres; j'ai dépensé beaucoup d'argent, j'ai passé bien des veilles à rêver à son entretien, à son éducation, afin qu'il ne restât au-dessous d'aucun de ses ancêtres, afin qu'il les effaçât tous un jour par son éclat. Je comptais qu'il m'aiderait à porter le fardeau de la vieillesse; et comme le temps marchait toujours, je songeais à lui procurer une épouse, je rêvais pour lui alliance, charge, puissance. Et voilà que tout à coup un ouragan, la foudre, tombant je ne sais d'où sur mon vaisseau qui revenait chargé d'innombrables richesses, qui avait affronté tant de mers, navigué par un vent si favorable et qui désormais allait être en sûreté, l'a fait sombrer à l'entrée même du port; et j'en suis à redouter non-seulement une extrême pauvreté, mais une mort et une ruine lamentable, qui, dans cette tempête, peuvent s'appesantir tout à coup sur une tête comblée jusqu'ici de tant de richesses et de prospérités.

Voilà ce qui m'est arrivé. Des scélérats, des imposteurs, des vagabonds (qu'il nous donne tous ces noms, peu nous importe!) sont venus me ravir mon fils unique, celui qui devait

nourrir son vieux père; ils ont moissonné toutes mes espérances; ils l'ont emmené dans leur repaire comme des chefs de brigands, et tellement fasciné par leurs enchantements, qu'il choisirait d'affronter sans crainte et le fer et le feu, les bêtes féroces ou tout autre ennemi, plutôt que de revenir à son premier bonheur. Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'après l'avoir entraîné à une telle vie, ils prétendent voir mieux que nous son intérêt.

Nos maisons sont désertes, nos champs désolés; nos laboureurs sont remplis d'abattement et de honte, nos serviteurs aussi; mes ennemis se réjouissent de mes malheurs, et mes amis en rougissent. Pour moi, je ne sais plus à quel parti m'arrêter; j'irais volontiers allumer l'incendie et consumer tout, les maisons et les champs, les étables de boeufs et les parcs de brebis. A quoi me serviront désormais tous ces biens, dès lors que celui qui devait en jouir n'est plus, dès lors qu'il est captif et qu'il subit chez des barbares sans pitié une servitude plus terrible que la mort? J'ai revêtu tous mes serviteurs d'habits de deuil, j'ai couvert leur tête de cendre, j'ai fait venir des choeurs de pleureuses, et je leur ai commandé de se frapper le sein plus fortement que si elles voyaient mon fils inanimé. Pardonnez-moi ces actions; mon deuil est plus grand que si mon fils était dans la tombe. Il me semble désormais que la lumière m'est à charge ; je ne puis supporter les rayons du soleil, quand mon imagination me représente l'état de ce malheureux enfant, quand je le vois vêtu plus pauvrement que les paysans les plus grossiers, et envoyé aux travaux les plus humiliants. Et lorsque je songe à son inflexible résolution, je suis brûlé, je suis déchiré, mon coeur se fend.

3.

Pendant qu'il se lamente ainsi, ce père affligé se roule aux pieds de ses auditeurs, il répand la cendre sur sa tête, il souille de poussière son visage, il les invite tous à lui prêter secours, et il arrache ses cheveux blancs. Notre accusateur est, je présume, en mesure d'enflammer tous ses auditeurs; il leur persuadera aisément de jeter dans un précipice ceux qui ont causé de tels malheurs. J'ai voulu étendre mon discours jusqu'aux dernières limites de toutes les accusations possibles, afin qu'il ne reste plus aucune raison à nos autres adversaires après que celui-ci, qui était si bien muni et équipé, aura été vaincu par nous, avec la grâce de Dieu. Quand nous aurons réduit au silence un antagoniste si bien armé pour se défendre, un moins favorisé nous abandonnera facilement la victoire. Lorsque notre accusateur aura fait valoir tous ces griefs et beaucoup d'autres encore, je conjurerai nos juges de suspendre un instant leur compassion pour ce vieillard; je leur démontrerai ensuite que le fils qu'il pleure si amèrement, loin d'être malheureux, jouit au contraire de grands et inappréciables biens.

Après cela, si ce père s'obstine à pleurer, si le bonheur de son fils est tellement au-dessus de lui qu'il ne puisse le comprendre, alors je laisserai les juges prendre compassion de lui, car il sera réellement digne de pitié.

Par où commencerons-nous notre plaidoyer? Par l'endroit qui le tient le plus au coeur; par les richesses; en effet, ce que l'on déplore le plus dans Le monde, ce qui semble à tous le comble du malheur, c'est de voir des jeunes gens riches s'engager dans la vie monastique. Dites-moi, lequel des deux appellerons-nous heureux, lequel des deux jugerons-nous digne d'envie, de celui qui est toujours tourmenté par la soif; qui, avant d'avoir épuisé une coupe, en réclame une autre, et qui est toujours ainsi consumé; ou de celui qui, élevé au-dessus de ces nécessités misérables, demeure toujours étranger à la soif, et ne ressent jamais le besoin d'en être soulagé? L'un est semblable à un fiévreux toujours tourmenté d'un feu intérieur qui le dévore et qui continue de le brûler même auprès des sources intarissables où il puise à son aise, tandis que l'autre est libre de la véritable liberté , sain de la véritable santé, et élevé bien au-dessus de la nature humaine. Voici deux hommes l'un est épris d'une ardente passion pour une femme, le commerce continual qu'il entretient avec elle ne fait qu'accroître sa flamme; l'autre, au contraire, complètement étranger à cette espèce de folie, n'en n'éprouve pas même en songe les funestes atteintes; lequel des deux est digne d'envie? lequel heureux? N'est-ce point ce dernier? Lequel est malheureux? lequel misérable? N'est-ce point celui qui souffre ce vain amour que rien ne peut éteindre, et que tous les remèdes imaginables ne font qu'exciter davantage?

Mais si, outre cela, il se félicite de sa maladie, s'il ne veut pas être délivré de cette servitude et plaint ceux qui sont affranchis de cette passion, ne vous semblera-t-il pas d'autant plus digne de piété et plus misérable que non-seulement il est malade, mais qu'il ignore sa maladie, qu'il ne veut pas être guéri et plaint ceux qui ne sont pas malades? Appliquons cet exemple à la possession des richesses, et nous verrons de quel côté est la misère.

De tous les amours, celui des richesses 'est le plus violent et le plus voisin de la folie. Car il est capable de faire souffrir davantage, non-seulement parce qu'il renferme une flamme plus pénétrante, mais encore parce qu'il se refuse à toutes les consolations imaginables et se montre plus rebelle que tous les autres. Ceux qui aiment le vin et les femmes satisfont leur passion et sont rassasiés : un homme qui aime l'argent est insatiable.

Vous pleurez donc votre fils parce qu'il est affranchi de cette passion et de ces' embarras, parce qu'il n'aime pas d'un insatiable amour des biens fragiles et périssables, parce qu'il s'est placé en dehors de cette guerre, de ce combat qui se -livre dans le monde? Mais, me direz-vous, il n'eût pas éprouvé cette passion, il n'eût pas désiré posséder davantage:

la jouissance de ce qu'il avait lui eût suffi! Ce que vous dites là est ce qu'on peut imaginer de plus contraire à la nature, j'ose le dire. Néanmoins supposons; je vous accorde qu'il ne veuille rien ajouter à ces biens actuels, qu'il ne connaisse même point un tel désir; je vous montrerai malgré cela qu'il jouit maintenant d'une plus grande tranquillité et d'un plus grand bonheur.

- En quoi consiste le bonheur? A vivre attaché comme avec une chaîne à des trésors que l'on tremble de perdre? Ou bien à rester affranchi de cette espèce de servitude? Supposons que votre fils ne désire point des richesses plus considérables, il n'en est pas moins bien préférable encore de mépriser celles que l'on a. Et si vous accordez que le comble du bonheur, c'est de ne rien rêver au delà de ce qu'on possède, c'est encore un bonheur plus complet de n'en avoir pas besoin. Cet homme étranger à la soif, étranger à l'amour (rien ne nous empêche de revenir aux mêmes comparaisons), nous vous avons montré qu'il est plus heureux non-seulement que ceux qui sont toujours altérés, toujours asservis par l'amour, mais même que ceux qui ont éprouvé pour un temps ce tourment et satisfait ce désir; et cela, parce que jamais il n'a été réduit à sentir un tel besoin. Je vous demanderai encore ceci : s'il était possible tout i la fois de surpasser tous les hommes en richesses et d'être affranchi des maux qu'elles causent, ne choisiriez-vous pas cent fois cet heureux état pour échapper et à l'envie, et à la calomnie, et aux soucis, et à toutes les peines de ce genre? Si donc nous vous montrons que votre fils en est là, qu'il est maintenant plus riche que jamais, cesserez-vous de vous plaindre et de vous lamenter si amèrement? Qu'il soit délivré des soucis et de tous les autres maux attachés aux richesses, c'est ce que vous ne me contesterez pas; nous n'avons donc pas besoin d'aborder avec vous ce sujet; mais vous désirez apprendre comment il est plus riche que vous, qui possédez de si grands biens. C'est ce que nous vous apprendrons, et nous vous montrerons, si vous voulez bien vous comparer à lui, que cette extrême pauvreté à laquelle vous le croyez réduit, c'est vous-même qui l'éprouvez et la souffrez.

4.

Et n'allez pas vous imaginer que nous vous parlons des biens du ciel, des biens qui doivent succéder à notre départ d'ici-bas; nous prendrons nos preuves dans les objets que vous avez actuellement sous la main. Vous, vous êtes maître de vos biens seulement, tandis que votre fils l'est de ceux qui sont sur toute la terre. Si vous en doutez, permettez que nous vous conduisions vers lui et que nous l'engagions à descendre de la montagne; non, qu'il y demeure : qu'il mande seulement à quelque personne également riche des biens du siècle et de ceux de la grâce de lui envoyer telle quantité d'or que vous voudrez, ou plutôt, comme il ne voudrait pas le recevoir lui-même, qu'il commande de le donner à tels ou tels dont il connaît l'indigence, et vous verrez ce riche porter lui-même son or avec plus d'empressement que vos économies ne porteraient le vôtre. Vos intendants deviennent tristes et chagrins quand vous leur ordonnez de faire des dépenses; au lieu que cette personne charitable n'est jamais plus heureuse que quand elle trouve l'occasion de donner. Et je puis vous en citer beaucoup, non parmi les solitaires illustres, mais parmi les plus humbles qui ont un tel crédit. De plus, si vos intendants viennent à dépenser ce que vous leur avez confié, vous n'avez plus

personne à qui demander : mais aussitôt, par suite de leur mauvaise gestion, vous tombez de l'opulence dans la pauvreté; pour votre fils, au contraire, rien de pareil à craindre: celui qui lui donnait devient-il pauvre, il n'a qu'à s'adresser à un autre ; et si celui-ci éprouve un malheur semblable au premier, il se retournera vers un troisième, et il est à croire que les fontaines tariront plutôt que la libéralité de ceux dont il fait les intendants de sa charité. Si vous professiez notre croyance, je pourrais vous apporter beaucoup d'excellentes preuves. Mais puisque vous suivez les doctrines des Grecs, les Grecs me fourniront des exemples. Ecoutez ce que dit Criton à Socrate : « Je mets à ta disposition mes biens qui, je crois, sont suffisants; si, par intérêt pour moi, tu fais quelque difficulté d'en user, nous avons ici des étrangers tout prêts à fournir ce dont nous avons besoin : le seul Simmias de Thèbes a apporté la somme suffisante; Cébès est tout à notre disposition, et beaucoup d'autres encore. Ainsi, comme je te le disais, que cette crainte ne te fasse pas perdre l'envie de te sauver; ne songe pas non plus à ce que tu disais au tribunal, que, quand même tu échapperais, tu ne saurais que faire de ta personne. Quelque part que tu te réfugies , même à l'étranger, on t'aimera. Si tu veux aller en Thessalie, j'ai là des hôtes qui t'honoreraient comme tu le mérites, qui te donneront un sûr asile; crois-moi, tu ne manqueras de rien dans ce pays. (Platon, le Criton.) »

Quoi de plus agréable que de pouvoir disposer de tant de richesses sans rien posséder en propre. Ce raisonnement est à la portée du premier venu. Si nous voulions étudier ici plus philosophiquement la richesse, peut-être ne pourriez-vous pas comprendre nos paroles; néanmoins, pour nos juges, il est nécessaire que nous le fassions. Le trésor de la vertu est si grand, si délicieux et si supérieur aux vôtres, que jamais ceux qui le possèdent ne consentiraient à l'échanger contre la terre entière, quand elle serait d'or avec ses montagnes, avec la mer et avec les fleuves. Si vous aviez pu en faire l'expérience, vous sauriez que ce ne sont pas là des paroles exagérées, mais que ceux qui ont trouvé ce trésor de la vertu, le meilleur de tous les trésors, n'ont plus que du mépris pour les richesses, et qu'ils ne voudraient jamais échanger leur vertu contre de l'or. Et que dis-je, échanger? Ils ne voudraient pas même les posséder ensemble. Et cependant si quelqu'un vous offrait le trésor de la vertu avec les richesses, vous recevriez- le tout à mains ouvertes : Vous avouez ainsi le grand prix que vous attachez à la vertu. Eh bien ! ceux-là n'accepteraient pas votre richesse avec la leur, tant ils savent que c'est chose méprisable! Je ferai ressortir encore davantage l'évidence de cette vérité par des exemples pris chez vous. Combien pensez-vous qu'Alexandre eût donné de richesses à Diogène s'il eût voulu en accepter? Mais il ne voulut pas, et Alexandre fut jaloux de lui, et fit tout au monde pour arriver à la richesse du philosophe.

5.

Voulez-vous voir d'un autre point de vue encore votre pauvreté et l'opulence de votre fils? Allez, enlevez-lui son vêtement, le seul qu'il possède, chassez-le de sa demeure, renversez

sa cellule, et vous ne le verrez pour cela ni chagrin ni affligé; il vous saura gré de toutes ces persécutions, parce que vous le poussez plus loin dans la perfection; tandis que, si l'on venait seulement vous voler dix drachmes, vous ne cesseriez de vous plaindre et de pleurer. Quel est donc le plus riche des deux, de celui qui s'abat pour si peu, ou de celui qui méprise tous les biens de la terre? Ne vous en tenez pas là; chassez-le de pays en pays, et vous le verrez rire de cela comme de jeux d'enfant. Mais vous, si l'on vous chassait seulement de votre patrie, vous éprouveriez la plus vive douleur et vous ne pourriez supporter ce malheur. Votre fils, comme si toute la terre et la mer étaient à lui, passera aussi gaîment et sans plus de peine de ces lieux à d'autres, que vous, quand vous vous promenez dans vos terres ; encore même le fera-t-il plus facilement. Car, s'il vous est facile de vous promener sur vos terres, il vous faut nécessairement passer quelquefois sur celles des autres; lui, il marche partout hardiment, et en quelque endroit de la terre qu'il mette le pied, il le fait comme sur son héritage. Les marais, les fleuves et les fontaines lui fournissent une abondante boisson; il trouve sa nourriture dans les légumes et les plantes, et partout du pain. Je ne veux pas vous dire encore qu'il méprise toute la terre, ayant le ciel pour patrie.

Et s'il lui faut mourir, il trouvera plus de douceur dans la mort que vous dans vos plaisirs : il mourra plus paisiblement dans son exil que vous, dans votre patrie et sur votre couche. Ainsi l'exilé, le vagabond, le banni, c'est celui qui habite une ville et possède une maison; tandis que personne ne saurait donner ce nom à celui qui est délivré de tout cela. En effet, vous ne pourrez le bannir de sa patrie, à moins que vous ne le chassiez de toute la terre. Encore je parle ainsi par condescendance , et la vérité est que vous ne l'enverrez jamais si bien dans sa patrie que quand vous l'aurez exilé de la terre. Mais je ne puis tenir ce langage à l'homme qui ne connaît rien au delà des choses visibles. Vous ne pourrez le dépouiller, tant qu'il sera couvert des vêtements de la vertu; vous ne le ferez pas mourir de faim, tant qu'il connaîtra la véritable nourriture, la sagesse. Les riches sont faciles à prendre de tous ces côtés; On ne se tromperait pas en les appelant sous ce rapport pauvres et mendians, les sages sont les vrais riches. Celui qui peut se procurer partout nourriture et boisson, habitation et repos, qui, loin de se plaindre de son état, y vit plus agréablement que vous dans le vôtre, est évidemment plus heureux que tous les riches comme vous, qui ne peuvent vivre que dans leur maison. Comment le solitaire se plaindrait-il de sa pauvreté? il possède la meilleure richesse, la plus abondante, la plus agréable, la plus à l'abri des voleurs, une richesse qui ne peut ni dégénérer en pauvreté, ni être soumise aux incertitudes de l'avenir, ni connaître les soucis, ni prêter à l'envie, une richesse qui lui procure l'admiration, l'estime et la louange des hommes. Pour vous, c'est tout le contraire; vos richesses ne vous font pas aimer : elles font même qu'on vous hait, qu'on vous porte envie, que l'on complotte contre vous. Lui, la vraie richesse qu'il possède lui attire l'admiration et écarte l'envie et les embûches.

Sa santé est excellente. Le solitaire est fort et vigoureux de corps comme les animaux sauvages, il jouit d'un air pur, il a des fontaines salutaires, des fleurs, des prairies, de sua-

ves parfums; tandis que le riche, couché pour ainsi dire dans la fange des plaisirs, est plus délicat et plus maladif. Lequel est le plus heureux? C'est évidemment celui dont la santé est meilleure. Le lit du solitaire, c'est un épais gazon; il se repose près d'une source limpide, sous l'ombre d'un feuillage touffu, les yeux réjouis du spectacle de la nature, l'âme plus transparente et plus pure que l'azur du ciel; loin du trouble et du tumulte du monde; est-il moins heureux que le riche qui n'ose sortir de son palais? Le marbre n'est certes pas plus pur que l'air, ni l'ombreS d'un plafond plus délicieuse que celle des arbres, ni la pierre des mosaïques plus brillante que le sol émaillé de fleurs. Vous m'en êtes témoins, vous, riches, qui souvent préférez les arbres, les ombrages des bois, et les riantes prairies à vos lambris dorés, à vos somptueuses habitations. En effet, lorsqu'après de longs travaux, vous désirez vous abandonner au repos, vous quittez vos palais, et c'est à la campagne que vous allez chercher le délassement.

Mais peut-être regrettiez-vous la gloire, si facile à recueillir dans vos palais, si rare au désert? Com parant vos fastueux édifices à la solitude, et vos espérances à celles des moines, vous vous imaginez que votre fils est comme tombé du ciel. Apprenez d'abord que ce n'est pas le désert qui déshonore, ni les palais qui illustrent et ennoblissent; et avant d'en venir aux raisonnements, je ferai cesser votre incertitude à cet égard par des exemples choisis non dans nos annales, mais dans les vôtres. Vous connaissez sans doute Denys, tyran de Sicile; vous connaissez aussi Platon fils d'Ariston. Dites-moi lequel est le plus illustre des deux? lequel est le plus célébré par la renommée? Quel est celui dont le nom est le plus dans toutes les bouches? N'est-ce pas le philosophe plutôt que le tyran? Cependant l'un régnait sur toute la Sicile, vivait dans les délices: il passa toute sa vie au sein de la richesse, escorté de satellites, environné de toute la pompe royale; l'autre, au contraire, vivait dans le jardin de l'Académie, arrosant, plantant, mangeant des olives, ne prenant qu'une nourriture frugale : en un mot, loin de tout ce pompeux appareil des rois. Bien plus, devenu esclave, il ne perdit rien, même en cet état de sa supériorité sur le tyran qui l'avait vendu.

Telle est la vertu : elle commande à la gloire, et si elle ne défend pas toujours ses sectateurs contre la souffrance , du moins elle ne permet guère qu'ils restent ensevelis dans les ombres de l'oubli. Que dirai-je de Socrate, le maître de Platon? Combien il l'emporta en gloire sur Archélaüs ! Cependant l'un était roi et vivait au sein de l'opulence; l'autre passait sa vie au Lycée, il ne possédait qu'un habit qu'il portait toujours en hiver comme en été, à toutes les saisons de l'année. Il allait toujours pieds nus, restait à jeun une journée entière et ne mangeait que du pain pour toute nourriture et tout assaisonnement. Encore ne trouvait-il pas cette table chez lui, mais chez les autres; tant il vivait dans la pauvreté ! Avec tout cela, il était plus illustre que le roi, et malgré l'invitation plusieurs fois réitérée de celui-ci, il ne voulut pas quitter le Lycée pour les splendeurs d'une demeure royale.

Par la gloire qui survit maintenant à ces noms, on voit auxquels appartient la première

place. Les uns sont connus d'un grand nombre, les autres entièrement oubliés. Et cet autre philosophe, Diogène de Sinope, quels rois ne surpassait-il pas en richesse sous les haillons qu'il portait? Dans l'entrevue qu'il eut avec Alexandre de Macédoine il se montre plus riche que ce conquérant, puisque celui-ci avait besoin de l'empire de l'Asie, tandis que le philosophe n'avait besoin de rien? Ces exemples vous suffisent-ils, ou voulez-vous que je vous en rappelle d'autres encore? Quels courtisans, quels rois ont brillé sur le théâtre du monde , autant que ces philosophes au sein d'une vie privée, tranquille et étrangère aux affaires?

Même dans l'administration de l'Etat, vous remarquerez que les illustres ne sont pas ceux qui ont vécu dans la richesse, les délices et les honneurs, mais bien dans la simplicité d'une vie pauvre et sans faste. Comparez, chez les Athéniens, cet Aristide qui mourut si pauvre qu'il fallut que l'Etat fit les frais de ses funérailles, comparez-le avec Alcibiade qui l'emportait sur tous ses concitoyens par les richesses, par la naissance, par le luxe, par l'éloquence comme par la force et la beauté du corps , en un mot, par tous les dons de la nature et de la fortune; vous verrez que la gloire du premier surpassé autant celle de l'autre qu'un grand philosophe l'emporte sur un simple enfant. A Thèbes, Epaminondas, mandé dans l'assemblée, et ne pouvant s'y rendre parce qu'il avait donné à blanchir son unique vêtement, n'en resta pas moins le plus illustre de tous les généraux nés dans cette ville. Ne me parlez donc plus ni de solitude, ni de palais. Ce n'est ni dans les lieux, ni dans les habits, ni dans les dignités, ni dans la puissance, que résident l'éclat et la gloire; c'est dans la vertu de l'âme et dans la sagesse.

6.

Mais des exemples ne sauraient trancher la question; étudions-la dans votre fils lui-même. Je ne crains pas d'avancer que sa considération et sa gloire s'accroissent par les choses mêmes que vous supposez capables de l'avilir et de le déshonorer. Voulez-vous qu'après l'avoir engagé à descendre de la montagne, nous le pressions encore de venir sur la place publique : vous verrez toute la ville en mouvement, et tous les habitants le montrer, l'admirer et s'émerveiller, comme si un ange était en ce moment descendu du ciel. La gloire vous semble-t-elle autre chose? Non-seulement il sera plus remarqué que ceux qui vivent dans les palais, mais encore avec ses habits simples et fatigués, il effacera celui qui a ceint le diadème et revêtu la pourpre. Il serait moins admiré s'il se montrait chargé d'or, vêtu de pourpre, la tête ornée de la couronne, assis sur des coussins de soie, traîné par des mules blanches et escorté de satellites étincelants d'or, que maintenant avec ses habits négligés, poudreux et grossiers, quand il paraît sans escorte et nu-pieds. Toute cette pompe des rois est déterminée par des lois, réglée par la coutume; et si quelque personne naïve nous disait avec admiration que le roi est vêtu d'un habit doré, non-seulement nous ne serions pas étonnés, mais nous ririons de cette parole qui ne nous apprend rien de nouveau. Qu'on vienne dire, au contraire, de votre enfant qu'il s'est ri de la richesse de son père, qu'il a foulé aux

pieds les pompes du siècle, qu'il s'est placé au-dessus des espérances du monde', s'est retiré au désert et a revêtu un habit humble et grossier, tous aussitôt accourront, l'admireront et applaudiront à sa grandeur d'âme. Loin de faire admirer les rois, la pourpre qui les couvre ne les défend pas même contre les traits de la médisance et de l'envie.

Le moine, au contraire, trouve dans ses habits des titres à l'admiration ils le rehaussent et le distinguent mieux, que le manteau royal ne distingue le prince. La pourpre n'attire au roi aucune admiration, pendant que la bure désigne le moine à l'admiration de tous les hommes. Que m'importent, direz-vous, l'opinion et les louanges du vulgaire? — Mais la gloire n'est pas autre chose. — Je ne recherche pas la gloire, dites-vous; je ne veux que la puissance et l'honneur. — Je réponds que si votre fils possède la gloire, il possédera à plus forte raison l'honneur. Vous voulez de la puissance et du crédit? Nous trouverons tout cela non moins que les autres avantages. Nous pourrions vous le prouver encore par des exemples; mais pour vous consoler, en même temps que nous vous convaincrons, nous démontrerons cette vérité non par des étrangers, mais par votre propre fils.

Quelle est la marque distinctive de la plus grande puissance? N'est-ce pas de pouvoir punir ceux qui nous nuisent et récompenser ceux qui nous font du bien? Cependant, vous ne verrez jamais dans la main d'un roi toute cette puissance. Car il a bien des gens qui l'offensent sans qu'il puisse leur nuire, et beaucoup de bienfaiteurs qu'il ne saurait facilement récompenser. Dans la guerre, par exemple, il trouve souvent des ennemis qui l'incommodent et lui font mille maux; il désirerait les punir, et il ne le peut. Il a, d'un autre côté, des amis qui lui ont donné mille preuves de bravoure et de dévouement, et il ne peut leur témoigner sa reconnaissance, parce qu'ils ont été enlevés avant d'avoir été récompensés, étant tombés sur le champ de bataille. Faut-il maintenant vous montrer que votre fils possède une autre puissance bien plus grande que celle qui est refusée aux rois comme je viens de le prouver?

Que personne au moins ne s'imagine que nous voulons parler des biens du Ciel auxquels vous ne croyez point; nous n'oublions pas à ce point nos promesses : nous puiserons nos preuves dans les choses présentes. Si c'est déjà une très-grande puissance de pouvoir se venger de ses ennemis, il y en a bien plus encore à trouver une condition de vie telle que personne ne puisse nous nuire, quand même il le voudrait. En recourant à une nouvelle comparaison, nous vous prouverons et nous mettrons hors de doute que cet état est préférable au premier. Dites-moi lequel est préférable de savoir si parfaitement faire la guerre que nul, après nous avoir blessés, ne puisse, à son tour, éviter nos coups, ou bien d'être invulnérables? Il est évident pour tous que ce dernier état est plus grand, plus divin que le premier. Ce n'est pas tout encore; il y a quelque chose de bien supérieur. Quoi donc? C'est de connaître des remèdes capables de guérir toutes les blessures. Voilà donc trois degrés de puissance l'un dans lequel on peut se venger de ses ennemis; l'autre supérieur, où l'on

peut guérir ses propres blessures; le troisième enfin où l'on ne donne prise à aucun homme : celui-ci est un degré auquel ne saurait arriver la nature humaine abandonnée à ses seules forces; or, nous prouverons que votre fils y est parvenu.

7.

Pour vous démontrer que ces paroles ne sont point un vain bruit, voici que la réflexion nous a fait découvrir une autre puissance plus grande encore : le solitaire est plus qu'invulnérable, personne n'a même la volonté de le blesser; de là, double sûreté pour votre fils. Or, quoi de plus divin qu'une vie dans laquelle personne ne voudra lui faire du tort, dans laquelle personne ne le pourra, à supposer qu'il le veuille? surtout quand un si rare avantage prend sa source, non pas dans l'impuissance de nuire, comme il arrive souvent, mais dans l'impossibilité de trouver aucun prétexte. S'il n'y avait que cette raison, je veux dire l'impuissance, ce ne serait pas si grande merveille; car une grande haine naîtrait dans le cœur de ceux qui voudraient faire du mal, sans pouvoir atteindre leur but. C'est donc là, vous l'avouerez, un genre de bonheur qui n'est point à dédaigner.

Examinons d'abord attentivement cette situation privilégiée du moine, si vous le voulez bien. Qui donc, dites-moi, voudrait attaquer celui qui n'a rien de commun avec les hommes, ni pactes, ni terres, ni argent, ni affaires, ni quoi que ce soit? Pour quel héritage, pour quels esclaves, pour quel point d'honneur, pour quelle charge, pourrait-on lui faire une injuste querelle? Quelle crainte, quel ressentiment inspire-t-il, pour qu'on veuille lui nuire? La haine, la crainte, la colère, telles sont les raisons qui nous portent à faire du mal aux autres. Mais votre fils, le plus royal des hommes, est élevé bien au-dessus de toutes ces passions. Comment porter envie à celui qui se rit de tous les biens pour lesquels tant d'autres se peinent et s'empressent? Comment se fâcher sans avoir reçu aucune injure? Que craindre d'un homme dont la vie est si sainte qu'elle exclut même les soupçons? Il est donc certain que personne ne voudra lui nuire, et il n'est pas moins évident que, quand même on le voudrait, on ne le pourrait faire. Il n'offre ni prétexte ni prise aux attaques; il est comme l'aigle qui, planant dans les hauteurs, ne saurait être pris au piège destiné au passereau. De quel côté pourrait-on l'attaquer, par quel endroit l'atteindre? par la perte de sa fortune? il ne possède rien. Par le bannissement? il n'a point de patrie. Par le déshonneur et l'infamie? il ne cherche point la gloire du siècle. Il ne reste plus qu'une chose, la mort; encore, loin de pouvoir lui nuire par là, on lui rendra le plus grand service. On l'enverra à une autre vie après laquelle il soupirera, et pour laquelle il fait tout et met tout en œuvre; la mort est pour lui, non un châtiment, mais la cessation des travaux, le relâche et le repos après les fatigues.

Voulez-vous connaître un autre genre de puissance qu'il possède, et qui est bien plus spécialement l'apanage de la sagesse? Quand on lui ferait subir tous les maux imaginables, quand on le frapperait, quand on l'enchaînerait, son corps en souffrirait, étant possible par

sa nature, mais son âme resterait invulnérable, grâce à la sagesse. Il ne se laisse point saisir à la colère, ni dominer à l'envie, ni posséder à la haine. Chose plus admirable encore, il chérit comme des bienfaiteurs et des protecteurs ceux qui lui font ces injures, et il souhaite que tous les événements de leur vie tournent à leur bonheur. Lui auriez-vous procuré un tel privilége si vous l'aviez établi roi de toute la terre, et si vous aviez étendu son règne à des millions d'années? Quelle pompe, quel empire, quelle gloire pourrait approcher de ce bien? Un pareil état de l'âme ne mériterait-il pas d'être acheté au prix des plus grands sacrifices? Les hommes les plus attachés à la matière désireraient une pareille vie. Voulez-vous que nous vous fassions voir encore une autre puissance du solitaire, puissance plus merveilleuse et très-agréable, prise, il est vrai, du côté le plus humble de l'homme, du côté du corps, mais qui ne laissera pas de vous charmer extrêmement?

Nous venons de voir qu'il ne peut être blessé ni même attaqué par personne. Est-il vrai qu'il peut en outre protéger les autres et les faire participer à la sécurité dont il jouit? Ce qu'il pourrait faire de mieux pour cela, ce serait évidemment de leur communiquer ses sentiments, ses goûts et sa force, en les initiant à son genre de vie. Je suppose qu'il ait affaire à quelqu'un qui ne veuille pas entrer dans cette voie parfaite; je vous montrerai, même dans ce cas, qu'un homme qui ne possède rien est, par cela même qu'il ne possède rien, plus puissant que vous, avec toutes vos richesses. S'il s'agit, par exemple, de faire des représentations à l'empereur, qui de vous deux lui parlera avec plus de liberté? Est-ce vous qui possédez de si grands biens, par lesquels vous dépendez même des esclaves du prince, qui tremblez pour toutes vos richesses, qui seriez vulnérable par tant d'endroits, si dans un mouvement de colère il voulait vous frapper injustement, ou bien ce pauvre, qui est établi dans une région trop haute pour que la main d'un roi puisse y atteindre? Les hommes qui parlent aux rois avec la plus grande liberté sont ceux qui se sont placés en dehors de toutes les choses de la terre. A qui l'homme qui est au pouvoir, l'hôte des demeures royales cédera-t-il, obéira-t-il plutôt: est-ce à vous, qui êtes riche, et qu'il soupçonne de travailler à vous enrichir encore, ou bien à celui qu'il sait n'avoir qu'un seul mobile de toutes ses actions, sa charité pour ses frères? A qui accordera-t-il des égards et du respect? N'est-ce pas à l'homme en qui il ne peut soupçonner aucun sentiment bas, plutôt qu'à celui qu'il estime moins que ses serviteurs? Je dis ses serviteurs, parce qu'il leur demande conseil au moins pour les dépenses à faire, pour les secours à donner, faveur qu'il ne daignerait pas vous accorder à vous.

8.

Allons plus loin, et montrons le bien que notre solitaire peut opérer lorsqu'il agit seul et qu'il est réduit à ses propres forces. Voici un homme qui a été rudement éprouvé par le malheur; il avait un fils unique, et il l'a perdu à la fleur de l'âge : qu'on vous le présente à vous, qu'on le présente à un personnage des plus considérables de l'Etat, au souverain lui-

même, vous ne lui serez utiles à rien, ni les uns ni les autres; vous ne lui donnerez rien qui le console de ce qu'il a perdu. Au contraire, amenons-le à votre fils, à notre solitaire, et voyons ce qu'il fera : son visage, son habit, son habitation, produiront déjà un effet merveilleux sur cet infortuné qui se relèvera bientôt de son abattement, et se convaincra du mépris que l'on doit faire des choses humaines. Que votre fils y joigne la force de ses discours, et le nuage de douleur qui offusque cette âme affligée se dissipera au souffle de sa parole. Au contraire, il ne remportera de chez vous qu'un plus grand chagrin. Quand il verra votre maison exempte de maux, pleine de prospérités, assurée d'un héritier, il n'en sera que plus douloureusement affecté, tandis qu'il sortira du désert plus calme et plus enclin à la sagesse. Car en voyant votre fils mépriser une telle fortune, une telle gloire et un tel éclat, il pleurera moins amèrement celui qu'il a perdu. Comment, en effet, pourra-t-il être sensible à la perte d'un héritier, quand il en verra un autre dédaigner tous les biens de la terre? Il sera plus disposé à écouter les enseignements de la sagesse de la bouche de celui qui les appuie de ses œuvres. Mais vous, si vous osez seulement ouvrir la bouche, vous le remplirez de tristesse, parce que vous raisonnerez sur des malheurs qui vous sont étrangers. Votre fils, l'instruisant par son exemple, n'aura pas de peine à lui persuader que la mort n'est autre chose qu'un sommeil; il n'aura pas besoin pour cela de lui faire une longue énumération des pères qui ont éprouvé le même malheur que lui; il se fera voir lui-même méditant chaque jour la pensée de la mort dans un corps mortel, et s'y préparant à tout moment; et après lui avoir adressé sur la résurrection les discours les plus persuasifs, il le renverra déchargé du poids de sa douleur; ses paroles, et sa conduite qui les appuie, calmeront mieux le malheureux que les propos de ceux qui viennent s'asseoir à sa table et prendre place à ses festins. Ainsi votre fils arrivera à le guérir entièrement.,

Qu'on en amène maintenant un autre qui aura perdu les yeux à la suite d'une longue maladie : quelle consolation lui pourrez-vous donner? Votre fils, au contraire, lui montrera que ce n'est point un mal, il est lui-même enfermé dans une petite cellule, il tend de toutes ses forces à une autre lumière en comparaison de laquelle il compte pour rien celle d'ici-bas, il lui apprendra, en se montrant à lui, à supporter généreusement son infortune. Ce pouvoir d'inspirer une sainte et courageuse résignation aux victimes du malheur vous appartient-il à vous? Nullement; vous les offendrez plutôt; car nous ressentons plus vivement d'ordinaire nos propres maux quand les autres hommes étalement à nos yeux le spectacle de leur bonheur. Votre fils les consolera plus facilement.

Les prières des solitaires nous sont aussi d'un grand secours; mais je ne puis en parler à qui ne me comprendrait pas. Je ne doute pas que vous n'aimiez mieux que votre fils vous fasse honorer que mépriser : c'est ce que vous obtiendrez si vous avez un fils qui mette sous ses pieds et le monde et ses biens, un fils dont l'éclatante vertu rayonne par toute la terre, et qui avec toute cette gloire ne connaisse pas un ennemi. Quand il était dans le monde, jouissant de tout votre crédit, il était sans doute respecté de beaucoup, mais beaucoup aussi le

haïssaient: ici, tous ceux qui l'honorent, le font avec bonheur. Des hommes obscurs, fils de cultivateurs ou d'artisans, ont conquis l'estime universelle pour s'être appliqués à cette philosophie des ascètes; les personnages les plus élevés en dignité ne dédaignent pas de venir à leurs cellules, de prendre part à leurs entretiens et à leurs repas, ils s'en réjouissent même et s'en font honneur, comme s'ils en retiraient, ce qui est vrai, les plus grands avantages; s'il en est ainsi, à combien plus forte raison cette considération, ces respects entoureront-ils un homme d'une illustre naissance, d'une brillante fortune, du plus séduisant avenir, et qui a tout quitté pour s'astreindre à la pratique d'une si austère vertu? Ainsi, ce que vous regrettez le plus, savoir que votre fils ait quitté un tel état pour embrasser une si triste vie, c'est justement ce qui le rend le plus recommandable et ce qui pousse tout le monde à s'attacher à lui, non comme à un homme, mais comme à un ange. On ne pourra soupçonner de lui ce que l'on soupçonne des autres, qu'il ait fait choix de cette vie parce qu'il désire les honneurs, ambitionne les richesses et veut échanger l'obscurité contre la gloire; tous ces propos que l'on tient au sujet des autres, bien que mensongers et pervers, ne sauraient inspirer de soupçons sur votre fils.

9.

Et n'allez pas croire qu'il en soit ainsi seulement lorsque nos souverains sont religieux et chrétiens; quand même l'empire changerait de face et que les princes seraient infidèles, même en ce cas le rôle de votre fils ne deviendrait que plus glorieux. Il n'en est pas de nos affaires comme de celles des païens; elles ne sont point assujetties aux caprices des empereurs, mais elles se soutiennent par leur propre force, et elles ne fleurissent jamais tant que lorsqu'elles sont le plus attaquées. Sans doute le soldat est considéré en temps de paix; mais il est plus glorieux encore quand arrive la guerre : il en est de même pour nous. Aussi, quand même les païens seraient au pouvoir, vous serez toujours assuré d'un égal et même d'un plus grand honneur: ceux qui vénèrent maintenant votre fils le feront bien plus encore quand ils le verront combattre résolument, se signaler par son intrépidité, et trouver de fréquentes occasions de gloire.

Voulez-vous que nous examinions ce qui vous concerne personnellement? ce discours n'est-il point superflu? Est-il nécessaire de le dire? celui qui est si bon, si doux envers tout le monde, qui ne donne à personne un sujet de se plaindre de lui, ne manquera pas d'avoir pour son père la plus tendre vénération : il aura plus de respect pour lui que s'il exerçait quelque emploi dans le monde. Elevé à une charge brillante, qui sait s'il n'aurait pas méprisé son père? tandis que dans la vie qu'il a choisie, vie qui l'élève au-dessus des rois, il sera devant vous le plus soumis des enfants. Telle est notre religion, elle réunit dans une même âme ce qui paraît le plus opposé, la modestie et l'élévation des sentiments. Dans ce monde, il eût peut-être désiré les richesses, et pour cela souhaité votre mort; maintenant, au contraire, il demande à Dieu que votre vie se prolonge pendant de longues années, afin de se procurer

encore par là de brillantes couronnes, car une magnifique récompense est réservée à ceux qui honorent leurs parents; il nous est commandé de les regarder comme des maîtres, et de les servir et de parole et d'action, toutes les fois que nous le pouvons sans nuire à la religion. Que leur rendrez-vous, nous disent nos Ecritures, pour tout ce qu'ils vous ont donné? Figurez-vous donc un homme qui se soit élevé entre tous les autres au sommet de la perfection; avec quel surcroît de zèle pouvez-vous croire qu'il s'acquittera de ce devoir! Quand même il lui faudrait donner sa vie pour sauver la vôtre, il ne s'y refuserait pas, parce que non-seulement il vous sert et vous honore pour obéir à la loi de la nature, mais avant tout pour obéir à Dieu, pour qui il a tout méprisé.

Puis donc qu'il est maintenant plus considéré, plus riche, plus puissant et plus libre; puisque, du reste, il vous sert mieux qu'auparavant et avec un si généreux dévouement, pour quoi vous plaignez-vous, dites-moi? Est-ce parce que vous n'avez pas à trembler chaque jour qu'il ne succombe à la guerre, qu'il ne mécontente l'empereur, qu'il n'encoure l'envie de ses compagnons d'armes? Est-ce que les parents de tous ceux qui se sont fait une réputation, n'ont pas à redouter ces mécomptes, ces malheurs et bien d'autres encore? De même que ceux qui ont placé un petit enfant sur un lieu élevé craignent nécessairement qu'il ne tombe, ainsi en est-il de ceux qui ont pu élever leurs fils à une haute charge. — Mais le baudrier d'or, mais la chlamyde militaire, mais la voix d'un héraut ont bien quelque charme? — Et combien tout cela durera-t-il? Trente jours? cent jours? deux cents? Et après? N'est-ce point comme un songe? n'est-ce point comme une fable? comme une ombre qui s'évanouit en un clin d'œil? Maintenant, au contraire, ses honneurs dureront jusqu'à sa mort; bien plus, même après sa mort, ils ne feront qu'augmenter, et nul ne lui pourra ravir sa puissance, parce qu'il ne la tient pas des hommes, mais de la vertu elle-même. — Vous vouliez le voir richement vêtu, monté sur un cheval, escorté d'une foule d'esclaves et nourrissant des parasites et des flatteurs? — Pourquoi le vouliez-vous? N'était-ce pas pour lui procurer du plaisir par tous ces moyens? Eh bien si vous l'entendiez dire qu'il estime sa vie beaucoup plus heureuse que celle des hommes qui vivent dans les délices et la débauche, parmi les musiciens, les parasites, les flatteurs, et tout l'appareil des voluptés mondaines, tellement qu'il choisirait mille fois la mort si l'on venait lui commander de renoncer à ce bonheur pour embrasser vos délices, que diriez-vous? Ne savez-vous pas quelles jouissances recèle une vie exempte de soucis? Et quel homme le sait, quel est celui qui en a goûté pleinement? Mais lorsqu'on a la gloire, lorsqu'on y joint deux choses rarement réunies, la sécurité et la considération, que peut-on trouver de préférable à une telle vie?

— Que me parlez - vous de cela, direz-vous, à moi qui suis étranger à votre religion?

— Pourquoi empêchez-vous votre fils d'y entrer? C'est bien assez que vous ayez, vous, le malheur d'en être éloigné. N'est-ce pas un grand malheur pour vous autres païens de vieillir, et d'être réduits à maudire la vieillesse, après que votre jeunesse s'est écoulée sans

cueillir aucun fruit de vrai bonheur? —Mais, direz-vous, si nous maudissons la vieillesse, c'est précisément parce que la jeunesse nous avait procuré de grands biens. Quels sont ces grands biens? — Montrez-nous un vieillard qui les possède. S'il les avait eus, et qu'il les eût conservés, il ne se plaindrait pas d'en être complètement frustré. Mais s'ils se sont dissipés et évanouis, qu'est-ce alors que ces grands biens sitôt éteints?

Votre fils, au contraire, n'éprouvera point cette privation; si jamais il vient à une longue vieillesse, vous ne le verrez point chagrin comme vous, mais joyeux, content et dans l'allégresse; car c'est alors surtout que ses avantages sont dans tout leur lustre et dans toute leur maturité; tandis que votre opulence concentre dans le premier âge tous les biens qu'elle possède. Il n'en est pas ainsi de celle de votre fils; elle subsiste même pendant la vieillesse et le suit encore après la mort. Aussi vous, qui voyez dans votre vieillesse votre fortune accrue, vous qui avez mille occasions d'acquérir la gloire et d'accumuler les délices, vous êtes chagrin de ce que votre vie ne suffit pas pour en savourer la jouissance; et à l'approche de la mort vous frissonnez, et vous dites que vous êtes plus digne de pitié que tous les autres, parce que vous étiez dans l'opulence. Pour votre fils, il se reposera, surtout lorsqu'il sera vieux, parce qu'il se verra sur le point d'entrer au port, parce qu'il aura, dans le ciel, une jeunesse sans cesse renaissante, et qui ne saurait aboutir à la vieillesse. — Mais vous vouliez que votre fils vécût dans des délices dont il se serait mille fois repenti et qu'il eût déplorées dans sa vieillesse. — Ah! que Dieu garde même vos ennemis de goûter jamais de telles délices ! Et que parlé-je de vieillesse? Vos plaisirs s'évanouissent en un seul jour; ou plutôt non pas en un jour, non pas en une heure, mais en un fugitif et insaisissable moment. Qu'est-ce donc que le bonheur? ce n'est point se remplir le ventre, vivre à des tables de sybarites, ni entretenir commerce avec de belles femmes, en se vautrant comme des pourceaux dans la fange du vice,

10.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Examinons pour le moment ces plaisirs, voyons s'ils ne sont pas froids et méprisables; et si vous voulez, commençons par celui qui semble le plus agréable, par celui de la table. Montrez-nous donc sa durée? Ces plaisirs... celui de la table. Si longtemps vraiment qu'on ne peut s'en apercevoir! Sitôt en effet que quelqu'un s'est rassasié, il a éteint ce plaisir, qui passe plus vite qu'un torrent, disparaît au gosier, et ne peut suivre les aliments. Dès qu'il a dépassé la langue, il a émoussé sa pointe. Je passe sous silence tous les maux qui suivent, et quelle tempête occasionne cette passagère jouissance. Non-seulement il est plus heureux celui qui se prive de ce plaisir, mais il est encore plus léger, et il reposera bien plus agréablement que l'homme qui a fait bonne chère; en effet, dit le proverbe, à ventre modéré, sommeil de santé. (Eccli. XXXI, 24.) Et qu'ai-je besoin de parler des maladies, des incommodités, des accidents, et des dépenses inutiles? Que de récriminations, que de complots, que de calomnies germent dans ces festins!

Mais entretenir commerce avec des courtisanes, voilà un bonheur!.. Et quel bonheur pourriez-vous associer à une telle turpitude? Ne nous arrêtons pas encore à cela maintenant; laissons là les querelles des amants, les disputes entre rivaux et les accusations. Supposons un homme jouissant en toute liberté de son libertinage; qu'il n'ait pas de rival, qu'il ne soit point dédaigné de sa maîtresse' qu'il puise les richesses comme à des sources intarissables; supposition impossible, puisque ces choses ne peuvent- se trouver réunies, et qu'il faut de toute nécessité ou que celui qui ne veut point avoir de rival épouse toute sa fortune pour surpasser tous les autres en prodigalité; ou que celui qui ne veut pas se ruiner soit dédaigné et rejeté par sa maîtresse; quoiqu'il en soit, je veux qu'il évite ces inconvénients; que tout lui réussisse à souhait. A quoi se réduit, je vous le demande, ce triste plaisir? La passion assouvie, où est la jouissance? Il y a beaucoup d'amertume, au fond de cette coupe envirante. Mais ne soulevons pas le voile qui recouvre ces turpitudes.

Pour nous, telle n'est point notre jouissance; à Dieu ne plaise! mais elle entretient l'âme dans un calme perpétuel; elle ne produit ni trouble ni agitation, mais une joie pure, entière, sincère et sans fin , une joie bien plus forte et plus abondante que la vôtre. Il est hors de doute que la nôtre offre plus d'agrément. Car la crainte peut dissiper la vôtre. Que l'empereur lance un décret qui menace de la mort, la plupart des hommes renonceront à ces jouissances. Pour les nôtres, au contraire, quand on nous présenterait mille morts devant les yeux, loin de nous persuader d'y renoncer, on ne ferait que provoquer notre dédain pour la menace : tant nos félicités l'emportent sur les vôtres en puissance comme en douceur, et se refusent à toute comparaison avec elles ! Ainsi ne blâmez pas votre fils d'avoir quitté des biens éphémères, de faux biens, pour des biens réels et permanents. Ne pleurez point celui qui mérite d'être félicité; il faudrait plutôt le pleurer s'il se laissait emporter au courant de la vie présente, comme à celui d'une mer agitée.

Résumons-nous. Quoique infidèle et païen, vous accueillerez notre parole, Vous avez mil- le fois entendu nommer le Cocyté, les fleuves Pyriphlégeton, et l'eau du Styx, et le Tartare aussi éloigné de notre terre que celle-ci du ciel enfin, les nombreux châtiments qu'on y subit. Quoique les païens n'aient pu parler de tout cela selon l'exacte vérité, parce qu'ils n'avaient ni nos doctrines ni nos traditions, cependant ils ont saisi comme une image de ces grandes et terribles vérités. Lisez leurs poètes, leurs philosophes et leurs orateurs, et vous les verrez tous raisonner sur ces croyances. D'autre part, vous connaissez les Champs-Elysées, les îles fortunées, les prairies et les bois de myrtes, la brise légère et embaumée, les choeurs qui séjournent là, vêtus d'habits éclatants de blancheur, dansant et chantant des hymnes; vous connaissez enfin la rétribution réservée aux bons et aux méchants après leur départ d'ici-bas. Appréciez d'après ces idées l'existence des bons et celle des méchants. N'est-il pas vrai que ces craintes d'un avenir de châtiments pourraient toutes seules troubler l'esprit des méchants, et, même au sein d'une vie exempte d'autres peines et d'autres chagrins, les rendre malheureux, en flagellant leur conscience avec le fouet du remords et de l'inquiétude?

N'est-il pas vrai, d'un autre côté, que les bons, eussent-ils mille maux à endurer, nourrissent, comme dit Pindare, un espoir fortifiant qui ne leur permet point de ressentir les peines de cette vie? En cela encore notre bonheur est donc plus grand que le vôtre. Car mieux vaut de beaucoup commencer par des peines passagères pour trouver à la mort un éternel repos, que de goûter un instant de prétendues jouissances pour finir par les maux les plus amers et les plus intolérables. Puis donc qu'il est prouvé que même ici-bas la vie retirée et solitaire est plus agréable, ne faut-il pas faire maintenant ce que je vous conseillais en commençant, plaindre ceux qui regrettent de pareils biens?

Non, votre fils ne mérite point de larmes; il mérite des applaudissements et des couronnes pour avoir fait choix d'une vie exempte d'agitation, et pour s'être réfugié dans un port assuré. — Mais vous aurez à essuyer les reproches de nombreux parents qui ont des fils établis dans le monde, et en vous voyant agir ainsi, les uns pleureront, les autres vous railleront. — Et pourquoi, vous le premier, ne vous moquez-vous pas d'eux, ou ne déplorez-vous pas leur aveuglement? Ah! ne regardons pas si l'on nous raille, mais si on le fait à bon droit et avec raison. Si nous le méritons, pleurons sans qu'on nous raille; sinon, félicitons-nous et plaignons les malheureux et les insensés qui essaient de jeter sur nous du ridicule. Railler ce qui mérite des louanges et des couronnes, c'est le propre des fous et des autres malades semblables. Dites-moi, si tous approuvaient et admiraient votre fils, si tous vous félicitaient à cause de son goût, poussé jusqu'à la folie, pour les danseurs et pour les conducteurs de chars, ne prendriez-vous pas ces éloges pour une dérision? Eh quoi! s'ils raillaient et blâmaient votre fils de faire une action noble et digne d'éloges, ne diriez-vous pas qu'ils déraisonnent? Faisons-le maintenant; rapportons-nous-en pour juger votre fils, non pas à l'opinion du vulgaire, mais au sérieux examen des raisons; et vous verrez que ces rieurs auront dans leurs enfants plutôt des esclaves que des 'hommes libres, quand ils en viendront à les comparer au vôtre.

Maintenant, il est vrai, aveuglé par votre douleur, vous ne pouvez comprendre ces choses; mais quand vous vous serez un peu consolé, quand votre fils vous aura montré toute sa vertu, alors vous n'aurez plus besoin de raisons; vous confesserez la vérité de tout ce que je vous dis. Ce n'est pas sans fondement que je vous fais cette prédiction; elle est basée sur l'expérience même. J'ai eu un ami dont le père infidèle était riche, considéré, illustre à tous les titres. Ce père mit d'abord en jeu les magistrats, menaça son fils de la prison, le priva de tous ses biens et l'envoya sur une terre étrangère sans lui laisser même la nourriture nécessaire; tout cela pour le forcer de revenir à la vie du monde. Mais quand il vit que son fils ne céda à aucun de ces moyens, vaincu, il changea complètement de langage, et maintenant il a pour son fils la vénération qu'il aurait pour un père. Il avait encore d'autres enfants considérés dans le monde; cependant il était loin d'avoir pour eux l'estime qu'il avait pour leur frère. Cet heureux père doit même à son fils un accroissement de la considération dont il jouissait déjà parmi les hommes. Nous verrons la même chose pour votre fils, et vous

saurez parfaitement par expérience que je ne me trompe pas. Aussi désormais garderai-je le silence, vous priant seulement d'attendre une année ou moins de temps encore. Il ne faut pas de longs jours à la vertu chrétienne pour grandir et frapper les regards, parce qu'elle germe dans la grâce de Dieu. Vous verrez tout ce que je vous ai dit, vérifié par l'événement; non-seulement vous approuverez ce qui s'est fait ; mais, pour peu que vous vous éleviez au-dessus des sens, vous céderez au même attrait que votre fils, et vous le prendrez pour guide dans le chemin de la vertu.

LIVRE TROISIÈME.

A UN PÈRE CHRÉTIEN.

Analyse

Dans le troisième livre, saint Chrysostome entreprend de prouver aux pères chrétiens qu'ils ont tort d'empêcher leurs fils d'embrasser la vie monastique. — Il u convaincu le père infidèle avec les seules ressources de la raison et de la philosophie profane l'Ecriture sainte— sera son principal secours contre le père chrétien. — Avant tout, afin de rendre le coeur et l'oreille de son contradicteur plus dociles à recevoir les enseignements qu'il va développer, il lui rappelle le Jugement dernier et les peines de l'enfer, brièvement mais vigoureusement décrits. — Les Chrétiens sont tenus de veiller au salut de leur prochain; textes de saint Matthieu et de saint Paul cités à l'appui de cette thèse générale. — ils sont tenus à bien plus forte raison de veiller au salut de leurs enfants. — Exemple du grand-prêtre Héli; l'écrivain ou, pour mieux dire , l'orateur raconte et commente éloquemment cette histoire, d'où il conclut que Dieu punit souvent dès cette vie les pères qui élèvent mal leurs enfants, ainsi que les enfants mal élevés. — Dieu a fait des lois positives pour la bonne éducation des enfants. — Textes de l'Exode, de la Genèse, de l'Epître aux Ephésiens, et de l'Epître à Timothée. — L'auteur va au-devant d'une objection, et dit que ceux qui auront violé ces lois de Dieu n'auront aucune excuse, parce que c'est volontairement que nous devenons bons ou mauvais.— Autre objection : Ne peut-on se sauver en demeurant dans une ville, en habitant une maison, avec une femme et des enfants? — Concession : il est vrai qu'il y a de nombreux degrés de salut, saint Paul le déclare : Autre est l'éclat du soleil, autre l'éclat de la lune, autre l'éclat des étoiles, etc. — Mais que faut-il en conclure, sinon qu'un père doit faire en sorte que son fils arrive dans la cour du Roi des rois au plus grand éclat possible ? — Au lieu de cela les pères, trop souvent, ne font pas même connaître à leurs enfants la loi de Dieu. — ils ne leur apprennent que deux choses : l'amour de l'argent et l'amour de la vaine gloire. — Ces deux amours sont deux tyrans pernicieux; l'âme qu'ils ont une fois saisie ne peut plus s'en débarrasser que dans la solitude. — Exemple des Hébreux que Dieu conduisit au désert comme dans un monastère pour les guérir de ce double mal qu'ils avaient rapporté d'Egypte. — Les pères ne s'en tiennent pas là, mais ils infectent les âmes de leurs enfants de

certaines maximes qui ont cours dans le monde et qui contredisent formellement la morale de l'Evangile. — Il est un crime plus abominable que tous les autres, que l'auteur n'a pas encore osé nommer, tant il lui inspire d'horreur, tant il outrage la nature. — Cependant il est obligé d'en parler: les médecins ne guérissent pas une plaie sans y toucher; d'ailleurs le règne hideux de ce vice abominable, si répandu dans la ville d'Antioche, est un motif bien puissant pour porter à la vie monastique. — Ce crime, c'est celui des Sodomites. — Peinture effrayante de la dépravation des moeurs dans la ville d'Antioche : rien n'était plus propre à faire aimer le désert que cet affreux tableau. — Autre objection : Mais si tout le monde embrassait la vie chrétienne dans sa perfection, toutes les choses de ce monde s'en iraient en décadence, la société périrait. — Réponse : Les dangers qui menacent la société ne viennent pas de ce côté : cette pensée est développée très-éloquemment dans un parallèle entre le mondain et le chrétien. — De là deux tableaux, l'un de la société mondaine, l'autre de la société monastique. — Autre objection : Il est bon, disent certains pères de famille, de faire étudier les lettres et l'éloquence aux enfants, avant de les laisser s'engager dans la vie monastique. — Réponse : Les bonnes moeurs valent mieux que l'éloquence; l'éloquence sans l'honnêteté est un grand mal; nécessité des bonnes moeurs pour acquérir la science et l'éloquence ; l'éloquence n'est pas indispensable, même à l'exécution des plus grandes choses; les Apôtres n'en ont pas eu besoin pour convertir le monde.— Histoire d'un jeune homme élevé par un moine : saint Chrysostome consent à ce que ceux qui peuvent suivre dans le monde la perfection chrétienne y demeurent mais ceux qui en sont capables sont très-peu nombreux. — Il est plus facile de se sauver moine que séculier. — Pour les moines elles séculiers les préceptes sont les mêmes. — Le véritable père est celui qui s'occupe du salut de son fils. — Celui qui donne son bien, comme le moine, en est plus véritablement le maître que celui qui entasse ses richesses.— Nécessité de contracter l'habitude de la vertu dès le jeune âge. — Histoire d'Anne et de Samuel. — Péroraison du troisième livre, exhortation aux parents d'élever chrétiennement leurs enfants.

1.

Allons, apprenons maintenant au père chrétien qu'il ne faut pas combattre ceux qui engagent son fils à suivre les volontés de Dieu. Mais peut-être ce travail risque-t-il désormais d'être superflu; peut-être va-t-il arriver le contraire de ce que je disais auparavant. J'ai dit plus haut que la loi du combat ne nous force pas de descendre dans la lice contre les païens; que l'apôtre saint Paul, qui nous fait un devoir de juger ceux qui sont dans le sein de l'Eglise, nous laisse libre de combattre contre ceux du dehors. Maintenant, à mon sens, nous ne sommes pas même tenu de lutter contre les chrétiens. Car si, même avant le discours précédent, il nous semblait déshonorant d'avoir à entamer une contestation avec un chrétien sur un pareil sujet, à plus forte raison maintenant. Un chrétien ne rougirait-il pas d'avoir besoin d'exhortation pour croire des vérités, au sujet desquelles l'infidèle n'a rien pu nous

répondre? Cependant, est-ce une raison suffisante pour que nous nous taisions, pour que nous n'ajoutions pas une parole? Loin de là! Sans doute, si nous trouvions quelqu'un qui nous garantît l'avenir, qui nous assurât que personne ne se portera désormais aux excès que nous déplorons, il faudrait nous taire et laisser tomber le passé dans l'oubli. Comme toute garantie nous manque à cet égard, il faut bien que nous recourions aux avertissements. Si nos remèdes rencontrent des malades, ils produiront leur effet; si au contraire l'épidémie est passée, nos désirs sont accomplis. C'est le devoir des médecins de préparer des remèdes, tout en faisant des voeux pour que personne n'ait besoin d'en faire usage. De même nous souhaitons maintenant qu'aucun de nos frères n'ait besoin de nos exhortations; s'il en est autrement, ce qu'à Dieu ne plaise! il leur restera, selon le proverbe, une deuxième planche de salut.

Supposons donc notre chrétien tel que l'infidèle; qu'il lui ressemble en tout excepté du côté de la religion; qu'il se lamente comme lui, qu'il se roule aux pieds de tous ceux qu'il voit; qu'il montre ses cheveux blancs; qu'il mette en avant sa vieillesse, sa solitude et tout le reste, et qu'il excite tant qu'il voudra les juges à la colère. Toutefois ce n'est pas devant les hommes que nous avons à nous débattre avec lui; il sait ce que nos saintes Ecritures, inspirées du Saint-Esprit, ont dit touchant le terrible et redoutable tribunal qui nous attend après notre mort. Il faut donc lui rappeler ce jour suprême et le feu qui coule comme un fleuve, et la flamme qui ne s'éteint jamais, le soleil disparu, la lune dérobée, les astres qui tombent, le ciel qui se roule, les puissances ébranlées, la terre secouée de toutes parts et bouillonnante, le son terrible et alterné des trompettes, les anges qui parcourent la terre; les milliers qui les entourent et les myriades qui les servent; les armées qui se meuvent autour du juge, le signe qui paraît devant lui, le trône qui lui est disposé, les livres ouverts, la gloire inaccessible et la voix terrible, effrayante du juge, qui envoie les uns dans le feu préparé au diable et à ses anges, qui écarte les autres des portes du ciel, malgré les longues luttes de la virginité, qui ordonne à quelques-uns de ses ministres de lier l'ivraie et de la jeter dans la fournaise, aux autres de lier les pieds aux coupables, d'enchaîner leurs mains, de les précipiter dans les ténèbres extérieures et de les abandonner au terrible grincement de dents. Il faut lui rappeler que le juge inflige le châtiment le plus rigoureux et le plus redoutable, aux uns pour des regards impudiques seulement, aux autres pour des rires intempestifs; à celui-ci pour avoir condamné sans raison son prochain, à cet autre pour l'avoir seulement maudit. Et pour preuve que de telles fautes reçoivent ce châtiment, nous en pouvons entendre l'annonce et la menace de la bouche même de celui qui ordonnera ces supplices. Il faut qu'au sortir de cette vie nous comparaissions tous devant ce juge et que nous voyions ce jour où seront dévoilées, mises à nu, non-seulement nos actions, non-seulement nos paroles, mais jusqu'à nos plus secrètes pensées.

2.

En effet nous rendrons un compte de choses qui maintenant nous paraissent petites; tant le juge mettra de' rigueur, une rigueur égale, à nous demander raison et de notre salut et de celui du prochain! Aussi saint Paul nous recommande-t-il partout de ne pas rechercher notre bien, mais celui du prochain. (I Cor. X, 24.) Aussi réprimande-t-il fortement les Corinthiens de ce qu'ils n'ont montré ni prévoyance ni soin à l'égard du fornicateur, et ont négligé sa blessure encore saignante. Et, écrivant aux Galates, il disait : Mes frères , si quelqu'un est tombé par surprise en quelque péché, vous autres, qui êtes animés de l'esprit de Dieu, relevez-le. (Gal. VI, 1.) Et auparavant il donnait aux Thessaloniciens les mêmes conseils, disant: Exhortez-vous les uns les autres, comme vous faites. Et encore : Redressez ceux qui sont dans le désordre, consolez les pusillanimes et soutenez les faibles. (I Thess. V, 11 et 14.) Pour que personne ne dise : Qu'ai-je affaire de songer aux autres? que celui qui se perd consomme sa ruine, et que celui qui se sauve soit sauvé; cela ne me regarde pas; je n'ai reçu ordre que de m'occuper de mes affaires; pour que personne ne dise cela et pour supprimer cette pensée sauvage et inhumaine, l'Apôtre dresse autour de nous comme une barrière inviolable le précepte de mépriser en plusieurs circonstances nos propres intérêts pour soigner ceux du prochain; et il prescrit de garder partout cette règle sévère de conduite.

Dans son Epître aux Romains, il leur ordonne de regarder cette prévoyance comme une grande partie de leur devoir, recommandant aux forts de servir de pères aux faibles, et les exhortant à veiller à leur salut. (Rom. XV, 1.) Ici il leur donne ces avis sous forme d'exhortations et de conseils; ailleurs au contraire, il ébranle avec toute la vigueur possible les esprits des auditeurs; il dit que ceux qui négligent le salut de leurs frères pèchent contre Jésus-Christ lui-même, et sapent l'édifice de Dieu. (I Cor. VIII, 12.) Et il ne dit pas cela de lui-même, mais pour l'avoir appris du Maître. En effet, le Fils unique de Dieu, voulant montrer que c'est là une obligation indispensable et que les plus grands maux sont réservés à ceux qui s'y soustraient, avait dit: Si quelqu'un scandalisait un de ces petits, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui suspendit „au cou la meule de l'âne et qu'on le précipitât ainsi dans la mer. (Math., XVIII, 6.) Celui qui rapporte son talent n'est pas puni pour avoir négligé son propre salut, mais pour n'avoir pas travaillé à celui du prochain. Notre vie, à nous, aurait beau être irréprochable, cela ne nous exempterait pas sûrement de l'enfer où nous pouvons être jetés pour notre négligence vis-à-vis du prochain. Si aucune raison ne peut justifier ceux qui n'auront pas voulu secourir corporellement leur prochain, et s'ils sont éloignés de la chambre nuptiale, quand même ils auraient pratiqué la virginité; celui qui aura omis un point bien plus important (car le soin de l'âme est de beaucoup préférable à celui du corps), comment ne serait-il pas justement condamné aux plus terribles châtiments? Dieu n'a point créé l'homme pour qu'il borne ses soins à lui-même, il veut qu'il les étende à tous ses frères.

Aussi saint Paul appelle-t-il les fidèles des flambeaux, montrant par là qu'ils doivent servir aux autres. (Philipp. II, 15.) Car le flambeau, s'il n'éclairait que soi, ne serait plus un flambeau. C'est pourquoi il dit que ceux qui négligent leur prochain sont pires que des païens : Si quelqu'un, dit-il, ne prend pas soin de ceux qui le touchent, principalement de ceux de sa maison, il a renié la foi et il est pire qu'un infidèle. (I Tim. V, 8.) Quel sens voulez-vous donner ici à ce mot de soin? S'agit-il de fournir au prochain ce qui est nécessaire pour soutenir sa vie corporelle? Pour moi, je crois que l'Apôtre veut parler du soin de l'âme; et si vous me contestez ce point, mon raisonnement n'en sera que plus fort. Si saint Paul entend cette parole du corps, et s'il vole à un tel châtiment celui qui n'aura pas fourni le pain de chaque jour, s'il le déclare pire qu'un païen, quelle peine ne subira pas celui qui néglige un soin plus grand et plus important?

3.

Voyons, considérons maintenant la grandeur de notre faute, et remontant peu à peu, montrons qu'il n'y en a pas de plus grande que de négliger ses enfants, et que ce péché atteint le comble de la perversité. Le premier degré de méchanceté, de dépravation et de cruauté, est donc de mépriser ses amis; ou plutôt partons de plus bas; je ne sais comment j'allais oublier que la première Loi, celle qui fut donnée aux Juifs, ne permet point de laisser dans l'abandon les animaux de ses ennemis tombés ou égarés, peu importe, mais qu'elle ordonne de les ramener au chemin et de les relever. En commençant par les choses inférieures, le premier degré de méchanceté et de cruauté, c'est donc de voir souffrir les animaux et les bestiaux de ses ennemis et de passer outre sans leur porter secours. Le deuxième en remontant, de refuser tout service à ses ennemis; car autant l'homme est supérieur à la brute, autant cette faute l'emporte sur la précédente. Le troisième degré, c'est de négliger ses frères, quand même ils seraient inconnus. Le quatrième, de ne prendre aucun soin de ses parents. Le cinquième, de ne pas les assister non-seulement dans leurs corps, mais surtout leur âme exposée à la perdre. Le sixième, de négliger non-seulement ses parents, mais ses enfants qui se perdent. Le septième, de ne pas chercher des personnes qui pourraient en prendre soin. Le huitième, d'empêcher et d'écartier d'eux -ceux qui voudraient les secourir. Le neuvième, de ne pas les éloigner seulement, mais encore de les combattre à outrance.

Si le feu de l'enfer est le châtiment destiné au premier, au deuxième et au troisième degré de méchanceté, quelle punition sera donc réservée à celui qui les dépasse tous, celui où vous vous trouvez, le neuvième enfin? Encore on ne se tromperait pas en l'appelant non pas le neuvième, non pas le dixième, mais bien le onzième. Pourquoi? Pour deux raisons; d'abord ce péché surpassé en lui-même et par sa malice naturelle, tous ceux que nous venons d'énumérer; ensuite il emprunte une gravité nouvelle à la circonstance du temps où nous vivons. — Comment cela, direz-vous? — Oui, nous serons plus sévèrement punis que les Juifs, si nous commettons les mêmes fautes; Ce peuple vivait sous la loi de Moï-

se, et nous nous vivons sous celle de Jésus-Christ; nous recevons de plus grandes grâces, nous jouissons d'une doctrine plus haute et plus parfaite, nous sommes comblés de pins d'honneurs. Une faute si grave par sa nature et par ses circonstances attirera, vous le comprenez, un châtiment terrible sur les coupables. Des exemples vont appuyer ma doctrine, pour que vous mie l'accusiez pas de légèreté ni de témérité. Vous verrez que pour se sauver il ne suffit pas de bien vivre, mais qu'il faut encore bien élever ses enfants. Ce que je vous rapporterai n'est point de moi : c'est un fait que je trouve consigné dans les saintes Ecritures.

Il y avait chez les Juifs un prêtre, homme sage et vertueux. Il se nommait Héli. Cet Héli était père de deux enfants; et les voyant avancer dans le sentier du mal, il ne les retenait ni ne les arrêtait; ou plutôt il les retenait et les arrêtait, mais il ne le faisait pas avec toute l'énergie qu'il aurait dû déployer. Les vices de ses enfants étaient la débauche et la gourmandise. Ils mangeaient, dit l'Ecriture, les viandes sacrées, avant qu'elles eussent été sanctifiées par l'oblation de la victime à Dieu. (I Rois. II, 16.) Apprenant cela, leur père ne les châtia point. Il essaya seulement par ses paroles et ses exhortations de les détourner d'une telle abomination; et il leur disait continuellement ces paroles :

Non, mes enfants, ne faites pas ainsi; ce que j'entends dire de vous est pénible, on dit que vous êtes cause que le peuple n'adore point le Seigneur. Si un homme vient à pécher contre un homme, on priera Dieu pour lui; mais si l'homme vient à pécher contre Dieu, qui pourra intercéder pour lui? (I Rois. II, 16.) Ces paroles ne manquaient certes ni de poids, ni de dignité, elles étaient bien capables de ramener celui qui eût eu de la raison; car elles redressaient la faute, en montraient la gravité et révélaient le terrible et redoutable châtiment qui la devait punir; néanmoins, comme Héli ne fit pas tout ce qu'il aurait dû faire, il périt avec ses enfants.

Il fallait, en effet, les menacer, les chasser de sa présence, s'armer de la verge, se montrer en un mot plus ferme et plus sévère. Il n'en fit rien, et c'est ce qui arma le bras de Dieu contre ses enfants et contre lui-même; et pour avoir ménagé ses fils à contre-temps, il les perdit, et se perdit lui-même avec eux.

Ecoutez donc ce que lui dit le Seigneur; ce n'est même plus à lui qu'il s'adresse; il ne le jugeait plus digne désormais de réponse; comme un serviteur qui a commis les fautes les plus graves, il le faisait instruire par d'autres des châtiments qu'il lui réservait, tant était grande alors la colère de Dieu! Ecoutez ce qu'il dit au jeune Samuel, disciple d'Héli, remarquez encore une fois que c'est au disciple qu'il parle et non au maître; il se serait adressé à tout autre prophète, plutôt qu'à Héli, tant il avait d'éloignement pour celui-ci. Enfin voici ce que le Seigneur dit à Samuel. Héli savait que ses enfants maudissaient Dieu, et il ne les reprenait pas; ou, ce qui est plus exact, il les réprimandait, mais ses réprimandes n'étaient ni assez fortes ni assez énergiques: c'est pourquoi Dieu les condamnait. Vous voyez par là que, quand même nous pourvoirions -au bien de nos enfants, si nous ne le faisons dans

la mesure convenable, ce n'est plus pourvoir, c'est avertir stérilement comme Héli. Ayant donc exposé le crime, il en révèle le châtiment dans l'excès de sa colère : J'ai juré, dit-il, à la maison d'Héli, que son crime ne sera jamais expié ni par les parfums, ni par les sacrifices jusqu'à l'éternité. (I Rois. III , 14.) Avez-vous remarqué cette violente indignation, ce châtiment sans rémission? Il faut, dit-il, de toute nécessité qu'il périsse, et non pas lui seulement, ni ses enfants, mais toute sa maison avec lui , et il n'y aura pas de remède pour guérir une telle plaie. Cependant, hormis cette faiblesse pour ses enfants, Dieu n'avait absolument rien à reprocher à ce vieillard; il méritait même d'être admiré pour tout le reste de sa conduite, et l'on peut se con-vaincre de sa sagesse non-seulement par le témoignage des autres, mais aussi par les circonstances de son malheur.

En effet, lorsque Samuel lui notifia les menaces divines, lorsqu'il vit que son châtiment était imminent, il ne montra nulle aigreur, nul dépit; il ne dit rien de ce que tant d'autres eussent dit à sa place : Suis-je donc le maître de la volonté des autres? Je dois subir la peine de mes péchés propres; mais mes enfants ont l'âge de discréption, il serait juste de les punir eux seuls... Non, il ne dit rien de-tout cela, il n'y songea même pas; comme un serviteur dévoué et qui ne sait qu'une chose, se plier à toutes les volontés du maître, quelque dures qu'elles puissent être, il prononça ces paroles pleines d'une noble résignation : Le Seigneur est le maître, il fera ce qui sera agréable à ses yeux. (I Rois. ni, 48.)

Nous pouvons juger sa vertu, non-seulement par là, mais par un autre fait encore. Une guerre éclata, guerre désastreuse pour les Israélites; un messager vint en raconter les malheurs au Grand-Prêtre. Il lui apprit d'abord que ses fils étaient tombés honteusement et misérablement dans le combat: il resta impassible à cette nouvelle; mais lorsque le messager eut ajouté que l'Arche avait été prise par les ennemis, alors, foudroyé par la douleur, le vieillard tomba de son siège à la renverse près de la porte, et se cassa la tête. Or c'était un vieillard grave et recommandable, et il avait jugé pendant vingt ans le peuple d'Israël.

Si un prêtre, un vieillard, un homme recommandable qui pendant vingt ans avait régi sans reproche le peuple des Hébreux, qui avait toujours vécu avec honneur, dans des temps qui ne réclamaient pas une grande perfection, n'a pu trouver néanmoins en aucun de ces titres une suffisante justification; si, pour n'avoir pas veillé assez scrupuleusement sur ses enfants, il a subi une mort terrible et misérable; si ce péché de négligence, comme une vague furieuse, irrésistible , a couvert tout le reste et submergé toutes ses vertus; quel châtiment fondra sur nous, qui vivons d-ans des temps où une vie plus parfaite est exigée, sur nous qui sommes si loin de la vertu d'Héli, et qui non-seulement ne veillons pas sur nos enfants, mais même attaquons et combattons ceux qui le voudraient faire, sur nous enfin qui nous montrons à l'égard de nos enfants plus intractables et plus durs que les Barbares? La cruauté des Barbares, en effet, se borne à l'esclavage, à la dévastation et à l'asservissement de la patrie, aux maux du corps enfin; et vous, vous asservissez l'âme, vous l'enchaînez comme

une captive et vous la livrez à des démons pervers et furieux et à toutes leurs passions. Car voilà ce que vous faites, lorsque vous ne donnez à vos enfants aucun conseil pour leur bien spirituel, lorsque vous écartez même ceux qui voudraient leur en donner.

Et qu'on ne me dise pas que beaucoup de parents, après avoir négligé leurs enfants plus encore qu'Héli ne faisait, n'ont rien éprouvé de semblable. Beaucoup ont subi le même châtiment, beaucoup en ont souffert de plus terribles, et pour la même faute. D'où viennent ces morts prématurées? D'où viennent ces maladies douloureuses et fréquentes qui nous assaillent, nous et nos enfants? - D'où ces accidents, ces calamités, ces catastrophes, et toute cette variété de maux? N'est-ce point de ce que nous laissons nos enfants grandir dans le vice? Les malheurs de ce vieillard suffisent à vous prouver que ces paroles ne sont pas une simple conjecture. Je veux -vous citer encore à ce sujet un mot d'un de nos sages; parlant quelque part des enfants : Ne vous glorifiez pas, dit-il, d'enfants impies; car si la crainte de Dieu n'est avec eux, ne comptez pas sur leur vie. (Eccli. XVI, 1-3.) Vous pleureriez dans votre deuil prématuré et vous apprendrez soudain qu'ils ne sont plus. Beaucoup, comme je vous l'ai dit, ont subi de semblables punitions; et ceux qui ont échappé, n'échapperont pas toujours. Ils n'en sont que plus à plaindre; car sortis d'ici, une justice plus rigoureuse les attend.

Pourquoi donc, direz-vous, tous ne sont-ils pas punis ici-bas? Parce que Dieu a fixé un jour dans lequel il doit juger la terre, et ce jour n'est pas encore venu. S'il en était autrement, toute notre espèce serait détruite et consumée promptement. Pour n'avoir pas à anéantir le genre humain, et en même temps pour tenir le plus grand nombre en haleine pendant l'attente du jugement, Dieu prend quelques coupables, et en les châtant ici-bas, il apprend aux autres, par cet exemple, la mesure des punitions qui leur sont réservées, afin qu'ils sachent bien, que quand même ils n'auraient pas été châtiés ici, ils n'en rendront qu'un compte plus sévère dans l'autre monde. N'allons point nous endormir, parce que Dieu ne nous envoie plus de prophètes, parce qu'il ne nous prédit plus notre peine, comme il fit à Héli; ce n'est plus le temps des prophètes, Je me trompe, il en envoie même encore aujourd'hui. — Comment nous le prouverez-vous? — Ils ont, dit le Seigneur, Moyse et les Prophètes. (Luc. XVI, 29.) Tout ce qui a été dit aux hommes de l'ancienne loi ne s'adresse pas moins à nous; Dieu n'a pas seulement parlé pour Héli, mais il menace par lui et par ses malheurs tous ceux qui -commettent le même péché. Dieu ne fait acceptation de personne, et s'il a renversé avec toute sa famille un homme dont les fautes étaient relativement légères, il ne laissera pas sans châtiments ceux qui en auront commis de plus graves.

4.

On ne peut pas dire que Dieu soit indifférent à la bonne éducation des enfants, puisqu'à cet égard on le voit montrer partout la plus grande sollicitude. Il a d'abord déposé dans le

fond de la nature ce désir violent qui porte chacun à pourvoir aux besoins de ceux qu'il a engendrés, et qui fait de l'accomplissement de ce devoir une impérieuse nécessité. A cette loi naturelle, il en a ajouté de positives, jusqu'à entrer dans le détail des soins que réclame l'instruction de l'enfance. Quand il établit des fêtes dans l'Ancien Testament, il ordonne aux pères d'en apprendre aux enfants les raisons et de leur en découvrir tout le mystère. Ainsi, après avoir parlé de la Pâque, il continue : Et vous l'apprendrez à votre fils en ce jour, lui disant : voici pourquoi Dieu m'a ordonné ces choses; c'est qu'en ce jour je suis sorti de l'Egypte. (Exode, XIII, 8, 14, 15.) Il fait de même pour la loi des premiers-nés; après l'avoir portée, il ajoute encore : Et si votre fils vous questionne à ce sujet, disant :

que signifie ceci? vous lui direz : c'est que le Seigneur m'a tiré par la force de son bras de l'Egypte, de la maison de servitude. Mais comme Pharaon endurci refusait de nous laisser partir, Dieu fit mourir tous les premiers-nés dans la terre d'Egypte, depuis les premiers-nés des hommes jusqu'aux premiers-nés des animaux : voilà pourquoi je sacrifie à Dieu tout enfant mâle qui ouvre le sein de sa mère. (Ibidem.) Amener les enfants à la connaissance de Dieu par toutes les voies, tel était l'ordre du Seigneur.

Il prescrit aussi de nombreux devoirs aux enfants à l'égard de ceux qui leur ont donné le jour, récompensant les fils reconnaissants, punissant les ingrats, nouveau moyen de les rendre encore plus chers à leurs pères et mères et de redoubler les liens qui existent entre eux.

Quand on nous établit maîtres de quelqu'un, plus on nous donne d'autorité sur lui, plus cet honneur entraîne l'obligation d'en prendre soin; à défaut d'autres, cette seule raison, que ses affaires sont entre nos mains, suffirait à nous entraîner, et nous ne saurions nous décider à trahir jamais celui qui nous a été ainsi confié. D'un autre côté Dieu soutient l'autorité paternelle, sa colère s'allume contre les enfants qui la méprisent, il ressent les insultes faites aux pères plus vivement que les pères eux-mêmes, il punit toujours les coupables. C'est encore un nouveau lien qui resserre l'union des pères et des enfants. Voilà ce que Dieu a fait. Le premier lien qu'il a établi est un lien naturel, il oblige les parents pour ainsi dire malgré eux à nourrir et à élever leurs enfants selon le commandement divin qu'ils trouvent gravé dans leurs coeurs. Mais comme ce lien naturel, affaibli de plus en plus par l'insoumission des enfants, pourrait se rompre tout à fait, le Seigneur a élevé comme une barrière pour les retenir dans le devoir, il a établi une double sanction émanant et de lui-même et des parents; par ce moyen il subordonne rigoureusement les enfants à leurs pères, et du même coup il inspire à ces derniers un plus grand amour pour leurs enfants. Ce qui constitue un second et même un troisième lien. Ce n'était pas assez; Dieu en a formé un quatrième qui quadruple la force de cette union. Je viens de dire qu'il punit les fils insoumis et ingrats, et qu'il récompense les bons fils; or, il agit de même vis-à-vis des parents ; il punit très-sévèrement les pères négligents, et il comble d'honneurs et de louanges ceux qui

s'acquittent avec soin de tous leurs devoirs paternels. -Nous avons déjà vu le châtiment exemplaire qu'il fit souffrir à ce vieillard de l'Ancien Testament, coupable d'avoir mal élevé ses deux fils, quoique d'ailleurs il fût très-illustre par sa vertu. Au contraire il récompense le patriarche Abraham pour sa sollicitude paternelle non moins que pour ses autres vertus; car, énumérant les nombreux et magnifiques dons qu'il a promis de lui faire, entre autres causes qu'il en indique, on remarque celle-ci : Car je sais qu'Abraham ordonnera à ses enfants et à sa maison après lui, de garder les voies de Dieu, leur Seigneur, et d'agir selon la justice et l'équité. (Gen. XVIII, 19.)

Apprenons par là que Dieu n'aura point d'indulgence pour ceux qui auront négligé ces objets de sa vive sollicitude. Il ne se peut pas que le même Dieu s'occupe à ce point du salut des enfants, et qu'il laisse néanmoins en paix ceux qui l'auront négligé. Non, il ne les laissera pas en paix, mais son indignation éclatera contre eux, l'histoire que nous venons de rapporter le prouve assez. C'est pourquoi saint Paul nous donne continuellement ces conseils: Pères, élevéz vos enfants dans la discipline et la crainte du Seigneur. (Ephes. vi, 4.) Si nous sommes tenus de veiller sur l'âme de vos enfants, nous étrangers, si Dieu doit nous en demander compte, quelle ne sera pas votre responsabilité, vous qui les avez engendrés, élevés, nourris dans votre maison? Un père ne pourra pas plus avoir recours aux excuses ni à l'indulgence pour les fautes de ses enfants que pour les siennes propres. C'est ce que saint Paul nous démontre encore jusqu'à l'évidence. Lorsqu'il détermine les qualités nécessaires à ceux qui sont préposés au gouvernement des hommes, entre autres vertus qu'ils doivent absolument posséder, il exige le soin de leurs enfants, parce qu'il n'y aura pas de pardon pour nous si nous les laissons se pervertir. Et quoi de plus juste? Si les hommes devaient méchants par la nécessité de leur nature, on aurait quelques raisons de chercher des excuses et quelque espoir d'en trouver, mais comme c'est par notre libre arbitre que nous sommes ou bons ou mauvais, quelle raison, je ne dis pas solide, mais spécieuse, pourrait apporter le père qui aura laissé l'objet de ses plus chères affections se pervertir et devenir mauvais? Dira-t-il qu'il n'a pas même essayé de le rendre vertueux? Mais jamais aucun père ne voudrait prononcer une telle parole, la nature est là qui le presse et l'excite constamment à remplir ce devoir. Qu'il n'a pu? mais l'excuse est inacceptable : recevoir un tout petit enfant, le recevoir dès le principe et comme au sortir des mains de Dieu, avoir seul toute autorité sur lui, le garder continuellement chez soi; tout cela rend aisé et facile le redressement de ses défauts. De sorte que la perte des enfants ne saurait venir d'une autre cause que de la folie qui attache leurs parents aux intérêts du monde; n'avoir que ces intérêts matériels en vue, ne rien vouloir y préférer, voilà ce qui les force à négliger leurs enfants et le salut de leur âme.

Ces pères (et qu'on ne prenne point ceci pour une parole d'emportement), ces pères, je n'hésiterai pas à le dire, sont pires que des parricides. Ceux-ci séparent l'âme du corps; mais ceux-là, emportant l'âme avec le corps, les jettent l'une et l'autre dans le feu de l'enfer. La

première mort, il la fallait toujours recevoir de la nature; et la seconde on pouvait l'éviter, si la faiblesse des parents ne l'eût donnée. De plus la mort du corps sera détruite et effacée par la gloire de la résurrection, mais la perte de l'âme est irréparable; pour elle plus de salut possible, mais des châtiments nécessaires et éternels. Ce n'est donc pas sans raison que nous disions que ces pères sont pires que ceux qui tuent leurs enfants. Aiguiser un glaive, en armer sa main, le plonger dans la poitrine d'un enfant, n'est pas chose aussi cruelle que de corrompre et de perdre son âme; car nous n'avons rien que nous puissions comparer à l'âme.

5.

Eh quoi! direz-vous, pour quiconque habite une ville, possède une maison et une femme, il n'y a donc pas de salut à espérer? —Sans doute il y a plus d'une voie de salut; il y en a même beaucoup et de bien diverses. Jésus-Christ nous le dit implicitement quand il déclare qu'il y a beaucoup de demeures chez son Père. Saint Paul, de son côté, nous le répète avec une certaine précision, quand il dit : Autre est l'éclat du soleil, autre l'éclat de la lune, et autre l'éclat des étoiles. (I Cor. XV, 41.) Voici ce qu'il veut dire : Les uns brilleront comme le soleil, d'autres comme la lune, et d'autres comme les étoiles. Et il ne s'est point arrêté à cette différence, mais il montre encore qu'il y a parmi eux une grande variété, une variété aussi étendue qu'on la peut supposer dans un pareil nombre. L'étoile même, dit-il encore, diffère de l'étoile en clarté. Or, partant de l'immensité du soleil, descendez jusqu'au dernier de tous les astres, et songez combien il vous faudra parcourir de degrés de splendeur.

Quelle étrange chose! Vous faites tout au monde pour introduire votre fils dans le palais du roi, vous l'exhortez à ne rien négliger, à tout souffrir pour approcher la personne du prince; il doit compter comme rien la dépense, le péril, la mort même. S'agit-il de la milice céleste, loin de chercher à le pousser aux premiers rangs, vous n'êtes pas attristés de le voir aux dernières places, aux dernières de toutes. Du reste, allons plus loin, si vous le voulez bien, et voyons s'il est possible que celui qui s'agit dans un milieu mondain puisse obtenir l'héritage céleste. Saint Paul a tranché la question en peu de mots; il dit que ceux qui ont des femmes ne peuvent se sauver qu'en vivant avec elles comme s'ils n'en avaient pas, en n'abusant point des biens du monde. Si vous y consentez, examinons encore un point si important. Pouvez-vous vous flatter que votre fils sache, pour l'avoir appris de vous, ou compris par lui-même, que celui qui jure, quoique avec sujet, ne laisse pas d'offenser Dieu? Que celui qui garde du ressentiment ne peut se sauver? Car les voies des vindicatifs, dit l'Ecriture, conduisent à la mort. (Prov. XII, 28.) Lui ayez-vous appris que Dieu a flétrit le calomniateur jusqu'à le priver de lire la divine Ecriture? Qu'il a chassé du ciel et condamné à l'enfer l'arrogant et l'insolent? Qu'il punit comme véritablement adultère celui qui lance des regards impudiques? Et ce péché, si commun chez tous les hommes, de juger son prochain, et de s'attirer par là un plus rigoureux châtiment, lui avez-vous jamais conseillé de l'éviter, et

lui avez-vous fait connaître les lois portées par Jésus-Christ à cet égard? Ou bien ignoriez-vous que tout cela existait? Or, comment le fils pourra-t-il pratiquer des vertus dont le père qui doit l'instruire ignore le précepte? Et plutôt à Dieu que vous ne fussiez coupable que de ne rien conseiller de bon à vos enfants! Le mal serait moins grand ; mais maintenant vous les portez aux vices et à tout ce qui est de nature à compromettre leur salut.

Ecoutez des parents exciter leurs enfants à l'étude des belles-lettres, vous n'entendrez pas sortir de leurs bouches d'autres raisons que celles-ci : Un tel était obscur et d'humble extraction, mais il a étudié, et l'éloquence qu'il a acquise l'a élevé aux plus hautes charges : il a amassé une fortune immense, il a épousé une femme très-riche, bâti une maison splendide, il est redouté et honoré de tous... Un tel, dira un autre, s'est rendu savant dans la langue latine, et maintenant il brille à la cour, c'est lui qui gouverne. Un second fait ressortir un autre avantage, et tous relèvent ceux qui se distinguent sur la terre. Quant aux illustrations du ciel, nul n'en fait mention, et si quelqu'un ose en parler, on l'éconduit comme un homme qui n'est bon qu'à tout bouleverser.

6.

Voilà les enseignements que vous ne cessez de faire retentir aux oreilles de vos enfants dès qu'ils peuvent vous entendre. Et que faites-vous par là, sinon de mettre dans leur âme la matière de tous les maux, en y introduisant les deux passions les plus tyranniques, je veux dire l'amour des richesses, et cet autre plus désordonné encore, l'amour d'une vaine et inutile gloire. Chacun de ces deux amours est capable lui seul de tout bouleverser; mais quand ils se liguent pour fondre ensemble sur l'âme tendre d'un jeune homme, se précipitant comme des torrents, ils dispersent toutes ses qualités, et charrient tant d'épines, de sable et de vase, qu'ils rendent cette âme infertile et incapable de porter aucun fruit de vertu.

Les auteurs profanes, au besoin, nous prêteraient ici leur témoignage : parlant d'une seule de ces passions, l'un d'eux l'appelle la citadelle; un autre, la tête des vices. Mais si, prise isolément, une seule de ces passions est une citadelle, une tête, lorsque l'autre qui est beaucoup plus mauvaise et plus puissante, je veux dire l'amour de la vaine gloire, sera venue rallier la première, et que, ligées entr'elles, ayant fait ensemble irruption dans l'âme d'un jeune homme , elles s'y seront solidement implantées, établies, et qu'elles la posséderont tout entière, qui est-ce qui pourra désormais expulser ces ennemis si funestes, surtout lorsque les pères sont d'intelligence avec eux, et qu'ils travaillent de toute leur force à engrincer comme à propager leur domination malheureuse? Il faudrait n'avoir aucune expérience pour ne pas désespérer du salut d'un enfant formé par de tels enseignements ! Il faudrait s'estimer heureux qu'avec des leçons tout opposées une âme pût éviter de tomber dans le mal.

Mais, quand partout on lui propose les richesses comme le but et la récompense de la vie, les hommes les moins estimables comme les modèles qu'il doit imiter, quel espoir de

salut reste-t-il encore? Il est de toute nécessité que ceux qui ambitionnent les richesses soient envieux et méchants , jureurs et parjures audacieux et insolents, voleurs et impudents, éhontés et ingratis; qu'ils réunissent en un mot tous les vices.

J'ai pour garant de ce que j'avance l'apôtre saint Paul, qui dit que la racine de tous les maux de cette vie , c'est l'avarice. Avant lui, Jésus-Christ avait montré la même chose, quand il déclarait que celui qui est esclave de cette passion ne peut servir Dieu. Mais, quand dès le principe le jeune homme est entraîné dans cette servitude, comment pourra-t-il jamais devenir libre? Comment pourra-t-il relever la tête au-dessus des flots, lorsque tout ce qui l'entoure le repousse, le replonge dans l'abîme, et lui ôte les moyens de se sauver? Ah! ne le repoussez pas, tendez-lui plutôt la main, et si, dans ces conditions, il parvient à remonter, à voir le ciel et à secouer la vase du péché, il faudra vous en réjouir et en bénir Dieu. Que si, après cela, l'influence sacrée des divins enseignements peut le délivrer de toutes ces maladies, il faudra le combler d'éloges et l'accabler de couronnes. C'est une terrible chose que l'habitude, terrible pour dominer et maîtriser une âme, surtout quand elle trouve le plaisir pour auxiliaire, tandis que la vertu vers laquelle nous tendons, exige de nous tant d'efforts et de travaux. Aussi, quand Dieu voulut faire perdre aux enfants des Hébreux l'habitude invétérée des vices qu'ils avaient contractés en Egypte, il les prit à l'écart dans le désert, les éloigna le plus possible de leurs corrupteurs, réforma leurs âmes dans ce désert comme dans un monastère, mettant en oeuvre tous les moyens de guérison, les plus violents comme les plus doux, et ne négligeant rien de ce qui pouvait contribuer à leur rendre la santé. Malgré ces précautions, ils ne purent être guéris de leur malice, et tout en recevant la manne, ils regrettaiient les oignons, l'ail et les autres séductions de l'Egypte. Tant l'habitude est un mal déplorable!

Les Hébreux, objets d'une telle sollicitude de la part de Dieu, qui avaient eu un chef si grand, si généreux, qui avaient été instruits par la crainte et la menace, par les bienfaits, par les châtiments, de toute manière enfin, qui voyaient s'accomplir tant de merveilles, les Hébreux n'en étaient pas meilleurs; et vous, vous espérez que votre fils, qui tout jeune encore habite au sein de l'Egypte, ou plutôt, qui est campé dans les retranchements mêmes du diable, qui n'entend jamais de vous un bon conseil, qui voit, au contraire, tout le monde le pousser au vice, surtout ceux qui l'ont mis au monde et élevé; vous espérez qu'il pourra éviter les pièges du démon? Comment le fera-t-il? Est-ce grâce à vos leçons? Mais vous le poussez au mal; vous ne lui permettez pas d'entrevoir, même en songe, la perfection chrétienne, vous faites sans cesse miroiter devant ses yeux la vie terrestre sous toutes ses faces! n'est-ce donc pas l'attirer au milieu d'une tempête où il ne peut que faire naufrage? Est-ce grâce à lui-même, à ses bonnes dispositions? Mais le jeune homme est complètement incapable par lui-même de pratiquer la vertu. Je suppose que son fonds contienne quelque bon germe ; vos perfides conseils y tombant continuellement, comme une pluie pernicieuse, l'auront étouffé, avant qu'il ait pu croître et grandir. De même qu'un corps, qui, au lieu d'une

nourriture saine, ne reçoit que des aliments insalubres, ne peut se soutenir, même pendant un temps assez court; de même, il est impossible que l'âme formée par de telles leçons ait aucun sentiment noble et généreux, il faut de toute nécessité, qu'affaiblie, énervée, minée continuellement par le vice, comme par une peste sourde, elle ne devienne bonne qu'à être jetée dans l'enfer pour y être irréparablement perdue.

7.

Si vous croyez que je me trompe, si vous prétendez que l'on peut concilier l'amour des richesses et de la gloire avec la pratique de toutes les vertus; si vous le soutenez sérieusement et non pour plaisanter, n'hésitez pas à nous apprendre cette nouvelle et étrange doctrine. Car je ne veux point inutilement me donner tant de maux, je ne veux pas sans profit me priver de tant de jouissances que je pourrais goûter en suivant votre exemple.

Mais ne nous abusons pas, cette science si commode, hélas! n'existe pas; je le conclus de vos exemples et de vos paroles, qui enseignent tout le contraire de ce que vous soutenez. En effet, comme si vous vous appliquiez à perdre vos enfants de propos délibéré, toute la pratique de votre vie les entraîne à une infaillible damnation.

Voyez donc la chose d'un peu haut. Malheur, dit Jésus, à ceux qui rient! Et vous, vous fournissez à vos enfants toutes les occasions possibles de rire. Malheur aux riches! Et vous, vous mettez tout en oeuvre pour qu'ils amassent des richesses. Malheur à vous, quand tous les hommes vous combleront d'éloges !/ (Luc. VI, 24 et suiv.) Et vous, vous avez souvent sacrifié tous vos biens pour conquérir ces applaudissements du peuple. Notre-Seigneur dit encore : Celui qui injurie son frère est passible de la peine de l'enfer; et vous, vous traitez de lâches et de poltrons ceux qui endurent en silence les outrages des autres. Jésus-Christ interdit à ses disciples les combats et les procès; et vous, vous ne cessez de vivre dans cette dangereuse atmosphère. Il a ordonné d'arracher son oeil, lorsqu'il devenait une occasion de perte; et vous, vous n'avez pas d'amis plus chers que ceux qui peuvent vous enrichir, fût-ce même en vous rendant vicieux. Il ne permet point de renvoyer son épouse, excepté pour cause d'adultère; et vous, quand il est question de gagner de l'argent, vous êtes d'avis qu'il ne faut pas tenir compte de cette défense. Il a défendu les serments; et vous, vous riez, si vous voyez quelqu'un garder ceux qu'il a faits. Celui qui aime sa vie, dit Jésus, la perdra (Jean. XII, 25); et vous, vous ne négligez rien pour engager votre fils dans cet amour. Si vous ne pardonnez, dit-il, aux hommes leurs offenses, votre Père céleste ne vous pardonnera pas (Matth. VI, 14); et vous, vous reprenez vos enfants quand ils ne veulent pas se venger de ceux qui les ont offensés, et vous les dressez le plus tôt possible à cet esprit de vengeance. Jésus-Christ a déclaré que ceux qui recherchent la gloire, perdent tout le fruit de leurs œuvres, soit-qu'ils prient, soit qu'ils jeûnent, soit qu'ils fassent l'aumône; et vous, vous exhortez votre fils à dépenser toute son activité au service de cette idole.

Qu'est-il besoin d'énumérer toutes ces oppositions coupables, lorsque celles que je viens de rapporter suffiraient à nous précipiter au plus profond de l'enfer, je ne dis pas réunies toutes ensemble, mais chacune prise à part et isolément? Et vous, vous réunissez tout cela, vous en faites un faisceau énorme de péchés que vous mettez sur la tête de vos enfants, et puis vous les lancez ainsi dans le fleuve de feu. Comment pourraient-ils se sauver, jetés dans le feu avec tant de matières inflammables? Vous ne vous bornez pas à prôner des maximes contraires aux préceptes de Jésus-Christ, vous parez encore le vice de noms séduisants. Ainsi, courir les hippodromes et les théâtres, c'est le bon ton; s'enrichir, c'est assurer son indépendance; désirer la gloire, c'est de la grandeur d'âme; l'insolence est de la franchise, la prodigalité de la charité et l'injustice du courage.

Ensuite comme si cette supercherie ne suffisait pas, vous travestissez la vertu en la présentant sous des noms qui la rendent ridicule; vousappelez rusticité la tempérance, puillanimité la douceur, imbécillité la justice; l'éloignement du luxe devient de la bassesse, et la patience des injures, de la faiblesse : craignez-vous donc que, venant à connaître par d'autres le vrai nom des choses, vos enfants n'échappent à la corruption? Car ce n'est pas peu de chose pour détourner du vice que de lui donner son propre nom, sans déguisement; ce moyen a tant de force pour frapper les pécheurs que bien souvent, ceux qui se sont signalés par les vices les plus honteux ne peuvent souffrir d'être appelés ce qu'ils sont; ils se mettent en colère et se déchaînent comme si on leur faisait la plus grande injure. Que quelqu'un vienne appeler votre femme adultère, votre fils débauché, il se rend votre irréconciliable ennemi, il vous fait la plus sanglante injure, surtout s'il dit la vérité. il en est de même de l'avare, de l'ivrogne , de l'insolent, en. un mot de tous ceux qui ont l'habitude du vice, quel qu'il soit ; vous les verrez moins peinés et moins affligés du fait même et de l'opinion du public que du nom de leurs vices. J'en sais beaucoup qui ont été corrigés de cette manière et que ces sortes d'affronts- ont rendus plus sages.

Mais vous, vous anéantissez même cette ressource extrême; et le plus terrible, c'est qu'à l'enseignement par la parole, vous ajoutez celui de l'exemple, bâtissant des palais fastueux, achetant de riches domaines, vous entourant de tout le luxe imaginable, en un mot enveloppant les âmes de vos enfants des plus épais nuages que vous pouvez.. Comment croire maintenant le salut possible pour vos fils, quand je vous vois les pousser à tous les péchés qui, d'après la parole même de Jésus-Christ, doivent perdre les hommes qui les commettent? quand je vous vois mépriser leur âme comme une chose secondaire et prendre s'ouci de ce qui est réellement l'accessoire, comme de la chose nécessaire et principale? En effet, vous faites tout pour que votre enfant ait un laquais, un cheval, le plus bel habit; quant à le rendre meilleur, vous ne daignez même pas y songer, tandis que vous étendez votre sollicitude à du bois, à des pierres; vous ne jugez pas son âme digne de vous occuper seulement un instant. S'agit-il d'ériger dans votre demeure une statue qui excite l'admiration, d'y faire briller un lambris doré, rien ne vous coûte; quant à la plus précieuse de toutes les statues,

l'âme de votre enfant, vous ne daignez pas vous inquiéter. comment vous en ferez une âme d'or.

8.

Au milieu de vos iniquités, il y a un vice pour ainsi dire culminant, auquel ma parole n'a pas encore osé atteindre. Je n'ai pas encore découvert le pire de tous vos maux. La honte dont j'allais vous couvrir et ma propre pudeur m'ont toujours retenu au moment d'en parler. Quel est donc ce crime? Car il faut enfin s'enhardir à le nommer. Aussi bien ce serait une grande lâcheté, quand on veut faire disparaître un mal, de ne pas même oser le nommer, comme si le silence suffisait pour guérir la maladie. Nous ne le tairons pas, dussions-nous mille fois en rougir et vous faire rougir vous-mêmes. Le médecin qui doit nettoyer un ulcère ne craindra pas de s'armer du fer, de plonger même le doigt jusque dans le fond de la plaie; nous aussi nous reculerons d'autant moins devant ce sujet que la corruption est plus grande. Quel est donc ce mal? C'est une passion nouvelle et contre nature qui s'est introduite dans notre siècle; une maladie très-grave, incurable, qui a fondu sur nous; une peste, plus terrible que toutes celles qui nous ont assaillis. On a imaginé une monstruosité inconnue, insupportable ; dont les lois positives , dont celles mêmes de la nature ont horreur. La fornication ne sera rien désormais en comparaison de cette turpitude ; et de même qu'une douleur plus cuisante fait oublier la sensation de la précédente; de même l'excès de cette dépravation nous fait paraître supportable ce qui auparavant ne le semblait pas, le commerce licencieux avec une femme. Il semble que ce soit un bonheur que de pouvoir éviter ces nouveaux filets de l'enfer; et le sexe court risque d'être désormais superflu, dès lors que les jeunes gens prennent la place des femmes en tout.

Le pire, c'est qu'une telle abomination se commet effrontément, et que la monstruosité devient la loi. Personne maintenant ne craint, personne ne tremble; personne n'éprouve de honte, personne ne rougit; l'on se vante, et l'on rit de ces actions; ceux qui s'abstiennent semblent des insensés, et ceux qui condamnent, des fous. S'ils se trouvent les plus faibles, on les accable de coups; s'ils sont les plus forts, on rit, on se raille d'eux, on les assaille de mille plaisanteries. Plus de recours ni dans les tribunaux ni dans les lois; pas davantage auprès des précepteurs, des parents, des serviteurs et des maîtres. Les uns, on peut les acheter avec de l'argent, les autres ne cherchent qu'à gagner un salaire. Parmi les plus sages, qui songent encore au salut de ceux qui leur ont été confiés, les uns sont facilement abusés et trompés; les autres redoutent la puissance des impudiques. Celui qu'on soupçonnerait de vouloir usurper le trône, se sauverait plus facilement, que celui qui aurait tenté d'arracher à ces débauchés leur proie, n'échapperait à leurs mains. Ainsi, au milieu des villes, comme s'ils étaient dans le désert le plus reculé, des hommes exercent sur des individus de leur sexe leur infernale passion, leur lubrique fureur. Si l'on échappe aux pièges de ces monstres, on n'échappe pas à leurs calomnies. Etant très peu nombreux, les chastes sont facilement

écrasés par l'immense multitude des impudiques : ne pouvant se venger autrement de ceux qui les méprisent ces dénions de corruption et de perversité s'efforcent de leur nuire par la diffamation. Quand ils n'ont pu donner un coup mortel, ni atteindre jusqu'à l'âme, ils entreprennent de ternir l'éclat extérieur de leurs victimes et de leur enlever toute leur bonne renommée. Aussi ai-je entendu bien des hommes s'étonner que jusqu'à présent une nouvelle pluie de feu ne soit pas tombée sur nous, et que le châtiment de Sodome ne se soit point renouvelé sur notre ville, d'autant plus digne de punition qu'elle n'a point été instruite par les maux des Sodomites. Bien que depuis deux mille ans cette terre maudite et-foudroyée où fut Sodome crie à toute la terre par son aspect, plus éloquemment qu'aucune voix ne pourrait le faire , de ne point oser de pareils forfaits nos concitoyens n'ont pas commis ce péché avec moins d'effronterie; au contraire ils se sont montrés plus impudents et plus hardis, comme s'ils étaient résolus de lutter contre Dieu, et qu'ils voulussent prouver qu'ils ajouteront à leurs crimes, à proportion que les menaces deviendront plus terribles. Comment se fait-il que le feu du ciel nous épargne? Comment, puisque les crimes de Sodome se renouvellent, le châtiment de Sodome ne se renouvelle-t-il pas? Ah! c'est qu'un feu plus terrible les attend, et qu'on leur réserve un châtiment qui n'aura pas de fin. Quoique des crimes beaucoup plus graves que ceux qui provoquèrent le cataclysme du déluge se soient commis dans le monde depuis cette punition, néanmoins l'inondation universelle qui engloutit le genre humain ne s'est jamais renouvelée, et pour la même raison. Car pourquoi ceux qui vécurent dans les premiers siècles, quand il n'y avait pas de tribunaux, pas de magistrats pour inspirer la crainte, pas de lois armées de sanctions menaçantes; quand on n'avait pas le choeur sacré des prophètes avec ses oracles, ni un enfer nettement révélé, ni l'espérance du royaume céleste clairement annoncé, ni toutes les autres raisons, ni des miracles capables d'ébranler les pierres; comment ces hommes, qui n'avaient rien de tout cela, subirent-ils un tel châtiment de leurs fautes, tandis que ceux qui ont tous ces secours, qui vivent sous l'empire de la crainte salutaire qu'inspirent les tribunaux divins et humains, n'ont pas encore subi la même punition, bien qu'ils en méritent une plus rigoureuse? La cause en serait évidente, même pour un enfant: je le répète, ils sont réservés à une justice plus sévère.

Si ces horreurs nous irritent et nous indignent à ce point, comment Dieu, qui a tant à cœur le salut du genre humain, qui a tant d'aversion pour le péché et qui le hait d'une haine infinie, comment Dieu souffrira-t-il qu'on l'outrage impunément? Non, cela n'est pas possible : il étendra sur les pécheurs sa main puissante, il leur fera sentir des coups terribles, et toute l'amertume de ses supplices, amertume tellement insupportable que le châtiment de Sodome semblera n'être qu'un jeu en comparaison. Au-dessous de quels animaux ne descendent-ils pas par leur infamie? Il y a dans quelques brutes un violent aiguillon, des désirs impétueux qui vont jusqu'à la fureur; néanmoins elles ne connaissent pas ce désordre, elles se tiennent dans les limites fixées par la nature, et quand tout serait chez elles en

ébullition, elles ne les outrepasseraient pas.

Et voici que des êtres raisonnables, qui ont reçu les enseignements divins, qui enseignent aux autres ce qu'il faut faire et ce dont il se faut abstenir, qui ont entendu les Ecritures tombées du ciel, trouvent moins de plaisir à entretenir commerce avec des courtisanes qu'avec de jeunes garçons. Et ils s'abandonnent avec fureur à ces excès, -comme s'ils n'étaient plus des hommes, comme si la Providence de Dieu n'était pas là pour juger toutes les actions; ils s'y abandonnent comme si l'obscurité dérobait tout et qu'il n'y eût personne ni pour les voir ni pour les entendre. Les pères des enfants ainsi violée supportent tout cela en silence, ils ne s'ensevelissent pas tout vifs sous terre avec leurs enfants; ils ne cherchent pas de remède contre ces maux.

Fallût-il emmener ses enfants en exil pour les mettre à l'abri de ce fléau, dût-on traverser avec eux les mers, se réfugier dans les îles lointaines, sur une terre déserte et jusque dans les régions situées sous les pôles, il vaudrait mieux prendre ce parti que d'endurer de si abominables outrages. Si nous connaissons un lieu qui tût malsain et sujet à la peste, n'en retirerions-nous pas nos enfants, sans nous laisser arrêter ni par la considération de richesses à acquérir, ni par la raison que leur santé n'a pas encore souffert et qu'elle se conservera peut-être? Et maintenant qu'une contagion si dangereuse a tout envahi, non-seulement nous sommes les premiers à les pousser dans le gouffre, mais encore nous chassons comme des imposteurs ceux qui les en veulent retirer. Quelle vengeance et quelles foudres n'attirons - flous pas sur nos têtes, quand nous faisons tout ce qui dépend de nous pour polir leur langue par la sagesse païenne, tandis que nous laissons là leur âme croupir, entièrement corrompue, dans la fange de l'impureté, et que de plus nous l'empêchons de se relever malgré ses désirs!

Osera-t-on dire encore qu'il soit possible de se sauver parmi tant de maux, au milieu d'une corruption si générale? Les uns, ceux qui ont échappé à la fureur des impudiques (et ils sont en petit nombre) ne peuvent échapper à des passions tyranniques qui perdent tout, le désir des richesses et l'amour de la gloire; les autres, plus nombreux, outre ces deux passions, sont encore brûlés de tous les feux de l'impureté. Où trouvez-vous ceux qui peuvent opérer leur salut dans un pareil monde? Lorsque nous voulons instruire vos enfants dans les sciences, nous contentons-nous de faire disparaître ce qui pourrait nuire à leur instruction; ne leur fournissons-nous pas encore tout ce qui peut les aider? Nous confions leur éducation à des gouverneurs et des précepteurs, nous dépensons tout l'argent nécessaire, nous les exemptons de tout autre souci, nous les excitons mieux que ne sauraient faire des maîtres de gymnastique qui forment de jeunes athlètes pour les jeux olympiques, nous leur répétons jour et nuit que l'ignorance leur apportera la pauvreté, et l'instruction la richesse; en un mot, actions, paroles, dépenses, nous n'épargnons rien pour qu'ils deviennent habiles dans la profession que nous voulons leur faire embrasser, nous nous y employons

nous-mêmes, nous y employons les autres. Encore souvent ne réussissons-nous pas! Et nous espérerions que la droiture des moeurs et la régularité d'une bonne conduite leur viendront d'elles-mêmes, malgré tant d'obstacles qui les arrêtent? Peut-on rien imaginer qui soit pire que cette folie? Comment! vous attachez le plus grand prix, vous prodiguez tous vos soins à ce qui est plus facile et de moindre importance; et quand il s'agit de la chose du monde la plus difficile et la plus précieuse, vous espérez qu'elle vous viendra, sans que vous fassiez rien pour l'acquérir et pour ainsi dire en dormant? En effet, la perfection de l'âme l'emporte autant sur la culture de l'esprit en difficulté et en importance, que la pratique sur la théorie, et que les actions sur les paroles.

9.

Mais quel besoin, direz-vous, ont nos enfants de cette sagesse, de cette vie parfaite que vous vantez tant? — Voilà précisément la cause de tous nos maux, elle se révèle dans cette objection qui considère comme oiseuse et superflue la chose, la seule nécessaire, celle qui résume toute notre vie. Quel père, voyant son fils malade de corps, demanderait s'il a besoin d'une bonne santé? Il n'y en a pas un au contraire qui ne fût prêt à tout pour le guérir à jamais. Et quand l'âme est malade, on prétend que l'âme n'a pas besoin de guérison, et après de tels propos, on se dit père! — On insiste et l'on dit Faut-il que tout le monde se fasse moine, et déserte la vie ordinaire? Que deviendrait la société si l'on vous écoutait? — Ah! mon cher ami, ce n'est pas l'observation des préceptes et des conseils de Jésus-Christ qui met la société en péril.

Quels sont ceux qui troublent le monde et renversent l'ordre? Sont-ce les hommes qui vivent sagement et régulièrement; ou bien ceux qui imaginent des moyens nouveaux et inouïs de flatter leur gourmandise et leur sensualité? Sont-ce les hommes qui ont à coeur de protéger les intérêts de tous, ou bien ceux qui se contentent de faire leurs propres affaires? ceux qui ont des troupes d'esclaves, qui traînent après eux des essaims de flatteurs, ou bien ceux qui croient pouvoir se contenter d'un seul serviteur? je ne parle pas ici de la plus haute perfection; je me borne à celle qui est à la portée de tous. Sont-ce les hommes charitables et doux, peu soucieux des applaudissements populaires, ou ceux qui exigent les hommages de leurs frères plus rigoureusement qu'une dette, et qui exercent toute sorte de vengeances sur quiconque ne se sera pas levé en leur présence ne les aura pas salués le premier, ne se sera pas incliné devant eux et ne leur aura pas rendu tous les devoirs des esclaves? ceux qui aiment à obéir, ou bien ceux qui désirent des places et des charges, et qui, pour cela, ne reculent devant aucun travail ni aucune peine? ceux qui se croient meilleurs que tous les autres, et qui pour cette raison se croient toute parole et toute action permise, ou bien ceux qui se comptent parmi les derniers et répriment par ce moyen les tyranniques exigences des passions? ceux qui se bâtent de somptueuses demeures, se font servir des tables splendides, ou bien ceux qui ne désirent rien au delà de la nourriture et du logement

nécessaires ? ceux qui cultivent mille arpents, ou ceux qui ne croient pas même nécessaire de posséder une motte de terre? ceux qui amassent intérêts sur intérêts, qui prennent pour arriver à la richesse les voies les plus injustes, ou bien ceux qui prennent sur leur bien pour soulager l'indigence? ceux qui confessent la pauvreté de la nature humaine et leur propre faiblesse, ou bien ceux qui ne veulent pas même la reconnaître, et qui dans leur excessive présomption finissent par ne plus se croire des hommes? ceux qui entretiennent des concubines et souillent la couche d'autrui, ou bien ceux qui gardent la continence même avec leurs épouses?

De ces deux classes d'hommes, les uns sont les fléaux de la société; je les compare aux tumeurs qui gâtent la beauté du corps, aux vents furieux qui agitent la mer et causent des naufrages. Les autres, au contraire, comme des phares qui brillent dans la nuit, appellent de tous côtés dans les abris sûrs et tranquilles les malheureux navigateurs ballotés par les vagues, et à deux doigts de leur perte. Allumant sur les hauteurs les flambeaux de la sagesse, ils amènent comme par la main les hommes de bonne volonté dans le port du salut et de la paix. N'est-ce pas par les premiers qu'arrivent les révolutions, les guerres et les combats, le sac des villes, les chaînes, l'esclavage, les captivités, les meurtres et les mille maux de cette vie? Ne sont-ils pas les auteurs non-seulement des maux que les hommes causent aux hommes, mais de tous ceux qui fondent du ciel sur l'humanité, les sécheresses, les inondations, les tremblements de terre, la ruine et l'engloutissement des villes, les famines, les pestes , tout ce que le ciel enfin déchaîne contre nous de fléaux.

10.

Voilà ceux qui bouleversent l'Etat, et qui perdent la république. Ils causent encore beaucoup de maux à ceux de leurs frères qu'ils empêchent de goûter un repos désiré, qu'ils tiraillent, qu'ils harcèlent de mille manières. C'est pour eux qu'il y a des tribunaux, des lois, des châtiments et divers genres de supplices. Et de même que dans une maison où il y a beaucoup de malades et peu de gens en santé, on voit d'ordinaire beaucoup de remèdes et de médecins; de même il n'y a pas sur la terre un peuple, une ville, où l'on ne trouve quantité de lois, de magistrats, de supplices. Car les remèdes ne suffisent pas seuls à guérir les malades, il faut encore des gens qui les appliquent; ce sont les juges qui forcent les malades à recevoir bon gré mal gré les remèdes des châtiments et des lois. Cependant, la contagion va si loin, qu'elle a triomphé même de l'art des médecins, et qu'elle a attaqué jusqu'aux juges; et il arrive la même chose que si quelqu'un, atteint de la fièvre, de l'hydropsie et d'autres maladies plus terribles, voulait à toute force guérir ceux qui seraient travaillés des mêmes infirmités que lui, quoiqu'incapable de guérir les siennes propres.

En effet, le flot du vice, rompant toutes les digues comme un torrent a fait invasion dans les âmes des hommes. Et que parlé-je de renversements d'Etats? Peu s'en faut que la conta-

gion amenée par ces scélérats ne bouleverse les idées de la foule sur la Providence de Dieu; tellement elle s'avance et s'accroît, travaille à tout envahir, met tout sens dessus dessous, et s'insurge contre le Ciel même, aiguisant les langues des hommes, non plus seulement contre leurs frères, mais contre le souverain Seigneur de toutes choses. D'où vient, dites-moi, qu'il est si souvent fait mention du destin dans le discours des hommes? Pourquoi la plupart attribuent-ils les événements au cours des astres, créatures dépourvues de raison? Pourquoi quelques-uns vantent-ils la fortune et le hasard? Pourquoi s'imaginent-ils que tout marche à l'aventure et sans ordre? Toutes ces idées viennent-elles de ceux. qui vivent honnêtement et sagement? nu bien de ceux que vous dites les soutiens de l'Etat, et qui sont, comme je vous l'ai montré, les fléaux de la terre entière? C'est assurément de ceux-ci. Personne ne s'indigne contre la Providence, parce qu'un tel s'adonne à la vie parfaite, parce qu'un tel est probe, sage, modéré et méprise les choses présentes; ce qui irrite les colères des multitudes, c'est le spectacle de l'opulence, des délices, de l'avarice des riches, de leurs rapines, de la perversité honorée et prospère. Voilà ce que condamnent et ce que blâment ceux qui ne croient pas à Dieu. Voilà ce qui choque et scandalise les peuples. La vue des gens de bien, loin de leur faire tenir ce langage, les porterait à se reprocher à eux-mêmes une coupable audace qui ne craint pas d'accuser Dieu même. Et si tous, ou du moins le plus grand nombre, voulaient vivre sagement, jamais on n'aurait inventé ces expressions, jamais on n'en serait venu au comble des maux, à chercher d'où viennent les maux.

Si le mal n'existe pas, s'il ne se montrait nulle part, qui jamais serait allé chercher la cause du mal et susciter mille hérésies par cette recherche? De fait, Marcion, Manès et Valentin, et la plupart des Grecs, ont commencé par là. Si tous étaient sages, ces questions n'existeraient pas. Le spectacle d'une vie passée chrétinement, montrerait à tous, sans avoir besoin d'un autre enseignement, que nous vivons sous le gouvernement de Dieu, -qu'il prend soin de ce qui nous concerne et conduit nos affaires par sa sagesse et son intelligence infinies. Il en arrive bien ainsi même à cette heure, mais on ne s'en aperçoit pas facilement à cause des nuages épais dont ces hérétiques ont obscurci toute la terre. Si tous les hommes vivaient bien, la Providence de Dieu éclaterait comme en plein midi dans un jour serein. Car s'il n'y avait ni tribunaux, ni accusateurs, ni délateurs, ni tourments, ni peines, -ni prisons, ni supplices, ni confiscations, ni pertes, ni craintes, ni dangers, ni inimitiés, ni embûches, ni querelles, ni haines, ni famines, ni pestes, ni aucun autre des maux que nous avons énumérés; si tous, au contraire, vivaient dans la probité qui leur convient, qui d'entre les hommes pourrait mettre en doute la Providence de Dieu? Personne assurément. Il en arrive maintenant pour la divine Providence, comme pour un pilote qui, manoeuvrant adroitement pendant la tempête , sauverait son navire, mais dont l'habileté passerait inaperçue dans le trouble et l'épouvante où le péril jette les passagers. Dieu donc gouverne tout le monde, même à cette heure; seulement la plupart ne s'en aperçoivent pas, à cause de la perturbation de toutes choses, et de la tempête qu'ils excitent eux-mêmes dans le monde. Aussi

non-seulement ils bouleversent l'Etat, mais encore ils perdent la religion; et ce ne serait pas se tromper que de les appeler des ennemis communs qui vivent aux dépens du salut des autres, puisque, par leurs doctrines perverses et leur vie licencieuse, ils font tomber dans l'abîme ceux qui naviguent avec eux.

11.

Rien de semblable dans les monastères, et malgré l'affreuse tempête soulevée de toutes parts, ils sont abrités dans un port parfaitement calme et tranquille, regardant, comme du haut du ciel les naufrages des mondains. Aussi ils ont choisi une vie toute céleste, et ne différant en rien des anges. Chez les anges il n'existe aucune anomalie affligeante, les uns ne sont pas dans la prospérité et les autres dans la détresse, mais tous jouissent d'une même paix, d'une même joie et d'une même gloire, il en est ainsi chez les moines. Personne parmi eux n'outrage la pauvreté, personne n'est honoré pour ses richesses; le tien et le mien, cause de tous les troubles et de toutes les révoltes, sont bannis du milieu d'eux; tout est commun chez eux, et la table, et l'habitation, et le vêtement. Faut-il s'en étonner, ils n'ont tous qu'une seule et même âme? Tous sont nobles de la même noblesse, esclaves du même esclavage, et libres de la même liberté : tous ont une seule richesse, la véritable richesse, une seule gloire, la véritable gloire; car ce n'est pas dans les mots, c'est dans les réalités qu'ils ont placé leurs biens, Tous ont un même plaisir, un même désir, une même espérance, et comme si tout était assujetti à la même règle et aux mêmes poids, jamais d'irrégularité parmi eux, mais l'ordre, la mesure et l'harmonie, un accord qui ne se dément jamais, et un continual sujet de contentement. Aussi tous font-ils et souffrent-ils tout pour conserver la joie et la paix.

Ce n'est que là et nulle part ailleurs qu'on peut voir, non-seulement les biens de la terre méprisés, tout prétexte de sédition ou de guerre supprimé, les plus belles espérances conçues pour l'avenir, mais encore tous les frères prendre pour eux et s'approprier les joies et les peines de chacun. Car d'un côté la tristesse disparaît plus facilement quand tous s'unissent pour porter le fardeau d'un seul, et de l'autre on trouve de fréquentes occasions de joie quand on se réjouit non-seulement de ses propres biens, mais de ceux des autres à l'égal des siens. Comme nos affaires iraient mieux, si nous imitions ces pieux solitaires! elles ne déclinent et ne dépérissent que parce qu'on est complètement étranger à ce genre de vie. Et vous qui cherchez à l'abolir, vous faites absolument comme un homme qui rejette une lyre bien accordée, sous prétexte qu'elle ne vaut rien, et qui en prendrait une autre dont les cordes trop tendues ou trop relâchées seraient toutes en désaccord, disant qu'elle convient on ne peut mieux pour jouer et pour charmer les spectateurs. Nous n'aurions pas besoin de chercher une meilleure preuve du mauvais goût de celui qui parlerait de la sorte; nous ne pouvons non plus donner un témoignage plus évident de la jalouse et de la méchanceté des ennemis de la vie monastique, que les objections qu'ils soulèvent contre elle.

Quel est le langage des parents les plus sages? Nous voulons, disent-ils, que nos enfants étudient d'abord les belles-lettres; puis, quand ils auront acquis l'éloquence, ils passeront à l'étude de la vie chrétienne: personne ne les empêchera. — Mais qui vous assure qu'ils arriveront à l'âge d'hommes? beaucoup sont enlevés par une mort prématuée. Cependant supposons que vous en êtes assurés; accordons qu'ils puissent arriver à l'âge viril : qui répondra d'eux pendant le premier âge? Je ne dis pas ceci pour disputer; si quelqu'un me donnait toute assurance à leur sujet, je ne les emmènerais pas même après qu'ils auraient acquis l'éloquence; je leur ordonnerais plus que jamais de rester; je n'approuverais pas ceux qui les pousseraient à la solitude ; je les détesterai comme les ennemis déclarés de l'Etat, parce qu'en cachant les lumières et en faisant passer les flambeaux de la ville au désert, ils causeraient aux citoyens le plus grand dommage. Mais si personne ne se porte garant pour eux qu'ils resteront vertueux, quel avantage de les envoyer chez des maîtres près desquels ils apprendront le - vice au lieu de la science, et tout en poursuivant un moindre bien, perdront le plus grand, la force et toute la santé de leur âme? — Quoi donc! Direz-vous, renverserons-nous les écoles? Je ne dis point cela, je demande seulement que nous ne ruinions pas l'édifice de l'âme et que nous ne l'ensevelissions pas vivante. Sage, elle ne perd rien à ignorer l'éloquence; corrompue, elle perd tout, la langue fût-elle parfaitement exercée. Je dirai même que si la vertu fait défaut, plus l'éloquence est grande, plus le malheur est considérable la méchanceté armée du talent de la parole produit plus de mal que l'ignorance.

Mais , direz-vous , s'ils n'emportent que leur ignorance au désert, et qu'ils viennent à perdre encore leur vertu? Et si en restant aux écoles , ils corrompent leur âme sans profit pour leur talent? J'ai plus le droit de faire cette supposition que vous la vôtre. Pourquoi? Parce que, quand même l'avenir serait des deux côtés incertain, il l'est encore davantage du vôtre. Comment et pourquoi? Parce que d'une part l'étude de l'éloquence réclame la pureté des moeurs, tandis que de l'autre la pureté des moeurs n'a pas besoin du secours des lettres. En effet, on peut acquérir la sagesse sans cette étude, au lieu que personne ne saurait, sans les bonnes moeurs, parvenir à l'éloquence, parce que tout le temps se perd dans le vice et la débauche. De sorte que ce que vous redoutez au désert, il vous faut le craindre aussi à l'école, d'autant plus qu'il y a ici des échecs plus fréquents, et que le risque tombe sur des choses plus précieuses. Au désert, vous n'avez à vous occuper que d'une chose; à l'école, on vous propose deux choses à acquérir, puisqu'on ne peut acquérir l'une sans l'autre, l'éloquence sans la vertu.

Mais si vous voulez, supposons possible ce que nous venons de démontrer impossible : quel avantage retirerions-nous de l'éloquence, si notre vertu vient à recevoir d'ailleurs un coup mortel? et quel dommage pourrait nous causer l'ignorance, si du reste nous acquérons les plus grandes vertus? Nous ne sommes pas seuls à proclamer cette maxime; nous qui nous moquons de la sagesse mondaine et qui l'estimons une bagatelle, les philo-

sophes païens unissent ici leur voix à la nôtre. Aussi la plupart se sont fort peu occupés de l'éloquence:

les autres l'ont complétement méprisée et ont vécu dans l'ignorance de cet art; toute leur vie s'est passée dans l'étude de la morale, sans que leur gloire y ait rien perdu. En effet, Anaxarsis, Cratès, et Diogène, ne faisaient aucun cas de l'éloquence ; quelques-uns disent la même chose de Socrate, témoin celui qui fut son disciple et tout ensemble le plus grand des philosophes, et qui connaissait son maître mieux que personne. Platon suppose que Socrate se rendit au tribunal pour se justifier, et il le fait parler ainsi à ses juges dans son apologie : Vous allez apprendre de moi la vérité toute pure, Athéniens, non point, par Jupiter, dans un discours orné de sentences brillantes et de termes choisis, comme sont les discours de mes accusateurs, mais dans un langage simple et spontané; car j'ai la confiance que je dis la vérité, et aucun de vous ne doit s'attendre à autre chose de moi. il ne serait pas convenable à mon âge de venir devant vous comme un jeune homme qui aurait préparé un discours. Voilà ce qu'il dit, montrant par là que s'il n'a point appris ni pratiqué cet art, ce n'est point par négligence, mais parce qu'il n'en fait point de cas. Ainsi la recherche dans le langage mie convient pas aux philosophes, pas même aux hommes; c'est un exercice de jeunes gens qui s'amusent; tel est le sentiment des philosophes eux-mêmes, et non-seulement des philosophes vulgaires, mais de celui qui les a tous surpassés. Il ne songe pas à augmenter la gloire de son maître en lui attribuant un talent qu'il juge peu digne d'un philosophe. On me dira peut-être que ces raisonnements conviennent à un païen : or je soutiens qu'ils conviennent encore mieux à un chrétien. Lorsque des hommes, dont l'unique affaire est de rechercher la popularité, et qui n'ont pour attirer les regards que le lustre de la sagesse profane, méprisent à ce point l'éloquence , n'est-il pas étrange que nous, chrétiens, nous l'admirions, nous la vantions, jusqu'à négliger pour elle les choses les plus nécessaires?

12.

Ce que je viens de dire suffit sans doute pour répondre à un païen : mais nous parlons à un chrétien; et nous pouvons, outre les exemples qui viennent d'être rapportés, lui en proposer d'autres que nous tirerons de nos saintes Ecritures: ceux des grands hommes et des saints des premiers siècles, quand les lettres n'existaient pas encore; ceux de leurs successeurs, quand les lettres existaient, mais que la rhétorique n'était point encore inventée; ceux enfin des hommes qui vécurent lorsque les lettres et l'éloquence étaient florissantes. Tous ces hommes ignorèrent et l'éloquence et les lettres; ils ne posséderent ni le talent de la parole ni les connaissances littéraires. Cependant, même dans ce qui paraît le plus réclamer la force de la parole, ils dépassèrent tellement les orateurs que ceux-ci semblent n'être à côté d'eux que de petits enfants. Avec tout leur talent de persuader et toute leur éloquence, les orateurs n'ont jamais pu triompher d'un seul tyran, tandis que des illettrés, des gens du peuple, ont changé toute la terre; la palme de la sagesse revient donc à ces illettrés, à ces gens simples,

et non pas aux sophistes et aux orateurs. Tant il est vrai que la science et la sagesse véritable n'est autre chose que la crainte de Dieu.

Ne croyez pas cependant que je conseille de laisser tous les enfants dans l'ignorance garantissez-moi la chose nécessaire, la science du salut, et je ne songerai guère à empêcher qu'on leur donne le superflu, c'est-à-dire la connaissance des belles-lettres. De même que, si les fondements d'un édifice étaient ébranlés et que tout le bâtiment courût risque de s'écrouler, il serait de la dernière imprudence et de la dernière folie de courir aux plâtriers et non aux maçons; de même ce serait chicaner mal à propos, quand les fondements sont solides et bien assurés, que d'empêcher d'enduire les murs et de les orner.

En parlant de la sorte je suis sincère, voici un trait qui vous le prouvera. « Un jeune homme fort riche séjourna quelque temps dans notre ville pour y apprendre les deux langues latine et grecque. Ce jeune homme avait toujours à ses côtés un gouverneur chargé uniquement de former son âme. J'allai trouver ce précepteur, que je savais avoir autrefois mené la vie d'anachorète, et j'essayai de connaître la raison pour laquelle, après avoir embrassé la vie ascétique, il s'était rabaissé à cette condition de précepteur. Il me dit qu'il ne devait plus passer que peu de temps dans cet état et me raconta son histoire dès l'origine. Cet enfant, me dit-il, a un père rude et violent tout adonné aux choses de la terre, et une mère sage, modeste, vertueuse, et qui n'a les yeux tournés que vers le Ciel. Or, le père, s'étant signalé dans les guerres, veut engager son fils dans la même profession; ce parti déplaît à la mère, c'est pour elle un malheur que tous ses voeux tendent à conjurer; son plus grand désir est de voir son fils se distinguer dans l'état monastique. Mais révéler au père une telle pensée, elle ne l'ose; elle craint même qu'il ne pénètre ses desseins secrets, et que pour les déjouer il n'engage prématurément ce fils dans les liens du monde, elle tremble que ce cher enfant ne quitte ses pieux exercices pour ceindre l'épée et se plonger dans l'indifférence religieuse qui caractérise cette profession, et qu'il ne devienne ensuite impossible de le corriger et de le ramener à une vie meilleure.

« Elle imagine alors un nouvel expédient. Elle me mande chez elle, me communique tous ses plans, puis - prenant la main de son enfant, elle la place dans les miennes. Je lui demande pourquoi elle faisait cela, elle me répond qu'il ne reste plus qu'un moyen pour sauver son fils; c'était que je voulusse bien me charger de son enfant comme gouverneur et l'amener ici, et que je lui en fissons la promesse; que pour elle, elle se faisait fort de persuader au père que l'étude des lettres est très-utile à qui veut embrasser l'état militaire. Si je puis obtenir cela, ajouta-t-elle, vous garderez désormais mon fils à l'écart, dans une maison étrangère, et sans être gêné ni par son père ni par aucun parent, vous pourrez le former tout à votre aise et le faire vivre comme dans un monastère. Donnez-moi votre assentiment et promettez-moi d'entrer avec moi dans ce stratagème. Je ne vous parle pas ici de choses indifférentes; c'est pour l'âme de mon enfant que je lutte et que j'affronte le danger. Ne méprisez point ce que

j'ai de plus cher au monde dans un tel péril; retirez-le des pièges qui l'enveloppent de toutes parts et de la tourmente, sauvez-le de la fureur des flots. Si vous me refusez cette grâce, je vais appeler Dieu entre nous, et je le prendrai à témoin que je n'ai rien négligé de ce qui pouvait contribuer au salut de cette âme, et que je suis Innocente désormais du sang de cet enfant. S'il lui arrive quelque malheur, comme il est probable qu'il lui en arrivera à cet âge et dans cette vie de délices et de désœuvrement, sachez-le, à partir de ce jour, c'est de vous, c'est de vos mains que pieu réclamera l'âme de cet enfant. »

« Par ces paroles et beaucoup d'autres qu'elle ajouta, par les larmes abondantes qu'elle versa, elle me persuada de me charger de ce soin, puis elle me congédia avec cette mission. »

L'industrieuse piété de cette femme fut couronnée de succès : ce vertueux précepteur forma si vite et si bien l'enfant dont il était chargé, il alluma dans son coeur un si violent désir de la vie parfaite , que son élève abandonna tous les biens terrestres, courut s'enfoncer dans le désert, et n'eut besoin désormais que d'un frein qui le ramenât d'une vie trop austère à une plus modérée. En effet l'on craignait que l'éclat de sa piété et de son zèle ne vînt à découvrir le stratagème et n'exposât à une guerre terrible sa mère, son gouverneur et tous les moines. Si le père eût appris l'éloignement de son fils et l'état de vie qu'il avait embrassé, il aurait remué ciel et terre non-seulement contre ceux qui l'avaient recueilli, mais contre tous les solitaires sans exception.

« Pour moi, continua le solitaire, je pris ce jeune enfant sous ma direction; mes conseils entretinrent et développèrent en lui le goût de la vie ascétique. Néanmoins je ne lui permis pas de quitter la ville; et je voulus qu'il s'adonnât à l'étude des lettres; mon but en agissant ainsi était qu'il devînt utile à ses compagnons par ses bons exemples, et qu'il pût suivre son attrait pour la piété sans éveiller les soupçons de son père. Je croyais cette mesure nécessaire, non-seulement à cause des saints religieux, de sa mère, de son gouverneur, mais encore à cause de l'enfant lui-même. Sa sagesse, plante encore si jeune et si tendre, n'aurait pu résister aux efforts de son père, si dès le commencement celui-ci avait entrepris de la déraciner. Il fallait lui laisser le temps de croître, de se fortifier, d'enfoncer profondément ses racines dans le coeur, afin que toutes les tentatives qu'on pourrait faire pour l'arracher fussent vaines. C'est ce qui arriva; je ne fus point déçu dans mes espérances. Après une longue séparation, le père finit par s'enquérir de ce que faisait son fils, et, apprenant ce qui se passait, il mit tout en oeuvre pour le faire changer de résolution, mais tous ses efforts n'aboutirent qu'à montrer combien la détermination du jeune homme était solidement arrêtée. En outre, beaucoup de ceux qui fréquentaient cet enfant gagnèrent tellement à sa conversation qu'ils embrassèrent le même genre de vie. »

Toujours dans la société du maître chargé de le former, il devenait comme une statue qui passe continuellement par les mains de l'artiste, et il ajoutait sans cesse à la beauté de son

âme. Chose merveilleuse! quand il paraissait en public, il semblait ne différer en rien des autres jeunes gens; il n'avait point un caractère froid ou sauvage, ne portait point d'habits singuliers; pour la tenue, les regards, la voix, en un mot pour tout l'extérieur de sa personne, rien ne le faisait remarquer. C'est ainsi qu'il put prendre dans ses filets beaucoup de ceux qui le fréquentaient, en tenant soigneusement cachés les trésors de sa sagesse. A le voir dans sa maison, on l'aurait pris pour un des solitaires retranchés dans les montagnes, car sa maison était ordonnée avec toute la régularité d'un monastère, n'ayant rien au delà du nécessaire. Tout son temps se passait dans des lectures pieuses; très-prompt à saisir les sciences, il ne donnait que fort peu de temps aux études profanes et consacrait tout le reste aux prières et aux saintes Lettres; il passait un jour, et quelquefois davantage, sans prendre de nourriture. Les nuits étaient les confidentes de ses larmes, de ses prières et de ses lectures. Tous ces détails, c'est son gouverneur qui nous les a donnés en secret, car l'enfant lui en aurait voulu s'il avait su que le bruit de ses austérités transpirait au dehors. Le même gouverneur nous disait que son élève s'était fait un vêtement de crin, et qu'il passait les nuits ainsi vêtu, ayant découvert cet ingénieux moyen pour ne pas donner trop de temps au sommeil.

Il faisait toutes ses autres actions avec la régularité d'un moine, et glorifiait ainsi continuellement Dieu qui lui avait donné les ailes légères de la sagesse chrétienne. Que l'on me donne une âme de cette trempe, un maître de ce mérite, une conduite de cette perfection, et ce n'est pas moi qui pousserai ce jeune homme à se retirer dans les montagnes. Quel riche présent ce serait pour nous, comme nous le garderions avec soin à la ville, au milieu du monde, afin que par son âge et son, exemple, il nous fit gagner d'autres âmes! Mais je ne, vois personne qui puisse nous faire une telle promesse, personne surtout qui la puisse réaliser. Puisqu'il en est ainsi, il serait de la dernière cruauté de laisser celui qui ne peut se défendre lui-même, celui qui est abattu, criblé de blessures, celui qui communique encore sa faiblesse aux autres, de le laisser expirer au milieu des coups, quand il faudrait le soustraire à la mêlée. Il faudrait réprimander également et le général qui retirerait des rangs les soldats capables de combattre, et celui qui ordonnerait de laisser dans la mêlée les blessés et les morts qui gênent les combattants.

13.

Mais les parents insistent, désireux de voir leurs enfants consacrer à l'étude des lettres toute l'activité de leur vie, comme si le succès était assuré : ne disputons point sur cela, ne disons pas que ces fils pourront bien échouer, je veux qu'ils brillent dans cette étude et qu'ils arrivent au but où ils aspirent. Supposons une double carrière ouverte devant nous; que l'un aille aux écoles, que tous ses efforts tendent à se rendre habile dans les sciences; que l'autre se retire au désert pour sauver son âme. De quel côté, dites-moi, le succès est-il préférable? Si votre enfant peut triompher dans l'une et l'autre lice à la fois, rien de mieux; mais s'il lui faut renoncer à l'une des deux couronnes, ne faut-il pas aussi fixer son choix sur la

meilleure? Sans doute, direz-vous; mais qui nous donnera l'assurance que notre fils se soutiendra, persévétera, ne tombera pas? car beaucoup sont tombés. — Qui vous dit qu'il ne se soutiendra pas, qu'il ne persévétera pas? ceux qui se sent soutenus sont nombreux, plus nombreux que ceux qui sont tombés. Ceux-là vous doivent donc donner plus de motifs de confiance, que ceux-ci de raisons de craindre.

Pourquoi ne redoutez-vous pas la même chose dans la carrière des lettres, où précisément il faudrait le plus la redouter? Car dans l'état monastique, parmi beaucoup d'aspirants, très-peu ont échoué, tandis que parmi les nombreux aspirants de l'éloquence, bien peu ont réussi. Ce motif n'est pas le seul qui doive faire craindre les échecs dans la carrière des lettres. La nature ingrate de l'enfant, l'ignorance des maîtres, la faiblesse des gouverneurs, les occupations du père, le manque de ressources pour faire toutes les dépenses nécessaires, la différence des caractères, la méchanceté, la haine et la jalousie des condisciples, et mille autres obstacles empêchent d'arriver au terme. Ce n'est pas tout, le terme atteint, il se présente des difficultés plus nombreuses encore : quand, ayant franchi tous les degrés, le jeune homme arrive au sommet de son éducation sans qu'aucun de ces obstacles aient pu le faire chanceler, il trouve là de nouveaux pièges. L'inimitié d'un chef, la jalousie des collègues, la difficulté des temps, le manque d'amis et la pauvreté font qu'un jeune homme échoue souvent dans le port même.

Il n'en est pas de même de l'état monastique: on n'a besoin que d'une seule chose, d'un noble et généreux désir, et si on l'a, rien ne pourra empêcher d'arriver au terme de la vertu. Quand vous avez sous les yeux, et pour ainsi dire entre les mains, les plus belles espérances, vous craignez, vous vous découragez; et lorsqu'il s'agit d'espérances toutes contraires, éloignées, placées à l'extrême d'une voie coupée par mille obstacles, vous bannissez toute crainte, vous redoublez de confiance à mesure que vous voyez s'accumuler les difficultés; quoi de plus déraisonnable. C'est une étrange inconséquence, quand il s'agit des lettres, d'oublier les échecs qui ne sont cependant pas rares, pour ne voir que les succès qui le sont beaucoup plus, et de faire tout le contraire pour la vie monastique, c'est-à-dire de ne songer qu'aux revers malgré des chances nombreuses de succès. Dans les deux cas une seule chose vous frappe : dans l'un la réussite, dans l'autre l'insuccès.

Et pourtant, dans les lettres, quand tout ce qui doit concourir au succès vous arriverait à souhait, souvent, au terme même, une mort prématurée emporte l'athlète avant qu'il ait obtenu la couronne méritée par ses sueurs; tandis que dans la vie monastique, si la mort survient au milieu du combat, elle avance le triomphe, bien loin de le supprimer. Si donc l'avenir vous inspire des craintes, ce doit être surtout pour la carrière des lettres où de nombreux obstacles empêchent d'arriver au terme. En fait nous voyons tout le contraire; s'agit-il de l'étude des lettres, vous n'avez plus d'alarmes, vous restez les bras croisés, ne donnant aucune attention aux entraves dont la route est semée, je veux dire la dépense, la

misère et l'incertitude, vous attendez, les yeux fixés uniquement sur le terme. Pour la vie religieuse, c'est autre chose; à peine votre fils en a-t-il franchi le seuil, à peine a-t-il touché à cette belle philosophie chrétienne, que vous vous prenez à craindre et à trembler et vous vous jetez dans toutes sortes de pensées chimériques inspirées à votre esprit par le découragement. Cependant vous disiez tout à l'heure : Ne peut-on se sauver en demeurant dans une ville, en habitant une maison? Mon ami, si l'on peut se sauver dans une ville, dans une maison, avec une épouse, à plus forte raison sans une épouse et tout le reste. Est-ce bien le même homme qui tantôt se montre plein de confiance dans la possibilité du salut, même au milieu des affaires et des embarras du siècle, et tantôt tremble pour le solitaire délivré de toutes ces entraves, comme si, avec toutes ces facilités, son avenir était encore en péril. Vous prétendez que l'on peut se sauver en habitant une ville; à plus forte raison, le pourra-t-on en se retranchant dans le désert. Pourquoi tant de défiance sur la possibilité du salut dans un cas, et tant de sécurité dans l'autre où il est cependant plus difficile à opérer?

14.

Mais, direz-vous, il y a une grande différence entre pécher quand on est séculier, et pécher quand on s'est entièrement consacré à Dieu; on ne tombe pas de la même hauteur dans les deux cas , et les blessures ne sont pas d'une égale gravité. — Vous vous trompez et vous vous abusez étrangement, si vous pensez qu'autres sont les obligations des séculiers, autres celles des moines. Toute la différence est dans le mariage et le célibat; pour tout le reste ils rendront un compte égal. Celui qui se fâche sans raison contre son frère, qu'il soit séculier ou moine, offense également Dieu; et celui qui jette les yeux sur une femme pour la convoiter, en quelque état qu'il vive, sera également puni pour cet adultère. Et même j'ajouterais une chose qui est parfaitement fondée en raison, c'est que, ce dernier péché sera pardonné plus difficilement au séculier. Si un homme marié, jouissant du soulagement que procure une épouse, se laisse séduire par les charmes d'une autre femme, sa faute est plus grave que celle que commet, en se laissant prendre au piège du plaisir, un religieux complètement privé d'un tel secours. Celui qui jure, religieux ou séculier, est également condamné. Lorsque Jésus-Christ a défendu de jurer, il n'a point fait de distinction, il n'a point dit : si celui qui jure est un moine, son serment est coupable; si ce n'est pas un moine, il n'y a pas de mal; mais il a dit simplement et sans restriction à tous : Je vous le dis, ne jurez point du tout. (Math. V. 34.) Et quand il dit: Malheur à ceux qui rient! (Luc. VI, 25.) il ne nomme point les moines, il porte la même loi pour tous, et il a fait de même pour tous ses grands et merveilleux préceptes. Ainsi quand il dit : Bienheureux les pauvres d'esprit, les affligés, les doux, ceux qui sont affamés et altérés de la justice, ceux qui sont miséricordieux, qui ont le coeur pur, les pacifiques, ceux qui sont persécutés pour la justice, ceux qui endureront pour lui de la part des ennemis de la religion tous les outrages possibles (Matth. V, 3-12); il ne nomme ni le séculier ni le religieux ; cette distinction a été introduite par l'imagination

des hommes.

Les Ecritures ne connaissent rien de semblable, elles veulent que tous mènent la même vie, solitaires et hommes mariés. Ecoutez en effet ce que dit saint Paul, et citer saint Paul, c'est encore citer Jésus-Christ. Ecrivant à des hommes mariés et pères de famille, il réclame d'eux une régularité qui conviendrait à des moines; il leur interdit toute recherche et dans les vêtements et dans la nourriture en ces termes : Les femmes seront vêtues comme l'honnêteté le demande, elles seront parées avec pudeur et modestie, et non avec des cheveux frisés, ou de l'or ou des perles, ou des habits somptueux. (I Tim. II, 9.) Et plus loin : Celle qui vit dans les délices est morte toute vivante. (I Tim. V, 6.) Et encore : Dès lors que nous avons de quoi nous nourrir et de quoi nous vêtir, soyons contents. (I Tim. VI, 8.) Que pourrait-on exiger de plus des moines?

Veut-il apprendre à d'autres à modérer leur langue, il leur trace encore des règles rigoureuses, et telles que les moines eux-mêmes auraient à faire pour les observer : il ne rejette pas seulement les paroles déshonnêtes et sottes, mais jusqu'aux plaisanteries; il condamne aussi dans la bouche des fidèles non-seulement l'emportement, la colère et l'amertume, mais même les cris : Que tout emportement, dit-il, toute colère, tout cri, tout blasphème, soient bannis d'entre vous, ainsi que toute méchanceté. (Ephés. IV, 31.) Cela vous semble-t-il assez sévère? ce qu'il dit du pardon des injures l'est davantage encore : Que le soleil, dit-il, ne se couche point sur votre colère. Veillez à ce que personne ne rende le mal pour le mal, mais soyez toujours prêts à faire du bien et à vos frères et à tout le monde. (Eph. IV, 26; 1 Thess. V, 15.) Et ailleurs: Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais triomphez du mal par le bien. (Rom. XII, 21.) Voyez-vous le comble de la sagesse et de la patience? admirez-vous à quelle hauteur s'élève la perfection chrétienne? Mais écoutez encore ce qu'il prescrit au sujet de la charité, la reine des vertus. Après l'avoir exaltée et avoir raconté ses victoires, il montre -qu'il demande aux séculiers la même charité que Jésus demandait à ses disciples. Le Sauveur a dit que le dernier terme de la charité, c'est de donner sa vie pour ses amis, et saint Paul insinue la même chose en disant: La charité ne cherche point son avantage; (I Cor. XIII, 5.) et c'est cette charité qu'il ordonne de pratiquer. N'eût-il dit que cette parole, c'était déjà une preuve suffisante qu'il demandait aux séculiers la même chose qu'aux moines.

La charité est le lien ou la racine d'une foule de vertus; mais dans le présent passage, l'Apôtre l'analyse, il en montre les diverses parties.

Cette perfection, il l'exige de tous les chrétiens; cependant quoi de plus élevé? quand il ordonne de se mettre au-dessus de la colère, de l'emportement, des cris, de l'amour des richesses, des plaisirs de la table et du luxe, au-dessus de la vaine gloire et de toutes les choses de la terre; quand il ordonne de n'avoir rien de commun avec la terre et de mourir à son corps, il est évident qu'il nous demande la même perfection que Jésus-Christ demandait

à ses disciples. Il veut que nous soyons morts au péché, comme si déjà nous étions morts réellement et ensevelis. Aussi ajoute-t-il: Car celui qui est mort est affranchi du péché. (Rom. VI, 7.)

Quelquefois, non content de nous pousser à l'imitation des disciples de Jésus-Christ, il nous exhorte à celle du Maître lui-même. En effet, c'est en Jésus-Christ qu'il va puiser ses exemples, quand il nous recommande la charité, l'oubli des injures, la modestie. Puis donc qu'il nous ordonne d'imiter, non pas les moines, non pas les disciples, mais Jésus-Christ même, et qu'il menace des plus grands châtiments ceux qui ne l'imiteront pas, comment pourriez-vous dire que c'est là une perfection trop haute? C'est une hauteur à laquelle il faut que tous les hommes s'élèvent; et ce qui a bouleversé toute la terre, c'est que nous nous sommes imaginé que le moine seul est tenu à la perfection de la règle évangélique, mais que les autres peuvent vivre dans le relâchement. Il n'en est point ainsi, certes, non il n'en est point ainsi; nous sommes tous obligés à la même perfection, c'est l'Apôtre qui le déclare, je vous l'affirme sans hésiter, ou plutôt je ne fais que répéter l'affirmation de celui qui doit nous juger. S'il vous reste encore quelque étonnement et quelque doute, prêtez-nous votre attention, et nous puiserons aux mêmes sources de quoi laver et effacer toute l'incrédulité qui souille votre âme.

Ma démonstration se composera des exemples des châtiments qui se verront en ce jour terrible des justices de Dieu. Le mauvais riche ne fut pas puni pour avoir été un moine sans entrailles, il le fut, s'il est besoin d'ajouter ce commentaire au texte évangélique, parce que, vivant dans le monde au sein de l'abondance et sous la pourpre, il avait dédaigné le pauvre Lazare dans son extrême dénûment. Mais n'en cherchons pas si long et disons simplement:

Le mauvais riche se montra dur et sans pitié, et voilà pourquoi il mérita d'être châtié par le feu de l'enfer. C'est pour avoir manqué de charité que les vierges folles furent bannies de la chambre de l'époux; et s'il faut ajouter une réflexion de notre propre fond, la virginité atténuua leur punition, loin de l'aggraver. Car elles n'entendirent pas la sentence : Allez au feu préparé au démon et à ses anges... (Matth. XXV, 41.) Mais seulement: Je ne vous connais pas. Si quelqu'un me dit que la dernière sentence équivaut à la première, je n'y contredirai pas : car ce que j'ai maintenant à vous montrer, c'est que la vie monastique ne rend pas les châtiments plus rigoureux, mais que les séculiers sont sujets aux mêmes peines que les moines, s'ils commettent les mêmes fautes. Celui dont la robe n'était point assez pure, et celui qui réclamait les cent deniers ne subirent point leur peine pour avoir été moines; ils furent perdus, l'un pour sa fornication, l'autre pour son impitoyable dureté.

Il en est de même des autres, qu'on les passe en revue, et l'on aura la preuve que le châtiment se mesure aux seuls péchés et nullement à la condition des personnes. Les avertissements du Sauveur donnent lieu à la même remarque. En effet, quand Jésus-Christ dit: Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui pliez sous vos fardeaux, et je vous soulagerai.

Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur, et vous trouverez le repos pour vos âmes (Matth. XI, 28.), il ne s'adresse pas seulement aux moines, mais à tout le genre humain. Quand il ordonne de marcher dans la voie étroite, ce n'est pas aux moines seulement, mais à tous les hommes qu'il tient ce discours; de même, quand il ordonne de haïr son âme en ce monde, et quand il donne ses autres commandements, c'est à tous sans exception qu'il les donne. Quand il ne donne pas ses avertissements ou ses conseils à tous, il nous le fait bien remarquer. Ainsi, après avoir parlé de la virginité, il ajoute : Que celui qui peut marcher dans cette voie y marche... (Matth. XIX, 12.) Il ne dit pas ici « que tout le monde, » et il ne propose pas sa pensée sous forme de précepte. L'enseignement de saint Paul, que l'on trouve toujours si conforme à celui du divin Maître, l'est particulièrement sur ce point; Quant à la virginité, dit-il, je n'ai point de commandement du Seigneur. (I Cor. VII, 25.) C'est donc une nécessité pour l'homme du monde comme pour le moine, de vivre en chrétien, et de tendre à une perfection qui est la même pour tous les deux, et d'où ils ne peuvent déchoir sans se faire des blessures morales aussi graves pour l'un que pour l'autre; personne, quelle que soit son opiniâtreté et sa hardiesse, ne le niera désormais, je pense.

15.

Ce point clairement démontré, souffrez que nous examinions maintenant lequel des deux tombera plus tôt et plus facilement. Certes, la solution de cette question n'offre pas de grandes difficultés. Sans doute, celui qui a une épouse gardera plus facilement la continence, à cause du grand secours qu'il trouve dans le mariage; mais pour les autres vertus, il n'en est plus de même, bien plus nous pourrions remarquer qu'il y a parmi ceux qui pèchent contre la continence beaucoup plus d'hommes mariés que de moines. En effet, il y en a bien moins qui passent des monastères à l'état du mariage, qu'il n'y en a qui passent de la couche nuptiale aux bras des courtisanes. Si donc, sur un point où la lutte leur est si facile ils tombent néanmoins si fréquemment, que feront-ils, assaillis par les autres passions, où ils trouvent bien plus d'obstacles que les moines? L'éloignement du commerce des femmes pourra Lien augmenter chez ceux-ci le feu de la concupiscence; mais toutes les autres passions ne sauraient approcher d'eux, tandis qu'elles attaquent les séculiers avec une violence qui trop souvent les précipite dans le mal, la tête en avant pour ainsi parler. Si, là où le vent des combats souffle le plus fort contre eux, les moines se montrent néanmoins plus fermes que ceux qui sont moins exposés, il n'est pas douteux qu'ils ne résistent beaucoup plus facilement quand ils auront moins d'obstacles à vaincre.

Naturellement il sera plus facile aux moines qu'aux séculiers de vaincre l'amour des richesses, le désir de la bonne chère, l'ambition des grandeurs et toutes les autres passions de ce genre. Quand une bataille se livre, le péril est moindre là où l'engagement est plus léger, et où l'on ne voit que peu de morts tomber, qu'au centre même de l'action, là où les

morts, tombant par milliers, s'entassent les uns sur les autres; il en est de même dans le sujet qui nous occupe; et l'homme qui passe sa vie dans le tourbillon des affaires de ce monde, triomphera moins facilement de l'avarice que le solitaire qui habite, les montagnes. Qu'il est difficile dans le monde de ne pas être esclave de l'avarice ! or, cette passion fait nécessairement de tous ceux qu'elle maîtrise autant d'idolâtres. Si l'anachorète est riche, il n'oubliera pas ses parents, il leur fera sans peine l'abandon de tous ses biens, tandis que le séculier méprisera les siens et même leur fera tort comme à des étrangers : autre espèce d'idolâtrie pire que la première. Et qu'ai-je besoin d'énumérer toutes les autres circonstances où les moines trouvent une facile victoire, et où les séculiers au contraire échouent si fréquemment?

Comment donc ne craignez-vous pas, comment ne tremblez-vous pas d'engager votre fils à cette vie où il sera si promptement dominé par le mal? L'idolâtrie, vous semble-t-elle si peu de chose? vous semble-t-il si indifférent d'être pire que les infidèles, et de vous mettre

-en révolte contre Dieu par vos œuvres, prévarication dans laquelle les hommes enchaînés au monde tomberont beaucoup plus facilement que les anachorètes? Voyez-vous maintenant que votre crainte n'était qu'un prétexte? S'il fallait craindre, ce n'était certes pas pour ceux qui fuyaient la fureur des flots, ni pour ceux qui entraient au port; c'était pour ceux qui étaient battus par la tempête et les vagues en furie. Pour ceux-ci, je veux dire les séculiers, les naufrages sont plus fréquents et plus prompts, parce que les difficultés de la navigation sont plus grandes, et que ceux qui devraient les vaincre sont plus faibles. Chez les anachorètes au contraire, on trouve des orages moins forts, un calme presque continual et une invincible ardeur dans ceux qui doivent lutter contre les flots. Voilà pourquoi nous attirons au désert tous ceux que nous pouvons, nous les attirons non pas simple-ment pour qu'ils revêtent le cilice, pour qu'ils prennent le joug et qu'ils se couvrent de cendre, mais afin qu'ils évitent le mal et pratiquent la vertu. Eh quoi! direz-vous, les gens mariés seront-ils tous perdus?

Je ne dis pas cela, mais je soutiens qu'il leur faudra faire de plus grands efforts s'ils veulent se sauver, à cause des entraves qui les gênent; celui qui est libre court bien mieux que celui qui est enchaîné. — Sans-doute, direz-vous, mais celui qui surmonte plus de difficultés, reçoit aussi une plus grande récompense et de plus brillantes couronnes? — Point du tout, si c'est lui qui s'impose cette nécessité, lorsqu'il lui est loisible de ne pas la subir. Ainsi puisqu'il nous est clairement démontré que nous sommes assujettis aux mêmes obligations que les moines, hâtons-nous de prendre le chemin le plus facile, entraînons-y nos enfants; mais n'allons pas les attirer et les submerger dans les abîmes du vice, comme si nous étions leurs adversaires et leurs ennemis. Si du moins c'étaient des étrangers qui le fissent, le mal serait moindre; mais quand des parents qui ont essayé de toutes les choses de la terre, qui savent par expérience combien sont fades et insipides tous les plaisirs d'ici-bas, sont assez insensés

pour attirer leurs enfants à ces misérables jouissances que l'âge leur interdit désormais à eux-mêmes; quand, au lieu de déplorer leur passé, ils en appellent d'autres -dans leurs voies, et cela, lorsqu'ils sont eux-mêmes aux portes de la mort, au seuil du tribunal redoutable, sur le point de rendre compte de toute leur vie, quelle excuse, dites-moi, peut-il leur rester, quel pardon, quelle miséricorde? Non-seulement ils subiront la peine de leurs propres fautes, mais encore la peine de celles qu'ils ont voulu faire commettre à leurs enfants, qu'ils aient réussi ou non à les faire tomber dans l'abîme.

16.

Mais, direz-vous peut-être, nous désirons voir les enfants de nos enfants. Comment pouvez-vous faire cette objection, vous qui n'êtes pas même pères; il ne suffit pas d'engendrer des enfants pour mériter le nom de père. Sur ce point j'en appelle au témoignage de ces parents qui, voyant leurs enfants arrivés au dernier degré du vice, les repoussent et les renient comme s~ils n'étaient pas à eux, sans que ni la nature, ni la tendresse paternelle, ni toute autre considération semblable puisse les arrêter. Au reste, quand vos enfants seraient des modèles de vertu, ce n'est pas une raison pour que vous puissiez prendre le titre de pères; faites-les naître vous-mêmes à la perfection chrétienne, et c'est alors seulement que vous aurez le droit de vous dire pères, que vous pourrez désirer de voir, et voir véritablement les enfants de vos enfants. Ce sont alors des enfants, de véritables enfants nés non pas du sang, non pas de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même. (Joan. I, 13.) Ces enfants ne donneront point de peines à leurs parents pour des richesses, pour un mariage ou pour toute -autre cause, ils les laisseront exempts de tout souci, ils leur procureront plus de jouissances que s'ils étaient seulement leurs pères selon la chair. - Ils ne sont pas engendrés ni élevés pour les mêmes fins que les autres, mais pour de bien plus grandes et de bien plus brillantes ; voilà pourquoi ils font bien mieux la joie de leurs parents.

Je pourrais dire encore qu'il n'y a rien d'étrange à ce que les hommes qui ne croient pas à la résurrection trouvent dur de se voir privés de postérité, parce que c'est la seule consolation qu'ils peuvent avoir; mais nous qui regardons la mort comme un sommeil, nous. qui avons appris à mépriser tous les biens d'ici-bas, quel pardon pourrions-nous. espérer, si. nous pleurions pour une pareille cause, et si nous demandions à voir et à laisser des enfants dans cette vallée de misères, d'où nous avons hâte de sortir, et où nous ne trouvons que sujet d'affliction et de larmes? J'adresse cette réponse à ceux qui sont avancés dans les choses de la foi. En voici une autre pour ces hommes charnels que le siècle tient enchaînés à ses vanités et à ses folies: premièrement, ils ne savent pas si le mariage leur procurera des enfants; ensuite, s'ils en ont, leur peine n'en sera que plus grande; car la joie que nous procurent les enfants n'est pas à comparer avec la peine que nous causent nos soins continuels, nos incertitudes, nos craintes à leur sujet.

Mais à qui donc laisserons-nous nos champs, nos maisons, nos esclaves et nos trésors? Car j'entends encore cette plainte sortir de leur bouche. Vous les laisserez à celui qui en est le plus légitime héritier; vous les lui léguerez avec d'autant plus de raison qu'il en sera le gardien et le maître le plus sur. D'ailleurs que de risques courrent ces biens, avant qu'ils soient entre les mains de ce maître? Les vers, le temps, les voleurs, les délateurs, les envieux, l'incertitude de l'avenir, l'instabilité des choses humaines, la mort enfin, pouvaient priver votre fils de ces richesses et de ces biens; maintenant il les a placés bien au-dessus de tout cela, il leur a trouvé un inviolable abri où nul des fléaux que je viens de nommer ne peut atteindre. Cet abri, c'est le ciel, où il ne se dresse pas d'embûches, le ciel plus fertile que toute terre, et qui rend avec usure les trésors qu'on lui confie. Ce n'est donc pas maintenant qu'il faut faire entendre ces regrets; si votre enfant allait mener la vie des hommes du monde, c'est alors qu'il faudrait se lamenter et dire: à qui laisserons-nous nos champs? à qui, notre or, à qui toutes nos autres richesses?

Ainsi placés, nos biens deviennent si pleinement notre propriété, que loin d'en perdre le domaine après notre départ d'ici-bas, nous n'en jouissons jamais tant qu'après que nous avons quitté cette vie, Voulez-vous voir votre fils exercer son domaine dès cette vie? Cela lui sera plus facile dans la solitude que dans le monde, En effet, dites-moi, lequel des deux est le plus maître de son bien, de celui qui le dépense et le donne en toute liberté, ou de celui qui n'ose y toucher par avarice, mais qui enfouit ses richesses et s'abstient d'en jouir comme s'il n'en était que le dépositaire? Encore une fois, lequel est le plus maître de ses biens? Est-ce celui qui les dépense inutilement et sans raison, ou celui qui le fait à propos et. suivant la prudence chrétienne? Celui qui sème sur la terre, ou celui qui sème dans le ciel? Est-ce celui qui n'a pas la liberté de donner à qui il veut tout ce qu'il possède, ou celui qui s'est affranchi des tributs importuns de tous les solliciteurs? Car le laboureur et le négociant sont de toutes parts assaillis par des gens qui les forcent à payer tribut et qui leur réclament chacun sa part; tandis que jamais personne ne vient exercer de semblables contraintes sur celui qui désire dominer son bien aux indigents. Ainsi dès ici-bas ce dernier est plus véritablement maître de ses biens. Si vous trouvez quelqu'un qui prodigue sa fortune aux femmes, à son ventre, à des parasites et à des flatteurs, qui prostitue ainsi sa réputation, qui perde son salut et se rende, de plus, ridicule, direz-vous qu'il est le maître de sa fortune? Ne le direz-vous pas au contraire de celui qui la dépensera avec beaucoup d'intelligence pour sa gloire et son utilité, ainsi que pour faire la volonté de Dieu? Si telles n'étaient pas vos idées, vous feriez absolument comme si, voyant quelqu'un jeter ses biens à la rivière, vous disiez qu'il en est véritablement maître, et vous déploriez la condition de celui qui les dépensera pour des usagés nécessaires, comme s'il n'avait pas la jouissance de ce qu'il dépense ainsi. Je dirai même que faire servir sa fortune à satisfaire de viles passions, c'est plus que dépenser sans utilité, c'est dépenser pour se perdre. Dépenser pour le ciel, cela ennoblit, enrichit l'homme, assure son bonheur, tandis que dépenser pour la terre ne peut qu'avilir, dégrader

et compromettre le salut,

17.

Mais vous insistez et vous dites : Laissez d'abord mon fils se marier et avoir des enfants, puis ensuite quand il sera vieux, il embrassera cette vie plus parfaite que vous lui conseillez. Mais qui nous garantit, 'd'abord que nous arriverons à la vieillesse, ensuite que, supposé que nous y arrivions, nous garderons toujours les mêmes idées? Nous ne sommes pas maîtres du terme de notre vie; c'est ce que nous apprend saint Paul quand il dit: Le jour du Seigneur vient tout à fait comme un voleur de nuit. (I Thess. V, 2.) Du reste notre volonté ne persiste pas toujours dans les mêmes déterminations; c'est pourquoi un sage nous dit: N'attendez pas pour vous convertir au Seigneur, et ne remettez pas de jour en jour, de peur qu'en retardant vous ne soyez brisé et que vous ne périssez au jour de la vengeance. (Eccli. V, 8.) Mais quand même il n'y aurait point là d'incertitude, vous ne devriez pas encore retarder ainsi le bonheur de vos enfants ni leur causer sans remords une si grande perte. Ce serait on effet le comble de la déraison, quand le jeune homme a besoin de soutien, quand l'ennemi se dresse si terrible devant lui, de lui ordonner de s'embarrasser dans les affaires du siècle afin qu'il soit plus facile à vaincre; puis, quand il a reçu mille blessures, quand il n'a plus dans son âme une seule partie saine, de l'armer pour le combat, en lui disant d'être vaillant, lui qui est si faible, si exténué.— Justement, direz-vous, car la lutte sera sans danger et la victoire facile, alors que la concupiscence sera éteinte.— Mais aussi quel combat que celui où nul ne se présente contre nous pour nous disputer la victoire! Je crains que la couronne du vainqueur ne soit pas très-brillante: Car bienheureux qui a pris le joug dès sa jeunesse! il s'assiéra solitaire et gardera le silence. (Jérem. Lament., III, 27.) Celui-là seul est digne d'éloges, de félicitations et de louanges, qui a su contenir la fougue de sa jeune nature, et qui a sauvé sa barque au fort de la tempête.

Du reste, ne disputons pas là-dessus; qu'il y ait lutte même dans ces circonstances, si vous le voulez. Sans doute, si le moment du combat dépendait de nous, nous aurions raison d'attendre ce temps; mais s'il nous faut combattre toute la vie présente, à commencer dès l'âge le plus tendre, dès l'âge de dix ans (en effet, nous portons la responsabilité de nos fautes dès cet âge, comme le prouvent les petits enfants dévorés par les ours pour avoir outragé le prophète Elisée), si Dieu demande de nous que nous luttions dès cet âge, où la guerre est déjà si rude et si violente, de quel droit fixez-vous le temps de la vieillesse pour le combat ? Si vous étiez le maître de commander au démon de ne pas fondre sur nous, de ne pas nous frapper, votre conseil ne manquerait pas encore de raison ; mais si, l'excitant à combattre et à frapper, vous me conseillez de rester en repos, mieux que cela, de me laisser accabler sans me défendre, dites-moi, feriez-vous un plus grand mal, si au fort de la guerre, vous alliez désarmer votre combattant et le livrer ainsi aux mains de son ennemi?

— Mais il est jeune et faible ! — C'est précisément pour cela qu'il a besoin de moins s'exposer, et de s'entourer de plus de moyens de défense. Qu'il vive donc dans le calme et dans la tranquillité : ne le lancez pas dans les affaires, ne le jetez pas au milieu de ce monde, où l'on ne trouve qu'agitation et trouble. Vous agissez à rebours, vous voulez attirer dans la mêlée du monde ceux qui, à raison de leur âge, de leur faiblesse, de leur inexpérience, ont le plus à redouter les périls du combat, vous les y poussez, comme s'ils avaient fait leurs preuves et qu'ils eussent toute la force désirable, et vous ne permettez pas qu'ils aillent s'exercer dans le désert; vous faites comme quelqu'un qui ordonnerait au guerrier consommé et capable de cueillir des lauriers de demeurer les bras croisés et de ne faire la guerre que dans le silence et le rêve d'une méditation creuse, et au soldat inexpérimenté, incapable de soutenir la vue de la bataille, de se jeter pour cette raison même au sein de la mêlée et de diriger les opérations; vous accumulez à plaisir les obstacles dans une affaire déjà trop difficile en elle-même.

Outre cela il faut encore savoir que l'homme marié n'est plus maître de lui-même il faut de deux choses l'une, ou vivre toujours avec son épouse si elle le veut, ou, si elle désire garder la continence, commettre des adultères dès qu'on l'a quittée. Qu'est-il besoin de parler des assujettissements et des peines inséparables de l'éducation des enfants, et de toutes les inquiétudes qu'entraîne après soi la conduite d'un ménage? Ces embarras ne sont-ils pas plus que capables d'émoissonner la pointe des meilleures résolutions, et de jeter l'âme dans des assoupissements épouvantables?

18.

Il vaut donc mieux s'armer pour les combats spirituels, dès le jeune âge, lorsqu'on est encore libre et maître de soi. Ce conseil est justifié par les raisons que j'ai déjà données, et il le sera davantage encore par celles que je vais apporter. Celui qui attend à la fin de sa vie pour embrasser la vertu, emploie tout le temps qui lui reste à laver par ses larmes, à effacer par les exercices de la pénitence, les péchés qu'il a commis dans sa jeunesse. C'est là tout ce qui l'applique et l'occupe, et souvent quand il sort de ce monde, il emporte dans l'autre ses blessures à demi-refermées, n'ayant pas eu le loisir de les guérir entièrement. Au contraire, celui qui est entré dans la carrière dès ses premières années ne perd point son temps ainsi, il ne s'arrête point à panser ses blessures; dès ses premiers exercices, et dans ses coups d'essais il remporte des victoires signalées et de glorieuses récompenses. C'est beaucoup pour le premier, quand il peut réparer toutes ses défaites; le second gagne des trophées dès l'entrée de la course, il les plante à la barrière. Son courage croît avec ses succès; il cueille tous les jours de nouvelles palmes, comme un vainqueur aux jeux olympiques, qui marche toute sa vie au milieu des acclamations, portant sur sa tête autant de couronnes qu'il a défait d'ennemis.

C'est à vous de voir maintenant à quel rang vous voulez que votre fils soit placé dans le ciel, Voulez-vous qu'il soit élevé parmi ces hommes qui peuvent porter avec assurance leurs regards jusque sur les archanges dont ils ont la pureté et la gloire, ou qu'il reste parmi les derniers, confondu dans la foule? Ceux qui n'entrent que tard dans la voie de la perfection n'auront jamais que la dernière place, et cela encore à condition qu'ils pourront surmonter tous les obstacles que j'ai énumérés, si une mort subite ne les emporte pas avant le temps, s'ils ne sont pas empêchés désormais par une épouse, s'ils ne reçoivent pas des blessures que le temps de la vieillesse ne puisse suffire à cicatriser, enfin s'ils persévérent à garder leur résolution ferme et inébranlable. Quand toutes ces conditions se trouveront réunies, alors ils pourront bien obtenir la dernière place. Voulez-vous que votre fils prenne place parmi eux, ou parmi ceux qui brillent au front de la phalange? — Qui serait assez malheureux, pour souhaiter à ses enfants la dernière place et non pas la première?

Voilà ce que vous dites, cependant vous ne laissez d'ajouter que vous êtes bien aise que vos enfants soient avec vous, pour vous servir et vous assister — Et moi aussi je le veux, et je désire aussi ardemment que vous, qui êtes leurs pères, qu'ils reviennent à la maison paternelle et qu'ils paient de retour les soins que vous avez pris pour les élever. Je sais bien que vous n'obtiendrez de personne une assistance qui vous soit aussi douce et aussi chère que celle qui vous viendra de la part de vos enfants. Mais, je vous en prie, ne leur demandez pas ces secours avant qu'ils en soient- capables. Pour faire instruire vos enfants dans les lettres, vous les envoyez loin de leur patrie vous interdisez le seuil de la maison paternelle à ceux qui vont apprendre un art mécanique, ou quelque métier plus vil encore, vous les forcez de manger, de coucher chez leurs maîtres, et quand ils vont s'instruire, non pas d'une science humaine, mais de la sagesse céleste, vous voudriez les retirer aussitôt, avant qu'ils aient atteint le but qu'ils se proposaient, quoi de plus déraisonnable? Pour apprendre à courir sur une corde tendue, un enfant s'éloignera pendant longtemps de ses parents; et ceux qui apprennent à voler de la terre au ciel, vous ne leur permettez pas de quitter la maison paternelle, quoi de plus absurde? Ne voyez-vous pas que les laboureurs, quelque pressés qu'ils soient de recueillir les fruits de leurs sueurs, se gardent bien de les récolter avant qu'ils soient mûrs?

N'allons pas non plus arracher avant le temps, nos enfants aux salutaires exercices du désert, mais donnons le: temps à la science céleste de s'enfoncer et de s'enraciner profondément dans leurs âmes. Fallût-il les laisser dix ans et vingt ans dans le monastère, ne nous en troublons pas, ne nous en affligeons pas plus ils passeront de temps dans le gymnase, plus ils acquerront de force. Ou plutôt, si vous voulez, ne fixons pas de temps; qu'il n'y ait point d'autre terme que celui qui amènera à leur maturité les fruits de vertu que doit porter votre fils; qu'il revienne alors du désert, mais pas auparavant. Car nous ne gagnerons rien à trop de précipitation, rien si ce n'est d'empêcher à jamais la maturité. Le fruit qui est privé avant le temps des sucs nourriciers que lui envoie la racine ne deviendra jamais

bon, quelque temps qu'on le laisse vieillir. Pour éviter ce malheur, souffrons d'être séparés de nos enfants. Loin de les presser de revenir avant qu'ils soient formés , empêchons-les de le faire, s'ils en avaient la volonté. Parvenu à la perfection , votre fils sera l'homme utile à tous, à son père, à sa mère, à sa maison, à sa ville et à son peuple; mais s'il arrive sans être accompli, il sera ridicule, blâmé de tous et nuisible à lui-même et aux autres, grand malheur qu'il faut à tout prix lui faire éviter. Quand nous envoyons nos enfants en pays étrangers, si nous désirons les revoir, c'est quand ils auront rempli heureusement la mission, objet de leur voyage; et s'ils reviennent auparavant, nous éprouvons moins de joie en les voyant rentrer au logis que de peine en songeant qu'ils reviennent sans avoir rien fait. Or, ne serait-il pas de la dernière sottise de donner moins de soin aux choses spirituelles que nous n'en montrons pour les choses terrestres? Tandis que nous supportons l'absence de nos enfants assez courageusement pour désirer qu'elle se prolonge tant qu'elle pourra être utile temporellement, est-il raisonnable, quand ils s'absentent dans l'intérêt de leur âme, d'être faibles et tendres, jusqu'à détruire par cette pusillanimité l'espérance des plus grands biens; surtout -quand nous avons les plus grandes consolations, dans la pensée qu'ils vomit à la conquête de tout ce que l'homme peut posséder de plus grand et de meilleur, qu'ils atteindront -certainement leur but, qu'il n'existe pas d'obstacle qui puisse les arrêter, et jusque dans -le privilège de la séparation dont il s'agit ici? En effet, on peut les visiter fréquemment au désert; tandis qu'il n'en est pas de même de ceux qui s'absentent pour de longs voyages. Qui donc nous empêche d'aller dans le monastère où sont nos enfants, de nous transporter chez eux, puisqu'ils ne peuvent venir chez nous, et là, de conférer avec eux sur l'importante matière de notre salut. On ne peut dire le profit et le plaisir que l'on en peut retirer ; car il est certain que les visites ne se termineront pas à la joie stérile et infructueuse de les avoir vus, de leur avoir parlé; nous retournerons du monastère en nos maisons meilleures que nous n'étions venus, emportant avec nous les fruits admirables de leur sainte et charmante conversation; souvent même nous resterons près d'eux, gagnés aussi par l'attrait de la perfection. Faisons les venir, lorsqu'ils seront forts et capables de rendre service aux autres; n'attirons chez nous ces flambeaux que lorsqu'ils seront assez brillants pour être mis sur le chandelier, et qu'ils auront assez de lumière à répandre et à communiquer à tous ceux qui entrent dans la maison. Vous appréciez alors ce que valent vos fils, vous verrez quelle différence il y a entre eux, et les fils de ces pères dont vous enviez présentement le sort vous connaîtrez alors les avantages de la sagesse, quand ils guériront des hommes attaqués de maladies incurables, quand ils seront acclamés par la voix publique comme des bienfaiteurs, des protecteurs et des sauveurs, quand ils converseront avec les hommes comme des anges descendus sur terre, quand enfin ils attireront tous les regards du monde. Mais quoi que nous puissions dire, rien n'égalera jamais ce qu'on verrait par l'expérience même et par les faits. Les législateurs devraient agir autrement qu'ils ne font: au lieu d'attendre l'âge viril où l'unique ressource pour conduire les hommes est la crainte des châtiments, ils devraient les prendre enfants pour former, pour modeler pour ainsi dire leur nature encore tendre

selon l'ordre et la vertu; et l'on n'aurait pas besoin de menaces après cela. Maintenant on agit absolument comme le médecin qui ne dirait pas un mot à un malade au début de son affection, qui n'indiquerait aucun remède pour prévenir la maladie, et qui attendrait qu'elle fût devenue incurable, pour accabler le malade d'ordonnances et de remèdes. Voilà quelle est la conduite des législateurs de la terre; ils travaillent à nous instruire lorsque nous sommes déjà pervertis. Saint Paul n'agit pas ainsi, mais dès le berceau, dès les premières années, il donne aux enfants des maîtres de vertu pour fermer l'accès au vice. Voilà la meilleure discipline; elle ne donne pas au vice le temps de s'établir et de prévaloir, pour n'avoir pas à le chasser et à le détruire ensuite; elle met tout en oeuvre pour lui interdire l'entrée de l'âme, pour conserver celle-ci pure et sans atteintes.

Je vous exhorte donc à seconder de tous vos moyens ceux qui travaillent à éléver chrétiennement vos enfants, au lieu de leur susciter des difficultés; à contribuer de votre part à la conservation de ce vaisseau sacré, et afin qu'il cingle en pleine mer, qu'il arrive heureusement au port. Ah! si nous avions tous ces sentiments, si nous étions les premiers à porter nos enfants à la vertu, convaincus que c'est notre unique affaire, et que toutes les autres sont inutiles et superflues; nous verrions nos familles comblées de tant de biens, et de bénédictions si abondantes, que si je voulais vous les décrire, on prendrait ces vérités pour des amplifications d'orateur. Si quelqu'un veut s'en instruire pleinement qu'il en fasse l'épreuve, et il nous rendra de grandes actions de grâces, et à Dieu avant nous, de ce qu'il lui sera donné de voir la vie du ciel fleurir sur la terre, et la croyance aux biens futurs et à la résurrection acceptée dès ici-bas, même par les infidèles.

19.

Il est évident que ce ne sont pas là de vaines jactances; quand nous parlons de la vie des habitants du désert, les païens n'ont rien à objecter, mais ils semblent reprendre leurs avantages et quereller sur le petit nombre de ceux qui réussissent à suivre cette règle. Si donc nous avions jeté cette semence précieuse dans les villes, si cette discipline avait reçu quelque règle et quelque commencement, si nous instruisions avant tout nos enfants à se faire les amis de Dieu, si nous leur apprenions pour tout et avant tout les sciences spirituelles, toute peine disparaîtrait, la vie présente serait délivrée de mille maux, et ce que l'on dit de la vie future, que toute douleur, tout chagrin et tout gémississement en sont bannis, se réaliserait pour nous tous dès ici-bas. Si l'amour des richesses et de la vaine gloire n'avait point accès dans notre âme, nous ne redouterions ni la mort ni la pauvreté, nous regarderions les mauvais traitements, non comme un mal, mais comme un très-grand bien, nous ne saurions ni concevoir ni garder de haine, nous ne serions attaqués ni par nos propres passions ni par celles des autres, et le genre humain approcherait des anges eux-mêmes par le bonheur. — Mais quel homme, direz-vous, a jamais atteint cette perfection? — Vous êtes dans la défiance et vous avez raison, vous qui demeurez dans les villes et qui ne vous entretenez

point de la lecture des Livres saints; mais -si vous connaissiez à fond ceux qui habitent le désert et qui étudient constamment les divines Ecritures, vous sauriez que les moines, et avant eux les apôtres, et plus anciennement les justes , ont pratiqué ces enseignements avec la dernière régularité. Mais pour ne pas disputer avec vous, accordons que votre fils occupera le second ou le troisième rang après eux; même en cet état les avantages qu'il acquerra ne seront pas minces. Il ne pourra arriver jusqu'au rang où sont élevés Pierre et Paul, il ne pourra même pas en approcher; mais faudra-t-il pour cela le frustrer du rang glorieux qu'il pourra occuper après eux? Vous feriez alors la même chose que si vous disiez : puisqu'il ne peut être pierre précieuse, qu'il reste fer, qu'il mie devienne ni argent ni or.

Pourquoi raisonnez - vous tout autrement quand il s'agit des choses du monde? Quand vous envoyez votre fils étudier les lettres, vous n'espérez pas de lui voir atteindre les sommets de l'éloquence, et néanmoins vous ne le détournez pas pour cela de l'étude, vous faites tous les sacrifices qui sont en votre pouvoir, vous estimant heureux si votre fils peut tenir dans l'éloquence le cinquième ou le dixième rang. Et vous, qui servez dans les armées de l'empereur, vous n'espérez pas tous que vos enfants arrivent au grade de lieutenants du Prince , et cependant vous ne les engagez pas à quitter le baudrier, à ne plus franchir le seuil des palais; au contraire, vous mettez tout en oeuvre pour les pousser dans cette carrière, vous trouvant satisfaits si vous les voyez prendre place au milieu de la hiérarchie. Pourquoi donc ici, où vous ne pouvez prétendre aux premières dignités, êtes-vous si ardents et vous donnez-vous tant de peines pour obtenir les moindres charges, quoique vos espérances soient incertaines et le succès fort douteux, tandis que là, vous êtes si lâches et si languissants, quoique les récompenses à gagner soient d'une tout autre valeur? En voici la raison : vous désirez les biens de la terre, et vous êtes indifférents pour les biens du Ciel.

La honte vous empêche de l'avouer, et vous avez imaginé des excuses et des prétextes; mais rien de tout cela ne vous arrêterait, si vous aviez une sincère volonté. La vérité est que, lorsque l'on aime véritablement une carrière, si l'on ne peut pas la parcourir jusqu'au bout, ni en atteindre les hauteurs les plus élevées , on se contente d'une moyenne élévation, on s'estime heureux d'y avoir place n'importe à quel rang. Quand on aime le vin, on ne se prive pas d'en boire, par la raison qu'on ne peut s'en procurer du meilleur et du plus exquis : le mauvais même semble bon. Donnez, à défaut d'or et de diamants, de l'argent à un avare, et vous verrez éclater sa joie. Telle est la tyrannie de la passion; il n'y a rien qu'elle ne fasse endurer et souffrir à celui dont elle s'est rendue maîtresse. Ainsi, si vos paroles n'étaient pas une frivole excuse, vous eussiez dû travailler, mettre la main à l'oeuvre avec nous. Quand on désire une chose on ne s'oppose pas à son succès, on y travaille au contraire de tout son pouvoir. Ceux qui descendent dans la lice aux jeux olympiques savent bien qu'il n'y en aura qu'un seul dans la multitude des combattants qui remportera la couronne, cependant ils se fatiguent et se tuent pour ainsi dire dans l'espérance d'être vainqueurs.

Ici rien de pareil, non-seulement pour le terme de la lutte, mais même pour cette nécessité de ne décerner qu'une couronne. Dans ces sortes de combat, la différence entre le vainqueur et le vaincu ne consiste pas en ce que l'un se retire couronné et l'autre non : elle ne va pas jusque-là; seulement l'un triomphe plus brillamment, l'autre moins, mais tous deux triomphent. Si nous voulions former nous-mêmes nos enfants dès le berceau, et ensuite les confier à des maîtres capables d'achever l'oeuvre commencée, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que nous les vissions occuper le premier rang dans l'armée du ciel. Dieu aurait égard à notre bonne volonté et à notre zèle, lui-même travaillerait avec nous, et le doigt de l'Artiste divin modèlerait avec nous cette vivante statue. Travaillée par une telle main, une oeuvre ne peut pas être manquée, elle ne peut qu'atteindre la plus splendide perfection pourvu que nous fassions ce quidépend de nous. Dieu a aidé plusieurs femmes de l'Ancien Testament, dans les soins qu'elles donnaient à leurs enfants; pourquoi nous refuserait-il la même faveur? A ce sujet, j'aurais plusieurs exemples à citer, mais pour être plus court, je n'en rappellerai qu'un.

20.

Il y avait une femme juive, nommée Anne. Or, Aune eut un enfant lorsqu'elle ne s'attendait plus à éprouver ce bonheur; encore ne l'eut-elle qu'avec beaucoup de souffrances et de larmes : car elle était stérile; souvent sa rivale lui avait injurieusement reproché sa stérilité; néanmoins elle fut moins faible pour cet enfant de larmes et de prières, que vous ne l'êtes pour les vôtres. Elle le garda seulement près d'elle le temps qu'il fallut pour le nourrir de sou lait. Et dès qu'il n'eut plus besoin de cette nourriture, elle le prit et l'offrit à Dieu, l'invitant à ne plus revenir à la maison paternelle; et il habitait continuellement dans le temple du Seigneur. Quand sa tendresse maternelle lui inspirait le désir de le voir, elle ne le faisait pas venir près d'elle, mais elle montait elle-même avec son père vers lui; le reste du temps, elle se privait de sa présence, parce qu'elle l'avait offert à Dieu. Et ce jeune homme devint si illustre et si grand par sa vertu, qu'il attira de nouveau, sur les Hébreux, les faveurs de Dieu, qui s'était détourné de ce peuple à cause de sa perversité. Dieu ne rendait plus d'oracles et ne montrait plus sa face dans Israël; mais le jeune Samuel obtint du Seigneur les mêmes faveurs qu'auparavant, et l'on vit renaître les prophéties qui avaient disparu. Le fils d'Anne gagna ces grâces avant même qu'il fût parvenu à l'adolescence, et lorsqu'il n'était encore que petit enfant. Car, dit l'Ecriture, il n'y avait plus de vision certaine, mais la parole de Dieu était rare et précieuse. (I Rois. III, 1.) Dans cette conjoncture, Dieu révélait continuellement ses oracles au petit Samuel. Tant il y a d'avantage à lui sacrifier ses biens, et à se dessaisir en sa faveur de ses trésors et de ses biens, et même de ses enfants! Certes si nous sommes obligés de lui donner notre propre vie, à plus forte raison tout le reste de ce qui nous appartient. C'est ce que fit également le patriarche Abraham. Il fit même davantage encore, et c'est pour cela qu'il recouvrira son fils en acquérant en outre une grande gloire.

Nos enfants nous appartiennent surtout lorsque nous les avons offerts au souverain Maître. Ils seront mieux sous sa tutelle que sous la nôtre, car il est plus soigneux de leurs intérêts que nous-mêmes. Ne voyez-vous pas aussi la même chose dans les palais des riches? En effet, les enfants de basse condition qui demeurent avec leurs parents sont loin d'avoir une position aussi brillante, aussi avantageuse, que ceux que des maîtres opulents ont tirés de leurs familles pour les préposer à quelque service ou intendance; c'est à ces derniers qu'appartiennent les faveurs, le crédit, ils sont autant au-dessus des autres serviteurs que les maîtres au-dessus de leurs intendants.

Si les hommes sont bons et bienveillants à ce point pour ceux qui les servent, combien plus Dieu, qui est la bonté infinie.

Laissons donc nos enfants le servir; menons-les, non pas au temple, comme Samuel, mais conduisons-les au ciel même avec les anges et les archanges; car il est évident pour tous que ceux qui auront embrassé la vie ascétique serviront Dieu et formeront sa cour avec ces puissances supérieures, et c'est dans ces fonctions élevées qu'ils travailleront pour leur gloire et pour la vôtre avec la confiance et le crédit que leur donnera la sainteté de leur état. Si quelques enfants ont obtenu des grâces à cause de leurs parents, à plus forte raison les parents en recevront-ils à cause de leurs enfants. Eu effet des pères aux enfants il n'y a que le droit de la nature, des enfants aux pères il y a encore celui de l'éducation, qui l'emporte de beaucoup sur le premier : deux vérités que je vais prouver par les saintes Ecritures.

Ezéchias était un prince qui avait de la vertu et de la piété. Cependant il ne faisait point assez de fond sur ses bonnes actions pour croire qu'il serait préservé du péril dont il était menacé, en considération de ses propres mérites. Dieu lui promit de le sauver à cause de la vertu de son père: J'étendrai, dit-il, mon bouclier sur cette ville, pour la sauver à cause de moi et à cause de David mon serviteur. (IV Rois. XIX, 34.) Et saint Paul écrivant à Timothée, lui dit des pères qu'ils seront sauvés par leurs enfants, pourvu qu'ils persévérent avec sagesse dans la foi, dans la charité et la sainteté. (I Tim. II, 15.) La sainte Ecriture en louant Job pour ses autres qualités, par exemple parce qu'il était juste et véridique et craignant Dieu, n'a pas oublié de le louer aussi spécialement du soin qu'il prenait de ses enfants. Ce soin ne consistait pas à leur amasser de l'or, à les rendre illustres et brillants de la gloire du monde. Ecoutez ce qu'en dit la sainte Ecriture: Quand les jours de leur festin étaient écoulés, Job envoyait pour les purifier, et se levant dès le matin, il offrait pour eux un sacrifice selon leur nombre, et pour leur âme, un veau destiné à laver leur péché: car Job se disait dans son cœur : si par hasard mes enfants avaient pensé le mal dans leur coeur contre Dieu... (Job, I, 5.)

Nous restera-t-il quelque moyen de nous justifier, si nous commettons les mêmes fautes? Si Job, qui vécut avant la Grâce, même avant la Loi, qui était privé du secours des saintes Ecritures, avait pour ses enfants tant de prévoyance, et tremblait même pour des fautes

incertaines, quelle sera notre excuse à nous qui vivons sous la loi de Grâce, qui avons eu tant de maîtres, reçu tant d'exemples et tant de conseils, et qui, loin de trembler pour des fautes incertaines, négligeons même les péchés manifestes, que dis-je, nous qui persécutons ceux qui voudraient les redresser? Je ne répète point ainsi ce que j'ai déjà dit d'Abraham qui dut sa gloire au sacrifice de son enfant non moins qu'à ses autres grandes actions.

21.

Instruits par ces exemples, préparons à Dieu de bons serviteurs et de dignes ministres. Si celui qui nourrit des athlètes pour les villes, et celui qui exerce des soldats pour l'empereur, reçoivent les plus grands honneurs., à quelles récompenses ne devons-nous pas nous attendre, flous qui élèverons pour Dieu des hommes si nobles et si grands, ou plutôt des, anges si purs? Faisons donc tout ce qui est en notre pouvoir pour leur laisser ce trésor de la piété, le seul qui demeure et qui nous suive, le seul qui soit également utile et dans cette vie et dans l'autre. Les richesses de la terre ne se transporteront pas dans l'autre vie, elles périssent dès celle-ci même avant leurs possesseurs, qu'elles perdent, hélas! trop souvent. Les richesses spirituelles, au contraire ne périront ni dans ce monde ni au ciel. Elles seront la sauvegarde, et feront la sécurité de leurs possesseurs. Celui qui préfère les biens terrestres aux biens spirituels perdra les uns et les autres : celui au contraire qui ne désire que les biens du ciel obtiendra encore ceux de la terre. Cette parole n'est pas de moi, mais du Seigneur qui doit la réaliser : Cherchez donc, dit-il, le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît. (Matth. VI, 33.)

Que pourrait-on comparer à cet honneur? Soignez, dit-il, vos intérêts spirituels, et laissez-moi le soin de tous vos biens. Tel un tendre père, qui se charge du soin de la maison, de la conduite des serviteurs, et de tout le reste, pour laisser à son fils la faculté de se donner tout entrer à l'étude de la sagesse; tel est Dieu à notre égard. Obéissons-lui donc et cherchons le royaume de Dieu, nous verrons alors nos enfants estimés de tout le monde, nous serons glorifiés avec eux, et nous jouirons des biens présents, si nous ne nous attachons qu'aux biens futurs et célestes. Si vous croyez ces vérités, Dieu vous donnera une grande récompense; mais si vous en doutez et que vous vous refusiez à les mettre en pratique, il vous fera subir le plus terrible châtiment. Il n'y a pas moyen de recourir à des excuses ni de dire que personne ne vous avait appris cela. Même avant que je vous eusse parlé, ce moyen de défense vous était enlevé; d'abord parce que la nature et la conscience toute seule possède un sûr critérium pour discerner le bien du mal, ensuite parce que cette doctrine se présentait partout à vos esprits, enfin parce que les maux de toute sorte qu'on voit en cette vie sont bien capables de pousser au désert même ceux qui sont le plus épris du monde.

Ainsi, quand même j'aurais gardé le silence, Vous n'auriez pas encore pu alléguer votre ignorance pour vous excuser. Vous le pouvez maintenant moins que jamais après ces longs

discours, après une exhortation appuyée et sur le témoignage des faits, et sur ceux, beaucoup plus forts, des saintes Ecritures. Vos enfants pourraient, en restant dans le monde, éviter de se perdre pour l'éternité, ils parviendraient à gagner une place médiocre dans le ciel, que vous ne seriez pas encore pour cela exempts de châtiments, si vous les entraviez quand ils désirent marcher à une vie plus parfaite, et si vous les reteniez dans le siècle quand ils veulent s'envoler au ciel. Que sera-ce donc, si leur perte est certaine, inévitable, lorsqu'il y va des plus grands intérêts de l'homme? Quel espoir de pardon alors, quel moyen de justification aurez-vous, vous qui aurez à rendre compte et de vos propres fautes et de celles de vos enfants. Car je ne pense pas qu'ils soient punis aussi sévèrement pour les fautes qu'ils auront commises après avoir été entraînés dans le tourbillon du monde, que vous qui les y aurez précipités. S'il est vrai qu'il vaudrait mieux être jeté dans la mer avec une meule au cou que de scandaliser une seule âme, quelle vengeance, quel châtiment suffira contre ceux qui auront montré pour leurs enfants une telle inhumanité et une telle cruauté? Je vous conseille donc de ne pas persévéérer dans vos mauvaises dispositions, et de devenir pères d'enfants véritablement sages et chrétiens.

On ne peut alléguer un prétexte que j'entends souvent mettre en avant. C'est parce que nous savions, dit-on, qu'ils ne pourraient parvenir au but de la vie monastique, que nous les avons arrêtés au moment d'y entrer. Quand même vous auriez prévu cela avec certitude, ce qui est impossible, puisque plusieurs, dont on craignait la chute, sont demeurés fermes, quand ce ne serait pas une simple conjecture, mais une prévision claire et sûre, il ne fallait pas néanmoins les détourner d'une profession si chère à Dieu. Nous ne serons pas justifiés pour dire que nous n'avons fait que hâter la chute de gens qui allaient tomber d'eux-mêmes; c'est au contraire ce qui nous fera condamner plus sévèrement. Pourquoi ne laissiez-vous pas la chute de cette âme dépendre de sa seule faiblesse? Pourquoi vous hâtiez-vous de prendre la faute pour vous et de l'attirer tout entière sur votre tête? Ou plutôt il fallait ne pas la permettre: pourquoi ne faisiez-vous pas tout ce qui dépendait de vous pour empêcher votre fils de tomber? Ainsi par là même que vous auriez su avec certitude que votre fils tomberait, vous seriez plus digne que jamais de châtiment. Puisque vous prévoyiez sa chute, il fallait, non pas le précipiter, mais lui tendre la main, mais faire tout au monde pour le maintenir debout dans l'attitude d'un homme vaillant, soit qu'il dût se soutenir dans la suite, ou non. Faisons notre devoir, sans nous trop préoccuper si d'autres en profiteront, c'est le moyen de n'être pas responsable devant Dieu. C'est ce que lui-même nous apprend quand il condamne le serviteur qui n'a rien fait de son talent. Il fallait, lui dit-il, confier mon argent à des banquiers, afin que je le pusse retrouver avec intérêt à mon retour. (Matth. XXV, 27.)

Soyons dociles à cet avertissement pour éviter le châtiment. Nous ne pourrons tromper Dieu comme les hommes, Dieu qui sonde les coeurs, qui produira tout au grand jour, et qui nous rend toujours responsables du salut de nos enfants. Souvenons-nous du serviteur de l'Evangile, il fut puni pour n'avoir pas fait fructifier l'argent de son maître à quoi ne devons-

nous pas nous attendre, si nous empêchons quelqu'un de remplir ce devoir? Soit que nous ayons réussi à jeter nos enfants dans le tourbillon du monde, soit qu'ils aient résisté à nos efforts, en se réfugiant malgré nous dans les asiles monastiques, nous subirons toujours le même châtiment pour avoir tenté de nuire à leur salut. Il en est de même pour celui qui les engage à suivre la vocation monastique, qu'il réussisse ou non dans sa tentative, sa récompense sera toujours pleine et entière, parce qu'il a fait ce qui dépendait de lui. Ainsi, je le répète, quiconque cherche à perdre les âmes, sera puni avec une égale sévérité; qu'il ait réussi ou non. Soyez-en certains, quand vous n'auriez réussi ni à faire chanceler ni à ébranler les généreuses résolutions de vos enfants, vous subirez toujours la même peine que si vous les aviez arrachés au monastère.

Faisons de sérieuses réflexions sur ces vérités importantes, rejetons tous prétextes vains, et efforçons-nous de devenir pères de généreux enfants, architectes des temples vivants où réside Jésus-Christ, formons des athlètes pour le ciel, les oignant et les formant pour les combats du Seigneur, tâchons de pourvoir de toutes manières à leur avantage, afin de partager aussi là-haut leurs couronnes. Que si, vous demeurez dans votre opiniâtreté, vos enfants ne laisseront pas d'embrasser, malgré vous, cette sainte philosophie, pour peu qu'ils aient de courage et de vertu; ils en retireront tous les avantages qu'elle procure, et il ne vous restera plus que le malheur d'avoir amassé sur vos têtes un terrible châtiment, et de louer la sagesse de nos conseils alors que nos conseils ne pourront vous être d'aucune utilité.